

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Et la pluie tomba sur Mars

Maurice Limat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

ET LA PLUIE TOMBA SUR MARS



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

ET LA PLUIE TOMBA SUR MARS

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière – Paris VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1986, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03421-5

PREMIÈRE PARTIE

LES CHEVALIERS AUX ÉPÉES DE FEU

CHAPITRE PREMIER

M^{lle} l'ingénieur en chef arpentait le bureau d'un pas nerveux. Plus que nerveux, aurait-on pu dire.

Elle s'arrêta un instant, face à la vaste baie. Devant elle, s'étendait à l'infini, désespérément morne, la lande martienne aux reflets rougeâtres, ces terrains d'immensité rouillés depuis des millénaires, ces rocs où domine l'oxyde de fer qui donne à la planète sa célèbre couleur rouge.

Sur sa gauche, elle pouvait apercevoir les premiers glaciers. Les contreforts initiaux de cet amoncellement monstrueux de glace constituant la calotte polaire du sud martien. Et au-dessus, le ciel. Blanchâtre, laissant apparaître des étoiles apparemment fixes, en raison de la ténuité de l'atmosphère. Une atmosphère qui existait cependant, ce qu'avaient pu constater, quelques décennies plus tôt, les premiers pionniers. Il n'en fallait pas moins des poumons solides et un entraînement particulier pour vivre sur Mars. Et y travailler, comme on était en train d'y travailler lors de cette mission qui représentait la première étape de la plus formidable entreprise de tous les temps.

L'attitude irritée de Gladys Vivarais inquiétait quelque peu son adjoint Derrick Nelson. Il jeta un regard en coin vers Sam Leboisiel, le chef des services techniques et approvisionnementnels. Lequel fit la moue. Ils ne connaissaient que trop, tous les deux, l'humeur de leur supérieur hiérarchique, véritable responsable de l'expédition qui avait amené sur la planète rouge un tel matériel, une équipe aussi importante, dans le but de transformer totalement ce monde réputé stérile pour en faire, projet ambitieux s'il en fut, une planète fertile.

Gladys Vivarais, après un instant de silence où elle était demeurée figée devant la baie, contemplant l'étrange paysage, ramena ses regards aux alentours de la maison sphérique, climatisée, où résidait l'état-major qu'elle commandait. Autour, il y avait les formidables bulldozers, ces engins ultra-perfectionnés qui devaient être les éléments de la première tentative, du succès de laquelle dépendait la suite des opérations.

Elle revint soudainement vers ses collaborateurs :

— Enfin, messieurs... Nous sommes en 2081... Le cosmos s'est ouvert aux hommes... Aux Terriens que nous sommes... Les communications interstellaires commencent à s'établir grâce aux

contacts avec nos frères humanoïdes venus de diverses constellations. Et aussi, ajouta-t-elle avec un petit sourire satisfait, grâce à la science sans cesse grandissante de nos coplanétristes de la Terre. Nous sommes vous et moi responsables d'une extraordinaire tentative de fertilisation d'une planète jusqu'à présent réputée invivable, et vous venez me conter je ne sais quelles fariboles, une histoire qui relève de l'imagerie du Moyen Âge ?... Non, messieurs, je vous en prie, lisez si ça vous amuse des B.D... bien que je puisse penser que ce n'est plus de votre âge ni de votre culture, mais ne venez pas me dire...

Elle s'interrompt en haussant les épaules, estimant sans doute que cela suffisait ainsi. Nelson en profita pour risquer :

— Il n'en est pas moins vrai, ma chère Gladys, que ces incidents se sont déjà produits à plusieurs reprises, et que...

Ce fut à son tour de s'arrêter, de se mordre la langue.

Gladys Vivarais le regarda en face :

— Et que ?...

Ce fut Leboisiel qui enchaîna :

— Et qu'une psychose se manifeste parmi nos techniciens.

— Ne me dites pas qu'une révolte gronde ? Qu'ils vont se mettre en grève ? C'est un peu démodé à notre époque, ne trouvez-vous pas ?

Derrick Nelson fit effort pour reprendre :

— Je connais votre scepticisme, Gladys. Consentiriez-vous cependant à écouter le récit du contremaître Gérard Wild ?

— Si j'y consens ! Mais, Derrick, j'avais bien l'intention de l'entendre, ce Wild... Et de faire le point avec lui sur ses élucubrations, ses contes de nourrice.

Elle avait repris sa marche frénétique à travers le vaste bureau. Les deux hommes voyaient sa silhouette mince, qu'on devinait incroyablement vigoureuse. Le visage net, bien lisse, sans soupçon de maquillage, s'éclairait de deux yeux d'un bleu clair, de cristal et d'acier disait parfois Leboisiel, poète à ses heures. Le front haut, légèrement bombé sous les cheveux bien tirés, tout cela, dénué de toute recherche de coquetterie, faisait de celle qu'on appelait fréquemment « la Cartésienne » eu égard à son sens de la précision et de la logique, une femme qui, qu'on le voulût ou non, n'était pas sans charme.

Nelson n'avait pas perdu de temps. Un coup de doigt sur un bouton, quelques mots susurrés dans le micro ; on frappa.

Le contremaître, un solide gaillard de quarante ans, un de ces techniciens de valeur, engagé volontairement comme tous les autres pour la prospection martienne, pénétra dans le bureau.

Il salua, un peu embarrassé sous l'éclair du regard de l'ingénieur en chef :

— Asseyez-vous, Wild. Je vous écoute !

C'était, en guise de préambule, un minimum, qui ne fit qu'accentuer la gaucherie de Wild. Il toussota, et entreprit de raconter.

— Voilà, commença le contremaître. Il faut vous dire, mademoiselle, que je l'ai déjà raconté à ces messieurs et que...

Gladys, qui avait pris place, tapa d'un geste sec sur la table qui se trouvait devant elle :

— Vous ne me l'avez pas raconté à moi, Wild. J'attends !

Un bref instant, Wild demeura bouche bée tandis que Nelson et Leboisiel échangeaient un de ces regards complices qui leur étaient familiers quand ils assistaient aux sautes d'humeur de l'ingénieur en chef.

— Bon, reprit Wild, embarrassé plus que jamais. Donc, mademoiselle, on était partis sur les abords de Mare Boreum... Vous savez, là où il y a des congères qui forment comme un escalier...

— Je sais, fit sèchement Gladys Vivarais.

— Eh ben, tout allait bien. On avait pris les hélicoptères et on s'était posés. La mission consistait à relever l'altitude du mouvement de terrain et à estimer au sonar l'épaisseur de la glace.

— Je sais tout cela. Au fait. Ah ! un instant. Qui était avec vous ?

— Ropal, Bensoussan et Voltek.

L'ingénieur en chef acquiesça d'un signe de tête et du geste invita son interlocuteur à poursuivre.

Maintenant, Wild reprenait un peu d'aplomb. Il se prit, au fur et à mesure qu'il parlait, au feu du récit, et cette fois M^{lle} Vivarais s'interdit de l'interrompre.

— On avait commencé le travail, expliqua le contremaître, quand c'est Bensoussan... Attendez ! Non, ça serait plutôt Ropal, le premier, qui nous a crié qu'il voyait quelque chose... D'abord on lui a dit qu'il avait des visions, qu'il savait bien qu'il n'y avait rien de vivant sur Mars, puisque les plantes elles-mêmes sont minérales. Mais Voltek, qui n'est pas bête, a fait remarquer que Duvalin et Robertson avaient déjà cru voir des gens se promener du côté de Lunae Lacus...

Il fit un temps, regardant Gladys Vivarais comme s'il quêtait une approbation. Comme elle demeurait impassible, il continua :

— « Bon, que je dis, pas de temps à perdre, continue ton boulot ! » Ropal a grogné quelque chose comme « sur cette foutue planète (faites excuse, mademoiselle), on peut rien dire sans se faire accuser de dire des conneries, alors qu'il y a tant de mystères que personne n'est foutu d'expliquer ». C'est lui qui cause, mademoiselle... Moi, je n'y prêteis pas attention. On était là pour travailler, n'est-ce pas. Alors on se remet aux sondages. Ça avançait. Voltex notait les indications sur l'ordinateur de poche, lorsque...

Nouvel arrêt. Le regard de Wild devenait fixe, comme s'il voyait encore l'in vraisemblable :

— ... Alors cette fois, c'est moi qu'ai vu !...

Très calme, posément, Gladys Vivarais demanda :

— Et qu'est-ce que vous avez vu, Wild ?

La voix du contremaître devint un peu rauque pour répondre :

— Je les ai vus, mademoiselle.

— Et qui avez-vous vu ? (Le ton de Gladys Vivarais demeurerait égal à lui-même.)

— « Eux », mademoiselle...

Cette fois, elle fronça le sourcil et l'œil bleu étincela :

— Eux ? Qui : « eux » ? Expliquez-vous !

— Ceux que Robertson et Duvalin avaient déjà rencontrés !

L'ingénieur en second et le chef technique commençaient à redouter que l'orage n'éclatât. Mais Gladys Vivarais était parfaitement maîtresse d'elle-même.

— Puisque vous les avez si bien vus, décrivez-les-moi !

Wild prit sa respiration.

— Des gens comme on en voit au kinoscope... ou à la télé... Comme quand on joue un film qui se passe dans les temps... Quand ça parle de chevalerie... ou des croisades... Des histoires comme ça !...

— Comment étaient-ils habillés ?

— On aurait dit qu'ils avaient des armures... Enfin... pas partout. Je veux dire qu'ils n'étaient pas tout en fer comme on voit au cinéma. Ils avaient des casques... Ça oui... Comme dans l'ancien temps. Et des sortes de tuniques...

— De quelles couleurs, les tuniques ?

— Ben... Y avait du rouge... du vert aussi, je crois. Et ils avaient des trucs comme des boucliers... Et des armes... Ah ! ça, je les ai bien remarquées. Des épées ! Oui, mademoiselle. Mais des épées... on aurait dit du feu à la place des lames...

— À part vous, qui les a vus également ?

— Mais Ropal, bien sûr. Même qu'il a dit « Je savais bien que je ne disais pas de conneries »... Et Bensoussan et Voltek... En ce moment, mademoiselle, je crois qu'ils sont allés retrouver Duvalin, parce que Robertson est reparti sur la Terre par le dernier astro. Et ils doivent se raconter ce qu'ils ont vu... pour savoir si c'étaient bien les mêmes gens !

Leboisiel risqua :

— Une question, si M^{lle} Vivarais permet.

— Je vous en prie. Nous avons besoin de précisions.

Le chef des services techniques, minutieux comme son poste

l'exigeait, voulait savoir si les quatre hommes n'avaient pas remarqué autre chose, quelque détail insolite. Aussitôt Wild explosa :

— Ah ! pour ça, oui, monsieur Leboisiel. Il y avait les reflets... Oui... Par terre... Enfin, je veux dire : sur la glace, vu que le sol, par là, c'est de la glace, ou de la neige glacée. Eh bien, on les y voyait !

— Dans la glace ?

— Comme s'ils étaient au bord de l'eau.

— Simple phénomène de réfraction, s'empressa de faire observer Derrick Nelson. Cela n'a rien d'extraordinaire à mon avis !

Wild lui jeta un regard dénué d'aménité. Il avait l'impression qu'on cherchait à minimiser l'intérêt de son récit. Nelson continuait :

— Des images semblables... Nous savons qu'on en observe tous les jours... les jours martiens bien entendu... En certains endroits, le sol glacé est si parfaitement lisse qu'il forme miroir... et on y voit une image renversée... exactement – Wild le dit lui-même – comme lorsqu'un élément quelconque se mire dans une surface aqueuse...

— Alors, monsieur Nelson, vous faites bien de parler d'image renversée, s'empressa de dire le contremaître. Parce qu'on en a vu des images comme ça ! Et pas sur la glace... Enfin, je veux dire : pas sur le sol...

— Vraiment ? Et où cela ? demanda Nelson, un peu pincé.

— À côté ! Oui, à côté des gars... enfin des types avec leurs épées de feu... On les voyait... ou plutôt on les revoyait. Mais cette fois, ils étaient à l'envers !

Il y eut un très court silence. Gladys Vivarais qui était toujours aussi fermée, mais qui écoutait avec une attention soutenue, demanda :

— Là aussi, j'ai besoin d'explications, Wild.

— C'est simple, mademoiselle. Vous voyez comment qu'elles sont faites les figures des jeux de cartes ? Hein ? La dame de cœur et le valet de pique... Une à l'endroit l'autre à l'envers... Eux, c'était tout pareil... On les voyait... à l'endroit... enfin, sur leurs pieds. Tout droits, quoi ! Et à côté... il y avait le même bonhomme... Mais comment dire...

— Tête-bêche ? suggéra Leboisiel.

— Oui. Merci, monsieur Leboisiel. Tête-bêche, c'est ça ! c'est tout à fait ça. Mais c'est pas fini...

Il sentait sur lui trois paires d'yeux inquisiteurs. En dépit de l'apparente neutralité de Gladys Vivarais et de ses adjoints, ils étaient avides de savoir.

— ... Il y en avait encore d'autres, reprit le contremaître. Ou bien les mêmes peut-être... Mais cette fois... en l'air !

— En l'air !

Gladys, Derrick Nelson et Sam Leboisiel s'étaient exclamés tous les trois à cette révélation ahurissante.

— Oui, en l'air ! répéta Wild qui commençait visiblement à s'énervé, sentant bien quelque scepticisme chez ses auditeurs. C'étaient encore eux... Mais pas au sol... Pas à côté... Au-dessus... Comme si leurs têtes... enfin les têtes de ceux du haut... Et ils étaient renversés, ceux-là : les pieds en l'air... si bien qu'ils avaient la tête en bas et que comme ça ils touchaient les autres têtes !

— Enfin... quelles têtes ? cria presque Nelson.

— Eh bien, ceux des gars qui étaient... qui étaient... comment dire... normaux ? Qui se tenaient droit, quoi !

Nelson demanda :

— Wild... Pouvez-vous dire que ces... disons : ces images, ces reflets, que vous distinguiez dans divers azimuts, en dessous, au-dessus et latéralement (quoique inversés dans ce cas) étaient bien les doubles de ceux qui apparaissaient de façon... originale ?

— Si c'étaient les mêmes, monsieur Nelson ? Eh bien oui. Comme s'il y avait eu des miroirs... devant... à côté et par-dessus !

Gladys Vivarais suivait le dialogue, toujours impénétrable.

— Wild... Ces divers personnages vous apparaissaient-ils en trois D ?

Cette fois, le contremaître parut embarrassé.

— Heu... je ne pourrais pas dire... Oui... tout de même... il y avait du relief, ça je crois. Il y avait du relief.

— Bien, fit l'ingénieur en chef. Passons à un autre sujet : dès votre retour, à qui avez-vous parlé de... ces événements ?

Wild sentit le péril et hésita avant de répondre :

— C'est-à-dire... mademoiselle... je ne sais pas trop. À... à des copains... à...

— N'aviez-vous pas dit tout à l'heure que vos compagnons en cette aventure, Bensoussan et Voltek, étaient allés directement trouver Duvalin, puisque, lui aussi, avait connu... prétendu connaître, rectifia-t-elle, un fait analogue ?

— C'était naturel, mademoiselle !

— Vous trouvez cela naturel !

Elle s'était levée et cette fois ses interlocuteurs comprirent qu'elle s'était contenue jusque-là.

— Naturel ! Au lieu d'en rendre compte immédiatement – et avec le maximum de discrétion – à vos supérieurs hiérarchiques ! C'est-à-dire à ces messieurs ici présents, ou à moi-même...

Wild était ahuri :

— Mais, c'est ce que je fais en ce moment !

— Oui... après vos ragots ! Vos cancanages !... Et ces deux imbéciles qui vous accompagnaient sont en train de répandre la nouvelle à travers les chantiers ! Comme s'il ne suffisait pas de ce que Duvalin et l'autre... son nom déjà ? Ah ! oui ! Robertson, aient raconté de telles âneries !

Elle avait repris sa marche furibonde à travers la pièce. Elle s'arrêta pile devant Wild, figé et fort mal à l'aise.

— Qui est en mission actuellement ?

— Dimitri Borof et Franz Lafor... Du côté de Nilosyrtis !

— Ils ne sont pas idiots, habituellement. J'espère qu'ils ne vont pas revenir en nous racontant des sornettes !

Wild ouvrit la bouche pour parler. Profondément de bonne foi, l'estimable contremaître allait protester, tenter de se justifier. Un regard de Derrick Nelson le lui interdit. Il comprit aisément que ce n'était pas le moment, que mieux valait laisser passer l'orage.

D'ailleurs, Gladys, qui semblait avoir pris une décision, remerciait son subalterne, se réservant sans doute une action ultérieure.

Wild prit donc congé, pas très rassuré il faut le dire quant à l'avenir de sa carrière sur Mars, bien que jusque-là particulièrement brillante.

Lui sorti, Gladys Vivarais tenta de faire le point avec ses adjoints.

— Votre avis à tous deux ?

— Je pense, dit Nelson, qu'il faut prendre cela au sérieux !

— Mais non au tragique ! Je continue à me refuser à ajouter foi à ces histoires. Hallucinations ? Certainement. Nous sommes sur une planète où tout est inédit, où mille et une choses restent à découvrir... et à expliquer...

— Chère Gladys, fit Leboisiel, fantômes, fantasmes, mirages ou tout ce qu'on veut, ce n'en est pas moins important !

— Peut-être... Mais vous comprendrez qu'avant tout je tiens à éviter une panique. Si tous ces idiots racontent leurs aventures, vraies ou supposées, une psychose va se produire, s'étendre à travers les chantiers. Nous avons ici des gens de qualité et je suis la première à rendre hommage à la valeur de Wild. Être contremaître parmi les pionniers martiens, c'est autre chose que de diriger la construction d'un immeuble sur la Terre, fût-ce le plus haut des buildings. Il ne m'en paraît pas moins vrai que ce brave garçon s'est quelque peu égaré.

— Mais les autres ! s'exclama Nelson.

— Je me réserve de les interroger moi-même.

— Et puis, ajouta Leboisiel, ce n'est pas la première fois. Ni la seconde, que pareil fait se produit... enfin... nous est relaté ! Il y a le témoignage d'Haroun Diez et de Peter Hunt...

Gladys se mordit les lèvres.

— Ceux qui ont cru voir... sur les nuages... apparaître des ruines... une cité détruite... Vous savez bien que, jusqu'à ce jour martien, nul n'a jamais rien découvert d'analogue !

— Nous ne connaissons pas encore la centième partie de Mars !

— En outre, reprit Leboisiel, Diez et Hunt assurent aussi avoir perçu des voix étranges, dans le vent...

— Cela se produit sur la Terre. Alors ici, avec la fureur des tempêtes, rien de surprenant !

— Gladys ! Les radios les ont entendues également, ces voix, s'exprimant dans une langue parfaitement inconnue. Rien à voir avec ce que nous savons de nos frères de l'espace... ni ce code Spalax établi une fois pour toutes entre les planètes.

Elle les regarda à tour de rôle.

— Ne me croyez pas bornée ! Ni rétro ! Je me rends compte qu'il se produit autour de nous des faits singuliers... Ce qui est normal quand on change de monde... Il n'en est pas moins vrai que Mars est une planète morte et que notre rôle ici est justement de tenter de lui rendre la vie !

— Morte... oui... Du moins, on le prétend !

— De toute façon, messieurs, nous devons... je dis : « *nous devons* » enrayer la psychose, si psychose il y a !

— Très juste, Gladys. Il y a un fâcheux précédent. Nos psys, après avoir examiné Robertson, ont estimé dangereux de le garder ici et on l'a raplanétrié par le premier astro en partance pour la Terre. Mais les mêmes toubibs ont conservé Duvalin. Plus équilibré et qui ne paraît pas se frapper outre mesure d'avoir rencontré... des Martiens !

Ce mot provoqua un léger haussement d'épaules de la part de M^{lle} l'ingénieur en chef. Elle reprit :

— Dites-vous bien que rien de cela ne m'échappe. Et que je ne vais pas m'arrêter en si bon chemin. J'ai l'intention d'aller moi-même faire un tour dans les contrées signalées par nos divers agents. Je veux me rendre compte de ce qu'est la nature de ces... Martiens, comme vous dites si bien.

Les deux hommes connaissaient trop leur supérieur pour ne pas acquiescer. C'est à ce moment qu'ils perçurent, venant de l'extérieur, un tumulte naissant spontanément.

Tous trois se trouvèrent aussitôt devant la baie, plongeant leurs regards vers le terrain où s'élevaient les maisons sphériques abritant les équipes des pionniers.

— C'est Dimitri Borof !

— Seul !... Où est donc Lafor, son coéquipier ? Voir isolé un des deux inséparables, c'est inattendu !

Déjà, Gladys sonnait et ordonnait que Dimitri Borof soit introduit immédiatement dans son bureau.

CHAPITRE II

Dimitri Borof était sans doute en temps normal un assez joli garçon de bonne taille. Mais en la circonstance, il apparaissait comme un homme accablé, voûté, le visage livide et affreusement creusé. De plus il était visible qu'il avait pleuré, ses yeux rouges et gonflés ne laissant aucun doute à ce sujet.

— Asseyez-vous, Dimitri.

Le nouvel arrivant ne parut pas entendre l'invite de M^{lle} l'ingénieur en chef. Il semblait égaré, voire halluciné. Il manquait d'assurance dans sa démarche et il fallut que le bienveillant Leboisiel vînt à son secours, lui avançant une chaise et réitérant l'appel de Gladys Vivarais.

Dimitri s'y laissa véritablement tomber. Gladys l'enveloppa d'un de ses regards aigus dont elle était coutumière, lui laissa le temps de reprendre sa respiration, prononça enfin :

— Je crois que vous avez subi une violente émotion... Remettez-vous, je vous prie. Et faites en sorte que nous soyons au courant de tout ce qui a pu se produire !

Le jeune pionnier, pilote d'hélicoptère, d'hélicoptère et d'astronef, un des meilleurs éléments des chantiers, releva la tête et on vit bien en face son visage ravagé.

— Mademoiselle... vous n'allez pas me croire !

Si un pareil propos déplut à Gladys Vivarais, elle n'en laissa rien paraître et se contenta de dire :

— Je vous écoute, Dimitri Borof.

Alors il se reprit et parla.

Selon les instructions qui leur avaient été communiquées, Dimitri et son collègue et ami Franz étaient partis en hélicoptères pour la zone de Nilosyrtis, soit à près de deux mille kilomètres de la base. De telles randonnées étaient fréquentes pour les pionniers, eu égard aux dimensions de Mars, à peine la moitié de la Terre, et en raison des très grandes vitesses, de la maniabilité extrême des engins de translation. Ceux des chantiers, quoique installés dans la zone australe, n'en avaient pas moins dans leurs objectifs la reconnaissance des régions boréales.

Le but de l'expédition demeurerait l'étude des calottes glaciaires des

deux pôles martiens en vue d'une entreprise titanesque.

Il n'y avait pas de glaces dans cette région. Les deux explorateurs relevaient scrupuleusement la topographie, leur objectif étant de repérer un emplacement éventuel pour l'établissement d'un poste d'où partiraient les futurs techniciens chargés de l'étude de la calotte Nord de la planète.

Ils avaient franchi un domaine arboricole assez touffu. De ces plantes étranges, plus proches sans doute du minéral que du végétal proprement dit. Des plantes (?) affectant des formes bizarres et qu'à l'étude on pouvait assimiler aux coraux des océans terrestres. Il semblait en effet que leur texture fût due à des éléments multiples, doués de vie incontestablement, et subsistant alors en colonies. Ils avaient côtoyé de ces abîmes prodigieux qui strient l'étendue de Mars, essuyé une tempête de sable, entrevu à deux reprises, au loin, les remparts de ce qui avait été autrefois les fameux canaux, objets de tant de controverses chez les astronomes de la Terre avant qu'on puisse mettre tout le monde relativement d'accord en avançant cette hypothèse : ils étaient autant naturels qu'artificiels, étant à l'origine des failles dues à la nature aménagées plus tard par une race, de toute évidence intelligente, disparue depuis des temps immémoriaux.

Dans la région de Nilosyrtis, ils avaient touché le sol et, aux alentours de l'aire où était posé l'hélicoptère, tous deux s'évertuaient à examiner le sol, à relever des échantillons de minerai et de ce si curieux végétal. Un peu plus loin, ils voyaient un de ces petits lacs, véritables cuvettes, vestiges de pièces d'eau ancestrales au fond desquelles on trouve encore un peu d'humidité, l'hydrographie martienne étant réduite au maximum.

Franz avait soudain relevé la tête.

« — Tu entends ? »

« — Non... rien. »

« — Attends !... Moi non plus, en réalité je n'entends rien... Mais il me semble... Je sens quelque chose... »

Ils étaient demeurés silencieux un instant, puis :

« — Tu as raison, Franz... Comme si... comme si le sol vibrait... Il n'y a pourtant pas de bulldozers dans le secteur, que je sache ! »

Ils avaient tenté de rire mais en réalité ils étaient vaguement inquiets. Mars demeurait tellement mystérieuse en dépit des explorations !

Rien ne se produisant plus, ils s'étaient remis au travail, mais moins d'une demi-heure plus tard, c'était Dimitri qui, cette fois, avait donné l'alerte.

« — Une nuée blanche ! Et elle est de taille ! » Ces nuées, étranges nuages de nature indéfinie, avaient dès longtemps été observées

depuis les télescopes de la Terre. Simples nébulosités souvent de dimensions réduites mais de nature inconnue, elles pouvaient, en certains cas, atteindre plusieurs centaines de kilomètres d'étendue, et occultaient alors de vastes régions de la planète. Celle qui se manifestait soudain dans le ciel toujours clair (en raison de l'atmosphère ténue permettant de voir les constellations au cours du très long jour martien) était d'assez appréciables mensurations. Les deux jeunes gens l'avaient vue se déplacer au-dessus du relief pendant un moment avant qu'elle ne vînt dans leur direction.

Comme tous ceux qui avaient mis le pied sur la planète sœur de la Terre, ils cherchaient à en définir la nature.

« — Ce n'est pas vraiment un nuage, ce truc-là ! »

« — Alors, qu'est-ce que c'est, à ton avis ? »

« — Comment veux-tu ?... Je n'en sais pas plus que toi. Regarde et tu me diras ce que tu en penses ! »

Selon l'habitude de tous les pionniers, habitude qui était devenue un véritable réflexe, ils photographiaient, ils filmaient, tout document étant précieux pour les études. Mais une sourde inquiétude se faisait jour en eux. Ils n'en avaient pas encore parlé mais l'un comme l'autre, ils pressentaient quelque chose d'étrange, de trop insolite pour demeurer absolument inoffensif.

Et puis, petit à petit, la nuée, une masse blanche compacte, aux contours capricieux mais qui ne rappelait absolument pas les nébulosités naturelles (dont il existait parfois quelques spécimens dans le ciel martien) s'était en quelque sorte localisée au-dessus du point où ils se trouvaient.

« — Tu as vu ? On dirait que... c'est pour nous ! »

Cette réflexion de Franz avait glacé Dimitri, qui en réalité éprouvait un sentiment analogue.

De nouveau, les vibrations s'étaient manifestées, venant du sol vraisemblablement. Ils avaient l'impression d'être pris entre deux feux.

« — On fout le camp ? »

Un regard vers l'hélicoptère. Ils allaient s'y précipiter. Dimitri s'écria :

« — Dans la nuée... Regarde !... Ce... un éclair... ou quoi ? »

Franz était blême. Mais sa curiosité était aussi aiguë que sa peur.

« — Je veux savoir... Je veux savoir... Dimitri ! Dimitri ! Comprends-tu quelque chose ?... Cette nuée... Elle bouge ! Elle bouge ! Et cependant il n'y a pas de vent ! Pas du tout même ! Après la tempête, ça a été le calme absolu... Pourtant... elle bouge !... Comme si... »

Dimitri l'avait entendu prononcer, d'une voix rauque, entrecoupée :

« — ... Comme si elle était vivante !... »

Il s'était aussitôt empressé de rectifier :

« — Dis plutôt : comme si elle était animée par une volonté évidente ! »

Ils étaient tous deux figés, maintenant. L'hélicoptère était à portée mais en dépit de l'effroi qui s'emparait d'eux, ils se refusaient encore de céder à la panique, de jouer la lâcheté. Après tout, fouler le sol d'un monde neuf, cela représente d'innombrables énigmes à déchiffrer ! Et quelle que soit la somme d'épouvantes qu'on peut y trouver, ne vaut-il pas mieux de s'y confronter ?

Pendant il leur semblait impossible de croire que la nuée blanche était un simple phénomène météorologique soumis aux caprices atmosphériques. Cette masse, aux contours mouvants, certes, mais semblant représenter un bloc compact demeurant équivalent, sans l'effilochage habituel du nuage, se déplaçait selon un plan certainement concerté. Soit de sa propre volonté (si elle était autre chose qu'une nuée), soit sous une impulsion inconnue, elle était bel et bien venue se placer au-dessus des deux jeunes gens.

De plus, ils étaient intrigués en distinguant, par instants, ces éclairs qui les avaient déjà frappés. Curieux éclairs d'ailleurs. Ni en zigzag, ni en chapelets, ni en sinuosités. Mais très droits, nets et courts.

Dimitri en était là de son récit lorsque Gladys Vivarais demanda :

— À quoi de tels éclairs vous ont-ils fait penser ? Vous êtes-vous posé la question ?

Dimitri réfléchit un court instant.

— Non... Sur le moment, non. Mais... maintenant... comment dire ? Je pense que cela évoquait... une lame d'épée ! Oui, c'est cela : un glaive !

— Merci. Continuez, Dimitri.

Gladys n'avait pas bronché mais Nelson et Leboisiel avaient échangé un regard qui en disait long.

Les deux pionniers avaient donc été subjugués par le comportement insolite de la nuée et aussi par ces stries de feu, d'un rouge éclatant, apparaissant par instants. Tout de même, ils avaient de nouveau songé à repartir avec l'hélicoptère, non sans avoir toutefois mitraillé l'étonnant phénomène avec leurs caméras et leurs flashes. À ce moment, Dimitri s'était écrié :

« — Ils sont là ! »

Qui « ils » ? Cette fois Gladys se garda d'interrompre le narrateur. Mais au fur et à mesure qu'il parlait, ne pouvait-elle faire des rapprochements (tout comme ses deux collaborateurs) avec les récits qui leur avaient déjà été faits par le contremaître Wild et aussi les témoignages des autres pionniers.

Franz avait été frappé par la réflexion de Dimitri. Il se préparait à

pénétrer dans le cockpit de l'hélicoptère quand il avait regardé son ami en frissonnant.

« — Tu t'en rends compte, hein ? Oui... ils sont là. J'en suis aussi sûr que toi. On ne les voit pas mais ils sont là... autour de nous ! Ou bien... »

Il levait les yeux à ce moment.

La nuée semblait toute proche. Monstrueuse montagne capricieusement contournée, créant volutes et arabesques mais sans jamais se dissocier, elle les surplombait de telle sorte qu'ils se sentaient écrasés. Ils avaient, certes, le loisir de se jeter dans leur engin et de fuir. Mais ils prenaient déjà conscience que c'eût été inutile et que, amorçant son vol, l'appareil se fût aussitôt précipité dans la masse géante qui formait au-dessus d'eux une sorte de plafond menaçant.

Ils s'étaient instinctivement rapprochés l'un de l'autre. Franz saisit la main de Dimitri et ce dernier la serra à la briser.

« — Du cran, mon vieux ! Nous sommes des hommes, oui ? Des Terriens ! On ne va pas se laisser avoir par des Martiens ! »

Il essayait de braver et en convenait parfaitement, maintenant que tout était consommé. Le courage vrai n'est-il pas d'ailleurs, non d'ignorer la crainte, mais bien de savoir l'admettre pour mieux lui faire face ?

Franz avait eu un pâle sourire.

« — D'accord, mon gars ! Mais qu'est-ce qu'on fait ? »

Là, brusquement, tout avait changé. Ils avaient vu, non sans une stupéfaction grandissante, qu'une partie de la nuée, sans se détacher de l'ensemble, s'abaissait vers le sol, le touchait, si bien que cela paraissait l'extrémité d'une étoffe titanesque qui effleurait le terrain et formait devant eux une sorte de barrière compacte.

Franz, à ce moment, gronda :

« — Par tous les diables de la Galaxie ! J'en aurai le cœur net ! »

Dimitri, narrant cela, transpirait d'angoisse. Il reprenait difficilement sa respiration et Gladys et les deux adjoints l'entendirent murmurer :

— Je n'aurais pas dû... je n'aurais pas dû...

— Que n'auriez-vous pas dû faire, Dimitri ?

Le jeune homme eut un véritable sursaut et il cria presque :

— Le laisser y aller ! J'aurais dû me jeter devant lui ! Lui interdire de faire l'idiot ! D'aller au-devant ! De foncer sur cette chose blanche, dont on ne sait rien ! Si cela vit ou non ! Si cela est machine ou quoi... ou n'importe ! Il y est allé ! Le fulgurant à la main ! Il a jeté un défi à « cela »... Et moi j'ai compris que c'était fatal pour lui ! J'ai vu le danger ! Je l'ai appelé !... Mais il courait ! Il courait... Et puis...

Un sanglot racla la gorge de Dimitri et lui coupa la parole. Un instant, il se prit la tête dans les mains. On voyait qu'il pleurait et ils l'entendirent râler :

— Ils l'ont pris !... Ils l'ont enlevé !...

Gladys et les deux hommes avaient eu un mouvement vers lui, touchés par cette détresse. Mais lui, honteux tout à coup, relevait la tête, se reprenait, essuyant les larmes d'un revers de main, les regardant en face.

— C'est ma faute ! Je savais que c'était la tuile ! Je ne lui ai pas barré la route ! Quitte à me battre avec ! Il se ruait comme un fou, vers la nuée. Alors...

Une affreuse grimace déforma ses traits réguliers.

— Il est... il est en quelque sorte entré dans la masse blanche... Et puis...

— Et puis, Dimitri ?

Il se leva, eut un geste de fureur.

— Et puis... rien ! Plus rien ! Je l'ai entendu m'appeler ! Il hurlait mon nom... Il criait au secours ! Pour que je vienne le sauver. Et la masse s'est relevée, s'est retrouvée au-dessus de moi... J'ai encore vu les éclairs de feu, puis plus rien. Plus rien !... La nuée a paru se mettre en branle... Oui, je l'ai vue frémir... et elle est partie... vers l'horizon...

— Quelle direction ?

Dimitri était à bout. Il ne parut pas entendre cette dernière question. Gladys n'insista pas. Elle réfléchissait, ainsi que les deux adjoints.

Aussi doucement qu'elle le put, elle dit :

— Dimitri, je vous comprends. Je compte sur vous pour rédiger un compte rendu aussi précis que possible de... cet incident... Je vous donne l'assurance que nous ferons tout pour retrouver votre malheureux camarade. Je conçois que vous soyez très affecté, nul n'ignorant d'ailleurs les liens d'amitié qui vous unissent à Franz Lafor. Mais vous le savez, un astro va arriver incessamment. Si vous le désirez, je vous ferai raplanétrier immédiatement et vous partirez avec le vaisseau au retour. Un congé vous sera salulaire...

— Non, mademoiselle !

Il s'était levé, la regardait franchement et cette fois il ne pleurait plus.

— Je veux participer aux recherches ! Je veux sauver Franz ! Je reste sur Mars, et vous demande de me garder ici !

Un sourire vint sur les lèvres de M^{lle} l'ingénieur en chef.

— Très bien, Dimitri Borof. Et comme j'ai l'intention de diriger moi-

même ces recherches... nous partirons ensemble.

Leboisiel fit remarquer :

— D'autant qu'on nous envoie, depuis la Terre, un monsieur qui a la réputation d'être un grand spécialiste des questions interplanétaires. Du moins on le prétend !

— C'est vrai, riposta Nelson. Coqdor, celui qu'on a surnommé le chevalier de la Terre... Peut-être pourra-t-il nous aider...

— S'il connaît le problème martien, fit Gladys Vivarais. De toute façon, nous le verrons à l'œuvre !

Il était évident qu'elle était sceptique sur les possibilités de ce personnage dépêché par les autorités terriennes. Par contre, Nelson et Leboisiel pouvaient supposer qu'elle l'était beaucoup moins à présent en ce qui concernait les mystères de la planète Mars. Et qu'elle devait mesurer la hauteur des problèmes que cette situation n'allait pas manquer de soulever pour sa gestion future des chantiers et surtout de leur sécurité.

CHAPITRE III

Bruno Coqdor ne se lassait jamais de ce spectacle sans cesse renouvelé : la vision d'une planète à vol d'oiseau, au moment de l'arrivée du vaisseau spatial.

Ce n'était pas la première fois qu'il débarquait sur Mars. Et cependant il éprouvait toujours une légère émotion en retrouvant la planète rouge. Alors que le grand navire venant de la Terre allait toucher le sol à l'astroport central de Syrtis Major, celui qu'on appelait le chevalier de la Terre contemplait l'étonnant paysage.

Des plaines immenses et désolées, certes. Mais aussi par endroits un relief incroyablement tourmenté, des fissures géantes constituant de véritables abîmes desquels un grand nombre demeurait encore inviolé par les pionniers occupant les quelques bases établies par les Terriens. Et des monts aux contours bizarres, quelques volcans dont un ou deux demeureraient en activité quasi permanente.

Plus loin, au-delà de ces surprenantes forêts aux arbres de pierre comme on les appelait, il distinguait, très vaguement, une ligne blanche. Il savait que, très loin du point d'arrivée – d'amarsage selon le jargon des pionniers –, c'était la limite de la calotte polaire australe, la région Hypernotius Mons.

Près de lui, un bien curieux animal ronronnait. Il pouvait faire peur au premier abord et il n'était effectivement nullement inoffensif. Râx, ainsi l'avait baptisé Coqdor, venait de la lointaine planète Dzô où son maître avait connu d'extraordinaires aventures alors qu'il n'était encore qu'un jeune lieutenant des forces spatiales. Le pstôr l'avait aussitôt attiré, monstre au corps de grand chien, aux ailes de chiroptère, muni de pattes puissantes aux griffes redoutables. Sa bonne face aplatie évoquant les bouledogues séduisait le juvénile officier. Maintenant, devenu un fort mâle adulte, Râx semblait un de ces molosses, un de ces dogues terrifiants capables de douceur infinie envers leur maître. Et depuis des temps et des temps, l'homme et le pstôr, unis par un mystérieux fil psychique, ne se quittaient plus guère(1).

Un cosmatelot apportait à Coqdor un stimox (stimulateur d'oxygène). Un masque léger, filtre qui avait la particularité d'attirer et d'absorber l'oxygène réduit de l'atmosphère martienne. Ce gaz indispensable à la vie était effectivement plus que rare sur la planète

et le stimox était nécessaire pour y vivre à visage découvert, ne recouvrant que le nez et favorisant la respiration.

— Il m'en faut un second, mon gars, dit Coqdor.

— Le voici, chevalier... Le commandant a pensé aussi à Râx !

Coqdor remercia en riant et plaça le masque-filtre sur le museau du pstôr lequel, de bonne composition et toujours prêt à tout accepter de ce qui venait de son maître, se laissa faire sans regimber.

Le chevalier de la Terre ajusta ensuite à ses bottes des semelles plombées, avec lesquelles on pouvait se déplacer aisément, la différence pesantorielle avec la planète patrie étant très sensible et ce type d'élément rectifiait et compensait le poids de l'humain.

Râx étant capable de se mouvoir autant en vol qu'au sol, Coqdor avait jugé inutile de lui faire poser de telles semelles. Ainsi équipé, il continuait à regarder monter le sol martien. L'horizon s'amenuisait. On était encore loin de la base où régnait la « Cartésienne », et Bruno Coqdor supposait qu'on allait venir le chercher.

Il ne se trompait évidemment pas. L'astronef ayant pris place sur l'aire immense de Syrtis Major, un hélicoptère qui était posé là attira l'attention de Coqdor. Un instant après qu'il eut été accueilli par le commandant de l'astroport et tandis que les cosmatelots commençaient à décharger des caisses, contenant provisions, armes et outils à l'intention des prospecteurs de Mars, il vit un jeune homme de belle allure qui le saluait.

— Pionnier Dimitri Borof. Chevalier, je suis délégué auprès de vous par l'ingénieur en chef Vivarais, afin de vous conduire à notre poste !

Poignée de main. Coqdor, dont l'œil vert était toujours scrutateur et l'attention soutenue, estima sympathique ce garçon apparemment vigoureux et franc.

Il prit congé de l'état-major du vaisseau spacial, remercia les autorités de l'astroport et flanqué de Râx qui avançait en se dandinant à la fois sur ses pattes griffues et sur ses ailes repliées, il accompagna Dimitri Borof jusqu'à l'hélicoptère. Un instant après, l'engin que pilotait le garçon prenait son vol et piquait en direction du pôle austral.

Il s'en fallait de moins d'une heure pour qu'on rejoigne le lieu où Gladys Vivarais dirigeait les opérations. Ce qui permit aux deux hommes de faire connaissance.

Dimitri était fort intéressé par Râx et Coqdor lui expliquait de quel animal il s'agissait, quelles étaient ses facultés psychiques, tout aussi précieuses que son extraordinaire puissance physique qui lui permettait d'emporter un homme en plein vol et d'être, le cas échéant, un combattant redoutable auquel il avait dû la vie à plusieurs reprises.

Cependant, si Râx présentait un vif intérêt, il ne fallait pas perdre

de vue les raisons de la venue de Coqdor sur Mars. Lui qui avait parcouru la Galaxie dans tous les azimuts et touché jusqu'aux frontières du cosmos, exploré d'innombrables planètes et pris contact (il était considéré comme le meilleur psychologue connu) avec des races ignorées, il semblait compétent pour venir en aide à Gladys Vivarais et à ses collaborateurs, lesquels commençaient à rencontrer des difficultés dans l'exercice de leurs fonctions. Encore que, Dimitri le laissa entendre ce qui amena un léger sourire sur le visage de Coqdor, la Cartésienne n'aimait guère qu'on vînt chasser sur ses terres. Mais Coqdor étant investi d'une mission officielle, force serait bien de l'admettre.

Dimitri narra donc ce qui s'était passé ces derniers temps. Les phénomènes observés par Diez et Hunt Robertson et Duvalin, par Wild et son équipe et finalement (là la voix de Dimitri se brisa et Coqdor crut voir s'humidifier les yeux de son pilote) l'aventure que Dimitri lui-même avait vécue en compagnie de son cher Franz, lequel avait été si étrangement enlevé sous ses regards par la nuée blanche apparemment vivante.

— On a dit, expliqua Dimitri ensuite, que vous aviez connu une expérience analogue à notre entreprise... et que vous aviez participé à la fécondation d'un monde stérile, frappé par une catastrophe atomique... Que grâce à vous, la pluie, abondante et bienfaisante, avait rendu la vie à ce monde désolé.

— Disons qu'on exagère quelque peu mon mérite ! J'ai été plus, bien plus le témoin que l'atout majeur en la circonstance. Et ce qui a en fin de cause provoqué le retour de la pluie, c'était en réalité l'action de la belle et bonne nature : un composé d'activité volcanique et de fonte des glaces(2).

— Mais cela n'avait-il pas été provoqué par une action humaine ?

— En partie il est vrai. Des explosions nucléaires d'envergure mesurée ont été nécessaires... C'est ainsi que le rythme naturel a repris ses droits après quelques perturbations !

Il sourit pour lui-même, évoquant cette période particulièrement agitée. Mais Dimitri lui montrait, à l'horizon, la barrière blanche indiquant la calotte glaciaire du pôle austral. Un peu en avant, on distinguait, apparaissant comme de minuscules champignons, des sortes d'igloos. En réalité, les maisons semi-sphériques préfabriquées, climatisées et parfaitement confortables où habitaient les pionniers, sous la férule de M^{lle} l'ingénieur en chef.

— Nous arrivons, chevalier. Vous allez voir, alignés bien sagement, nos bulldozers, la dernière création de la technique terrienne qui a déjà donné tant de chefs-d'œuvre mécaniques.

— Ces engins sont destinés à entamer la calotte polaire, n'est-ce

pas ? En attendant la grande fonte glaciaire, but de l'entreprise...

L'hélicoptère fonçait au-dessus du village des pionniers. Soudain Dimitri parut bouleversé et Coqdor, surpris, interrogea :

— Qu'avez-vous aperçu ?

Dimitri était blême :

— Là... Regardez !

Au-dessous d'eux, les passagers de l'hélicoptère pouvaient constater qu'une grande effervescence se manifestait dans le village des pionniers.

Un grand nombre allait, venait, courait dans tous les sens entre les maisons globes ou demi-globes. Tous s'agitaient avec véhémence et on distinguait plusieurs personnages encore plus remuants, lesquels probablement cherchaient à ramener un peu d'ordre et donnaient des instructions qui devaient se perdre dans le tohu-bohu général.

Il était difficile, à cette altitude, de les identifier, d'autant que tous portaient des tenues analogues, combinaisons souples, résistantes et cependant légères, adéquates pour les travaux, et surtout ils étaient en quelque sorte masqués par l'indispensable stimox.

Mais ce qui effarait Dimitri, et Coqdor partagea sans retard son émoi, c'était qu'on voyait un engin de belle envergure qui fonçait à travers ce qu'on pouvait appeler les artères de la petite agglomération.

Une sorte de puissant tank, peint en jaune, comportant une cabine de pilotage vitrée de platox transparent et formidablement résistant, monté sur un système de chenilles ultra-maniabiles, orientables tous azimuts, de telle sorte que ce gigantesque appareil puisse se déplacer tous terrains en atteignant d'appréciables vitesses.

Et de leur observatoire aérien, Coqdor et Dimitri voyaient avec stupeur ledit bulldozer (car c'était justement un de ces merveilleux mécanismes mis à la disposition des pionniers) qui se déplaçait à vive allure entre les demeures, chassant devant lui la foule épouvantée des colons martiens et se dirigeant tout droit sur une des constructions qu'il heurta de plein fouet, crevant littéralement la paroi, écrasant les débris qui croulaient sous l'impact.

D'un coup d'œil, les observateurs du ciel avaient aperçu que le bulldozer avait déjà fracassé deux autres des demeures des pionniers et, détail horrifique, que plusieurs corps, blessés ou morts, jonchaient çà et là le terrain où l'on avait élevé le village préfabriqué.

Le monstrueux appareil reculait, ayant parachevé son forfait. On le vit se dégager des décombres, tourner sur lui-même, foncer de nouveau entre les légères constructions.

Plusieurs pionniers, c'était visible, avaient le cran de tenter de le neutraliser. On en voyait qui, brandissant des fusilasers, tentaient de faire feu vers la cabine, pour atteindre le pilote dément en train de

détruire la base. En vain ! La paroi de platox résistait et le misérable qui dirigeait le bulldolazer s'en souciait fort peu. Il continuait son œuvre maléfique et, reprenant de la vitesse, lançait sa machine contre une nouvelle maison.

Tout cela s'était déroulé en une minute ou deux. Coqdor n'eut pas le temps de dire un mot. Dimitri s'était écrié :

— Il n'y a qu'une solution...

Il n'ajouta rien. Déjà, il manœuvrait pour atterrir.

Le chevalier n'insista pas. Il devinait que le jeune homme avait son idée. Il avait eu le temps de l'estimer et supposait qu'un plan s'échafaudait spontanément dans l'esprit du pionnier.

L'hélicoptère se posa, quasi en catastrophe, Dimitri allant jusqu'à négliger les plus élémentaires consignes de prudence. Mais qu'importait ! Coqdor n'en était pas à cela près, et il sautait à terre, aussitôt suivi du monstre Râx lequel, comme toujours, ne le quittait pratiquement jamais en aucune circonstance.

L'homme aux yeux verts courut donc derrière Dimitri, le pistolet volant autour d'eux, comprenant évidemment qu'il se passait quelque chose de très grave.

En un instant, l'hélicoptère s'étant posé à quelques dizaines de mètres de l'agglomération, ils eurent rejoint un groupe au centre duquel gesticulaient Derrick Nelson et le contremaître Wild. Un peu plus loin, on voyait un pionnier (plus petit, plus mince, une femme de toute évidence), qui se tenait très droit et lançait des ordres, avec des gestes indiquant une autorité sans faille.

Coqdor devina l'ingénieur en chef Vivarais. Dimitri courait vers la jeune femme et le chevalier suivit tout naturellement.

— Mademoiselle... Un autre bull !

La Cartésienne se tourna vers lui. Coqdor découvrit le regard acéré, émergeant du stimox. Il s'inclina légèrement et elle répondit à son salut d'un mouvement quasi imperceptible. Mais on n'en était pas aux cérémonies. Le bulldolazer fou continuait rageusement sa mission dévastatrice, en dépit des jets de laser dont le criblaient quelques valeureux pionniers.

Les yeux de Gladys Vivarais avaient brillé. Elle dit, très vite :

— Borof a raison !... Un bull... tout de suite !

Comment cela se fit-il ? On n'avait pas de temps à perdre. En un éclair, Dimitri se retrouva au volant d'un des puissants engins. Malgré les protestations de Leboisiel, qui criait à Gladys que ce n'était pas sa place, elle avait voulu grimper avec lui dans l'étroite cabine surplombant l'engin. Et dans le mouvement, emportée par le feu de l'action, par son souci de se montrer le chef, de tenir haut devant la catastrophe, elle ne fut pratiquement pas surprise que le nouvel

arrivant, ce Coqdor qu'elle attendait sans grand enthousiasme, se trouvât à ses côtés en compagnie du plus stupéfiant animal qu'elle eût jamais vu.

Depuis des décennies, les voyageurs interplanétaires ramenaient régulièrement des bêtes extraordinaires capturées dans les divers mondes qu'ils découvraient et exploraient. Gladys avait donc pu en connaître une gamme des plus variées. Il n'en était pas moins vrai qu'elle n'en avait jamais rencontré d'aussi impressionnant que le pstôr. Mais présentement, il se tenait bien sage, tout contre son maître. Et Gladys, en la circonstance, avait d'autres préoccupations.

Elle avait compris le dessein de Dimitri : on ne pouvait agir et contrer l'action nocive du bull dément qu'au moyen d'un autre engin de même nature. Les coups de feu demeuraient inutiles et le monstre mécanique, écrasant les malheureux qui osaient s'en prendre à lui, allait poursuivre ses méfaits, ravageant à satiété le pauvre et fragile petit village de synthèse.

Initiative audacieuse, mais plus que risquée ! Car il ne s'agissait rien de moins que de se lancer contre l'adversaire, de le forcer à céder en un formidable numéro de stock-car.

Pourtant, l'idée de Dimitri était aussi courageuse que réaliste. Il fallait, à tout prix, stopper le monstre de métal qui dévastait le village des pionniers.

L'exemple de Dimitri, d'ailleurs, ne tardait pas à être suivi par plusieurs pilotes. Quatre ou cinq d'entre eux, comprenant quel était le plan de leur camarade, stimulés d'autant plus que tous avaient pu constater que Gladys Vivarais en personne ne dédaignait pas de prendre place auprès du vaillant garçon, se précipitaient à leur tour vers les différents bulldozers, sautaient au volant et mettaient en route les moteurs atomiques à durée illimitée.

Cependant, le fou qui menait l'engin destructeur allait récidiver et s'en prendre à un nouveau bâtiment lorsqu'il eut conscience de l'adversaire qui se dressait devant lui.

Quel qu'il fût, il venait d'apercevoir le second bull qui arrivait sur lui à toute allure. Il renonça aussitôt à son but, tourna sur lui-même et tenta d'éviter le choc.

Il y réussit presque, l'appareil mené par Dimitri frôlant littéralement celui qui broyait tout sur son passage. Il n'en résulta que peu de dégâts pour l'un comme pour l'autre. À peine des ailes surmontant les chenilles légèrement froissées, et les-dites chevilles très faiblement faussées, sans que pour cela le maniement des engins en fût particulièrement gêné.

D'un accord tacite, ils reculèrent l'un et l'autre, ils prirent leurs distances tels des duellistes conscients des règles du jeu, le jeu

terrifiant auquel ils se préparaient.

Et le dément prit l'initiative, se lança à la vitesse maxima. La masse du bull représentait une véritable catapulte. Il était évident que celui qui menait l'appareil relevait du kamikaze et qu'il se souciait peu, autant de la sécurité du bull qu'il pilotait que de sa propre existence.

Gladys, qui n'avait nullement perdu son sang-froid, envisagea aussitôt le danger. Les deux bulls allaient se précipiter l'un sur l'autre et s'endommager, se fracasser mutuellement, sans grand profit pour aucun.

— Dimitri ! Évitez le choc !

Dimitri, peut-être emporté par sa fougue naturelle, eût négligé toute prudence et accepté l'effroyable engagement toutefois, sous l'impulsion de la parole de Gladys, il comprit qu'il y avait mieux à faire que de finir inutilement dans un heurt funeste autant que spectaculaire. Aussi essaya-t-il une tactique différente. Il laissa venir le monstre qui piquait droit sur lui. Lui et aussi Gladys, et Coqdor et le fidèle Râx, lesquels ne bronchaient ni les uns ni les autres.

Seulement Dimitri était expert, incroyablement habile dans la conduite de ces formidables appareils. Il parut attendre l'ennemi et au dernier moment, d'un coup de volant d'une extrême adresse et d'une précision qui ne lui laissait en rien, il fit pivoter son bull, si bien que l'autre, ne pouvant se reprendre à temps, tellement il devait croire que l'antagoniste tout comme lui voulait l'impact, fut emporté par l'élan et que le bull meurtrier traversa en catastrophe la moitié du village.

Dimitri faisait tourner une fois de plus son bull et cette fois il manœuvrait de telle sorte qu'il allait pouvoir prendre son adversaire par la bande, ce qui revenait à vouloir écraser une des chenilles et partant l'immobiliser.

En effet, jusque-là ni l'un ni l'autre n'avait usé de l'arme véritable des bulls. À savoir les rayons laser qu'on déclenchait depuis le poste de pilotage et qui, frappant en avant, devenaient de redoutables éperons auxquels peu de choses pouvaient résister.

Gladys, de sa voix calme, suggérait au pilote d'agir cette fois en se servant de pareil apport. Ce qui, Dimitri le cria, survolté qu'il était, correspondait très précisément à son dessein.

Coqdor restait apparemment paisible. Mais ses yeux verts étincelaient et il savourait en connaisseur pareil duel, lui qui avait connu tant de luttas, tant d'aventures mouvementées d'une galaxie à l'autre.

L'ennemi, cependant, aurait peut-être tenté cette fois d'éviter de servir de cible à l'appareil de Dimitri, comprenant avec rapidité de quelle nature était cette tactique. Seulement, il lui était impossible de foncer en avant car les cinq bulls désormais pris en main par cinq

pilotes s'étaient formés en demi-cercle face à lui et lui interdisaient de sortir de la circonscription des maisons préfabriquées.

Perdit-il un peu son sang-froid ? On vit son appareil se mettre subitement à tourner sur place, telle une toupie, tant il avait dû pousser les réacteurs atomiques au maximum.

Dimitri arrivait sur lui, véritable bélier, et le double rayon laser jaillit à l'avant.

L'autre évita ces épées de feu esmeraldin avec une vitesse extraordinaire, si bien que les rayons allèrent frapper un des bulls qui tentait d'arrêter le misérable.

Dimitri ne put s'interdire un cri de rage. Coqdor gronda quelque chose et Râx siffla étrangement. Gladys serra les dents et ne dit rien.

L'engin ravageur, en échappant au tir de Dimitri, avait heurté et éventré une maison de plus. Il pivota littéralement sur les débris et réussit à s'échapper, cette fois en renversant un pionnier qui tentait de s'approcher.

Tous, horrifiés, virent le malheureux disparaître sous les formidables chenilles, et le bull assassin fonça, laissant derrière lui une traînée de sang.

Dimitri et après lui les quatre bulls encore intacts qui se lançaient vers le monstre eurent un même réflexe : éviter de passer sur le pauvre corps brisé, victime de l'impitoyable machine. Manœuvre humanitaire qui leur valut à tous un bref instant de retard, que l'ennemi mit à profit gagnant ainsi sur eux une distance précieuse.

Il démarra à toute vitesse, dépassa les dernières maisons du village et fila vers la plaine martienne.

Mais dans le dernier mouvement, de leur cabine, Dimitri, Gladys et Coqdor avaient pu apercevoir en face, dans le poste opposé, la silhouette et les traits du pilote.

Si Coqdor ne savait de qui il s'agissait, Gladys, qui le reconnut, devint extrêmement pâle.

Tandis que Dimitri, dans un hurlement qui s'acheva comme un sanglot, s'était écrié, saisi d'horreur :

— Franz !... C'est Franz !

CHAPITRE IV

Gladys Vivarais et Coqdor purent croire un instant que leur pilote allait flancher, que la terrible révélation de l'identité du criminel qui s'en prenait aux camps des pionniers allait le déphaser totalement. Gladys sentait le danger et déjà susurrail :

— Dimitri... Courage !... Songez à votre devoir !

Phrase de circonstance mais, il faut l'avouer, quelque peu creuse. Dimitri entendit-il ? C'était douteux, ce qui ne lui interdit pas de se reprendre et, après le cri douloureux qui lui avait échappé, de se maintenir très dignement à son volant.

Coqdor, que le jeune homme avait rapidement mis au courant des divers éléments de l'aventure au cours de la randonnée en hélicopter, mesurait la souffrance de Dimitri, reconnaissant son ami cher en pareille forfaiture.

Mais le bull, mené de main de maître, Dimitri réussissant à se dominer au prix d'un effort inouï, se lançait maintenant sur les traces de l'engin que Franz, puisque Franz il y avait, conduisait à une allure folle en dehors de la petite cité où il laissait tant de ruines.

Par les rétros du bord, Gladys pouvait voir que les quatre bulls se lançaient derrière eux. Elle prit rapidement une décision.

— Dimitri. Je compte sur vous pour que nous rejoignons le... le fugitif et (elle appuya sur les mots) que nous le mettions hors d'état de nuire...

Dimitri, les dents serrées, l'œil jetant des éclairs, crispé sur le volant, répondit après un très court silence :

— Je ferai mon métier, mademoiselle l'ingénieur en chef !

Sur un ton sec et définitif, attestant de sa loyauté autant que de sa volonté de ne pas être rappelé à l'ordre.

Gladys eut le bon goût de ne pas insister et se tourna vers Coqdor.

— Chevalier... Pensez-vous qu'à nous trois... ?

D'un geste affectueux, l'homme aux yeux verts saisit le cou du monstre hybride qui se tenait à ses côtés :

— À nous quatre, mademoiselle Vivarais...

Elle acquiesça d'un sourire et se mit en devoir de manipuler les commandes de la radio du bord. Elle entra immédiatement en communication avec les pilotes des quatre bulls qui les suivaient, tous

ces engins lancés les uns derrière les autres soulevant des nuages de poussière rouge.

Brièvement, elle donna ses instructions. Elle se chargeait, avec l'équipage du bull dirigé par Dimitri Borof, de venir à bout de l'adversaire et enjoignit à ses subordonnés de regagner la base où leur présence serait certainement fort utile pour aider leurs camarades à réparer dans la mesure du possible les dégâts causés par le bulldolazer fou.

On ne discutait guère les ordres de Gladys Vivarais et Coqdor, qui lui aussi suivait par rétro les mouvements des autres engins, les vit tourner cap rapidement et reprendre le chemin du village.

Maintenant, seul l'appareil mené par Dimitri traquait celui duquel Franz tenait inexplicablement le volant. Franz, le cher Franz, Franz qui avait si bonne réputation parmi les pionniers, Franz qu'on disait appelé à faire une brillante carrière parmi les conquérants de Mars, Franz devenu un redoutable aliéné et s'emparant d'un bulldolazer pour dévaster de façon anarchique la cité des travailleurs.

Que s'était-il passé ? Chacun de son côté, Dimitri penché sur les commandes et résolu à aller jusqu'au bout, se réservant sans doute de ménager la vie de Franz et de savoir la vérité, Gladys tourmentée et soucieuse, inquiète de pareil retournement, Coqdor enfin qui flairait une énigme et comme ses compagnons songeait au rapt singulier dont le jeune homme avait été victime, tous cherchaient dans un flot de pensées à déchiffrer le mystère.

Sans nul doute, Gladys, tout comme les deux hommes, devait admettre que Franz n'agissait certainement pas de son plein gré, qu'il n'était qu'un instrument aux mains de... là résidait l'incompréhensible explication.

Cependant, on s'éloignait rapidement de la zone du village. On traversait l'immense plaine semée de cailloux, de roches plus ou moins effritées, cette lande martienne rougeâtre particulièrement désolée, ce sol craquelé où manque pratiquement l'hydrographie. Mais n'était-ce pas justement le but des grands travaux entrepris par les Terriens que de rendre féconde cette planète stérile ?

La ligne blanche indiquant les limites de la calotte australe s'effaçait sur l'horizon. Par contre, on distinguait, très loin encore, les remparts capricieux de ce qui avait été le réseau des canaux et, en deçà, une de ces étranges forêts, aux arbres courts, aux buissons secs, jaillissant curieusement du terrain selon des normes déroutantes pour les Terriens, une végétation de nature invraisemblable formée d'on ne savait quelles molécules, plus minérales qu'animales, quoique rappelant les animalcules qui constituent les coraux des océans de la Terre.

Le vent martien se levait. Ce qui n'était pas sans inquiéter Gladys, laquelle ne connaissait que trop la violence de ces tempêtes subites, se déchaînant avec une fureur irrésistible dans cette atmosphère raréfiée. Et non seulement les rafales pouvaient atteindre aisément près de deux cents kilomètres/heure, mais encore elles soulevaient des tourbillons de ce sable rouge, créant ainsi de super-simouns dont les explorateurs de la planète avaient de bonnes raisons de se méfier.

Toutefois il n'était pas question de reculer. Gladys avait pris la responsabilité de se lancer sur les traces du misérable, Franz ou non, en la seule compagnie de Coqdor, pilotée par Dimitri. Elle avait en quelque sorte congédié ses autres collaborateurs. Ce n'était donc pas pour abdiquer en raison d'un ouragan lequel, après tout, serait peut-être assez bref, et de médiocre ampleur.

Coqdor, qui connaissait tout de même quelque peu la planète rouge, savait tout cela. Quant à Dimitri, farouche et silencieux, penché sur son volant, à quoi songeait-il ? Sa douleur était grande d'identifier le destructeur à son frère d'élection. Sans doute n'avait-il qu'un souci : le rejoindre à tout prix et savoir, savoir ce qui l'avait poussé à pareille extrémité.

L'un chassant l'autre, les deux bulldolazers se rapprochaient de la zone boisée. Les engins commençaient à se déplacer à travers ces étranges silhouettes tourmentées, offrant des tons délavés de blanc, de noir, de rouge. Des fossiles d'arbres plus que de véritables végétaux. Et tout cela silencieux, sans un oiseau, sans un insecte. On s'enfonçait dans une forêt fantôme, laquelle cependant évoluait de couleur selon les saisons, phénomène encore mal expliqué.

Le vent augmentait d'intensité si bien que Gladys et ses compagnons commençaient à être aveuglés. Non seulement ils se perdaient de plus en plus au sein de cet amoncellement de semblants d'arbres, qui étendaient leurs branchages tourmentés, aux formes bizarres, inquiétantes, mais encore des langues de sable rouge, soulevées par les rafales, venaient fréquemment se plaquer contre les parois de la cabine du bull.

Le dépolex, incroyablement résistant, en était tout maculé et la visibilité gênée d'autant. Dimitri, cependant, continuait imperturbablement à mener son appareil. Gladys se taisait, tentant en permanence de scruter le décor environnant, et surtout de ne pas perdre de vue le bulldolazer piloté par Franz, qui s'effaçait parfois dans le labyrinthe des arbres spectraux.

Quelle que fût la puissance du bull, et aussi son poids considérable, ils sentaient bien qu'ils étaient violemment secoués par la force des rafales, qui déferlaient sur eux à une vitesse inouïe. Parfois même le vent était tel qu'il brisait et arrachait une branche, la projetant au loin. À plusieurs reprises, de tels débris vinrent frapper le bull de plein

fouet, s'écrasant même quelquefois sur la cabine où ils éclataient littéralement, sans toutefois entamer le dépollex.

— Mais Franz – seul à son bord pouvait-on penser –, devait avoir conscience, depuis le début, de la poursuite dont il faisait l'objet. Et d'autre part, peut-être aussi s'était-il rendu compte de l'identité de ceux qui occupaient le véhicule qui lui donnait la chasse.

Toujours était-il qu'au fur et à mesure qu'on progressait à travers cette fantastique forêt, que les passagers du bull voyaient défiler les bras de suppliciés de ces surprenants végétaux minéralisés et titanisés, le bull piloté par le destructeur se perdait de plus en plus fréquemment.

Non seulement il disparaissait partiellement entre les troncs dont l'accumulation formait par endroits de véritables murailles, mais encore les longues langues sableuses, tournoyant, s'élevant en spirales, puis retombant en flaques démesurées l'enveloppaient et le dérobaient aux regards de ses poursuivants.

Malgré la faiblesse de l'atmosphère, le vacarme de l'ouragan était assourdissant. Ni Gladys ni les deux hommes ne disaient plus rien. Mais tous trois continuaient inlassablement à observer le fugitif, dont l'engin menaçait nettement de leur échapper, à la fois en raison du dédale dans lequel ils étaient tous engagés et de la tempête de sable qui brouillait de plus en plus les pistes.

Dimitri, cependant, paraissait parfaitement maître de lui-même, après le premier moment d'émotion douloureuse. Il conduisait avec une très grande sûreté, ayant retrouvé ses facultés qui étaient grandes en la matière. Et il faisait exécuter au bull un véritable slalom entre les bouquets d'arbres minéraux, fonçant à travers les cratères parsemant le désert, les torrents de sables tournoyant qu'il paraissait faire crever à son appareil.

Cependant depuis un moment, Coqdor, qui avait les yeux partout, et pas seulement sur les traces du malheureux Franz, levait ses regards au ciel. Il avait froncé le sourcil, découvrant dans l'immensité une petite tache blanche dont il soupçonnait la nature.

Cela glissait très haut, presque au zénith, bien au-dessus de la zone perturbée où sévissait l'ouragan. Il devinait une nuée blanche, chose qu'il connaissait déjà comme tous ceux qui, au moins une fois, avaient mis le pied sur le sol de la planète Mars.

Il se réservait de le signaler un peu plus tard, se refusant pour l'instant d'inquiéter Gladys et éventuellement perturber Dimitri, lequel estimait-il avait besoin de tout son sang-froid pour poursuivre la traque.

Pendant un instant, d'ailleurs, ils purent croire avoir perdu la trace du fugitif. Les arbres fantômes étaient de plus en plus serrés et la

tempête ne cessant pas, ils évoluaient avec des difficultés grandissantes parmi de véritables rideaux mouvants, faits de ce sable arraché au sol et qui les enveloppait de ses grands drapés de pourpre, créant autour d'eux un décor fantastique, chatoyant, et sans cesse changeant.

C'était affolant de se voir plongé dans pareil milieu. Si la forêt était figée dans son immobilité, les perturbations météorologiques engendraient une ambiance particulière, animant les silhouettes de cauchemar qu'étaient ces végétaux invraisemblables dont la nature avait su évoluer, se minéralisant de plus en plus au fur et à mesure pour faire face à de prodigieux changements de climat consécutifs à la métamorphose de Mars, autrefois rigoureusement terramorphe et philohumaine, et devenue stérile et désolée au cours des millénaires.

Le terrain devenait très sensiblement accidenté. On atteignait la zone dite des canaux. Les formidables failles, s'étendant sur des centaines de kilomètres, gigantesques ouvrages naturels très certainement utilisés autrefois par ceux qui avaient été les Martiens, lesquels s'en étaient fort bien accommodés avec quelques transformations afin d'irriguer les plaines, étaient serties de remparts en grande partie effondrés et envahis par l'étrange végétation minéralisée.

Les poursuivants devaient admettre que s'ils avaient tant de peine à se retrouver dans ce labyrinthe, fortement handicapés de surcroît par la tempête de sable, leur proie faisait preuve d'une diabolique adresse pour se diriger à travers la forêt, les accidents de terrain, les amoncellements de rocs et les brèches que le temps avait pratiquées dans le titanique remblai élevé au bord du canal.

Coqdor supposait que Franz, qui apparaissait comme étant seul à son bord, devait être lui-même dirigé par une puissance mystérieuse. Cette hypothèse, qui l'avait effleuré dès le départ, se fortifiait en son esprit. En attendant, il gardait ses réflexions pour lui. Il fallait surtout éviter de perturber Dimitri, et Gladys, de son côté, continuait à garder le silence.

Leur bull écrasait des arbustes, faisant gicler les particules minéro-végétales qui criblaient la cabine de platex. Il contournait des blocs rocheux apparaissant au dernier moment entre deux tourbillons de sable, il évitait de justesse des crevasses, dépassait des monticules recouverts de buissons figés, et par instants, au long d'une brèche, ses passagers découvraient l'immensité de ce qui avait été un canal, sans doute des millénaires plus tôt.

Grâce à l'adresse et à la ténacité de Dimitri, ils n'avaient cependant pas perdu la piste. Le bull fugitif était difficile à rejoindre et pourtant on l'entrevoyait par instants, ayant pris une sérieuse avance.

Il était évident que le pilote du bull destructeur, Franz, ou plutôt un Franz bien changé, mené par un maître invisible, semblait connaître parfaitement l'itinéraire, ce qui était paradoxal pour un simple pionnier originaire de la Terre.

Par instants, Gladys et les deux hommes pouvaient désespérer d'arriver à le rattraper. Et puis, la situation changea.

Devant eux, à moins d'un mille, la brèche bordant le canal s'était effondrée sur plusieurs centaines de mètres, formant une véritable muraille qui s'était étendue assez loin du bord, touchant une chaîne de monticules voisins. Si bien que le tout devenait un obstacle parfaitement infranchissable pour un bulldolazer, en dépit de sa puissance.

Une femme autre que Gladys eût laissé échapper un cri de triomphe, comprenant que la proie ne pouvait plus leur échapper, son bull se trouvant engagé dans un véritable cul-de-sac. Mais l'ingénieur en chef demeura impassible, bien que ses yeux jetassent des éclairs. Et de leur côté, sans doute au nom de sentiments très différents, Coqdor et Dimitri n'en dirent pas davantage.

Ils allaient. Le bull mené par Franz s'était arrêté, stoppé dans son élan. À l'aspect général de l'éboulement, qui était de taille, Coqdor songea qu'il devait être des plus récents, et dans ce cas dérouter totalement le pilote fugitif qui ne s'attendait pas à se heurter à semblable obstacle.

Déjà, chacun de son côté, Gladys, Dimitri et Bruno Coqdor supputaient un plan d'attaque. Mais, devant eux, le bull destructeur s'orientait en changeant de cap. Ne pouvant passer, il ne restait pas inerte et se pointait face à ses poursuivants.

Et il fonça tel un bélier !

Cette fois, Gladys sortit de sa réserve. La Cartésienne, comprenant le péril, criaait :

— Les lasers ! Dimitri ! Les lasers !

Le pilote ne répondit rien mais fit jouer deux formidables rayons verts qui se dressèrent, tels des éperons, à l'avant de son engin. Il était en mesure de les diriger à sa guise, ce qui en faisait de véritables épées auxquelles ni le métal ni le platox ne pouvaient opposer une résistance réellement efficace, cédant après quelques instants à la lumière meurtrière.

Ce que voyant, le pilote maudit riposta en braquant, lui aussi, ses éperons de feu vert.

L'ouragan ne cessait toujours pas et ses grondements parvenaient aux acteurs de cette scène sans précédent. Les deux bulls se ruaient littéralement l'un sur l'autre, rayons braqués comme de mortels javelots, entourés de tourbillons rouges montant du sol d'où les

soulevait la force du vent, évoluant parmi les arbres fantômes, témoins immobiles et impressionnants du duel qui s'engageait.

Dimitri tenta, non de toucher Franz dont il distinguait vaguement la silhouette dans la cabine de son bull, mais les chenilles de l'adversaire, ce qui eût gêné, voire immobilisé l'engin. Là encore, l'orientation donnée par Franz à ses épées laser montra qu'il avait si bien compris la tactique qu'il l'utilisait en sa faveur.

Et à travers les nuées rougeâtres qui aveuglaient en partie les combattants, quatre longues hallebardes d'un vert éclatant et sinistre à la fois se croisaient, tournoi fantastique de mousquetaires d'un type inattendu.

Que se passa-t-il ? Bien que la visibilité fût médiocre, Gladys et ses compagnons purent supposer que Dimitri avait touché juste et que le bulldolazer de Franz était atteint. Une des chenilles, semblait-il, démantibulée par le terrifiant rayon, fonctionnait mal, ou plus du tout.

L'engin n'en exécuta pas moins encore une manœuvre, malaisément mais de telle sorte qu'il se déplaça vers le canal. Sa position, ainsi, était précaire. S'il reculait, il atteignait le bord du gouffre et risquait de s'y effondrer. D'autre part, devant lui, le bull mené par Dimitri lui coupait la route, puisque, de part et d'autre, c'étaient les éboulis qui se mêlaient aux arbres minéraux.

Gladys ne dit rien mais elle regarda Dimitri, simplement en tournant légèrement la tête.

Il comprit, fit un signe d'acquiescement. Coqdor nota qu'il était livide. La dernière manœuvre consistait à foncer sur l'adversaire, ne lui laissant plus aucune chance. Ou il tentait de faire face et, déjà endommagé, l'engin répondrait mal à la commande, ou il effectuait un mouvement de recul, ce qui équivaldrait à un suicide, l'appareil ne pouvant plus guère que basculer et aller s'écraser au fond du canal.

Soit une chute de deux cents mètres pour le moins.

Dimitri toucha des manettes, poussa des boutons. Ils sentirent le bull frémir comme un coursier fougueux et il piqua en avant tandis que les épées de feu vert jaillissaient, prêtes à éperonner l'engin que menait Franz, Franz le révolté, le dément...

Lequel vit le péril et tenta une suprême action. Lui aussi poussa son bull, lequel, bien que fortement penché sur le côté où le système de chenilles avait été atteint, progressait encore assez rapidement et lançait, lui aussi, ses rayons mortels vers l'agresseur.

Une fois encore, ces armes fantastiques se croisèrent, tandis que des masses de sable rouge déferlaient de toutes parts, noyant les deux antagonistes, ce qui les aveugla un instant et brouilla les cartes.

Coqdor hurla :

— Dimitri ! Tâchez de frapper le haut de la cabine... puis le bas ! Si

vous réussissez à entamer le dépolex... c'est difficile mais possible... il est à nous !

Dimitri lui lança un regard ultra-bref mais en lequel le chevalier de la Terre perçut la gratitude du jeune homme. Car, si cela réussissait en effet, la paroi avant de la cabine serait découpée et Franz, très vulnérable, se trouverait désarmé. Ce qui le sauverait immanquablement, puisqu'il serait à la merci de ses poursuivants.

Sans doute Gladys comprit-elle l'astuce mais elle ne fit aucune objection, soucieuse également de prendre Franz vivant, de l'interroger, de savoir la vérité sur cette terrible aventure.

Dimitri essayait d'obéir à Coqdor et déjà un rayon, adroitement mené, traçait une ligne au sommet de la cabine du bull où on apercevait Franz. Si un trait semblable était pratiqué, en bas cette fois, la vitre avant, véritable rempart, tomberait et livrerait Franz.

Lui aussi dut estimer l'action à sa juste valeur. Comme, par surcroît, il était déjà fort gêné par le déséquilibre de son bull dont une chenille était presque inutilisable, il voulut leur échapper à tout prix.

Au lieu de repartir en avant, il tenta une manœuvre de désespoir.

Dimitri réalisa et jeta un grand cri, parfaitement inutile, Franz étant dans l'impossibilité de l'entendre :

— Franz !... Non !... Pas ça !

Le bull destructeur reculait sous l'impulsion de son pilote. Dimitri lança le sien et ne l'arrêta qu'à temps, cent mètres plus loin.

Devant Gladys, Dimitri et Coqdor horrifiés, l'engin mené par Franz touchait, par l'arrière, l'extrême bord du remblai éventré qui dominait le canal.

Sans freiner ! Si bien que le bulldolazer perdait l'équilibre, reculait encore, basculait, disparaissait dans le vide et s'effondrait dans l'abîme.

CHAPITRE V

Penchés au bord du gouffre, Gladys et Dimitri regardaient l'extraordinaire descente du Coqdor.

Après la chute du bulldolazer entraînant le malheureux Franz, les trois occupants du bull poursuivant s'étaient précipités vers le canal. Ils n'avaient pu qu'apercevoir en bas, à une profondeur qu'on pouvait évaluer à trois ou quatre cents mètres, l'énorme engin fracassé, immobile. Tout portait donc à croire que Franz avait été écrasé dans l'impact.

La douleur de Dimitri était profonde. Il tremblait convulsivement et cette fois, incapable de pleurer, il devait souffrir atrocement. Il avait tout de suite prétendu dégringoler le long des parois de la falaise pour courir au secours de son ami. Gladys avait vivement rétorqué que cela lui paraissait impossible, ou de toute façon périlleux eu égard à cette paroi quasi lisse qui surplombait ce qui avait été un canal. Coqdor, à ce moment, avait réagi et assuré, très doucement pour ne pas choquer ses interlocuteurs, qu'il se chargeait de descendre jusqu'au point où gisait le bull, et ce sans le moindre dommage.

Devant eux, quelque peu surpris, il avait sifflé Râx et Gladys, autant que Dimitri, l'avaient entendu prononcer quelques mots à voix très douce, tandis que ses yeux verts fixaient ardemment le pstôr. Et Râx, dont les prunelles dorées se tournaient vers son maître avec une expression d'amour, de cet amour animal si fort, si dénué d'hypocrisie qui est l'apanage de la gent dite inférieure, devait avoir compris ce qu'on lui demandait. Il avait battu des ailes, s'était élevé de quatre ou cinq mètres avant de venir, avec une délicatesse extrême, poser ses formidables pattes griffues sur les épaules de Bruno Coqdor, où les doigts redoutables se refermaient avec tant de douceur qu'ils enserraient les épaules sans occasionner le moindre mal.

Et, suivi des yeux par Gladys et Dimitri, Rax avait ainsi soulevé Coqdor, avant de s'élancer au-dessus de l'abîme où à présent il descendait au rythme de ses ailes noires, immenses, véritable parachute vivant qui menait le maître là où il le souhaitait.

Tout en voyant monter vers lui le sol tourmenté, crevassé, ridé, déchiqueté du lit du canal, Coqdor observait les alentours, le ciel. De nouveau, il avait repéré la tache blanche évoluant parmi les quelques rares nuages et soupçonné que la force inconnue devait suivre

parfaitement les événements se déroulant sur le sol martien. D'autre part, il était violemment fouetté par le vent, décidément devenu permanent en cette fatale journée. Sans préjudice des bordées de sable rouge qui ne cessaient de le piquer. Râx lui aussi en subissait les assauts mais cela ne devait guère le gêner et il continuait immuablement à maintenir Coqdor, ce qu'il fit jusqu'à ce qu'il le déposât délicatement à son habitude au fond du gouffre.

Bruno Coqdor regardait le décor. Le vaste lit asséché s'étendait jusqu'à plusieurs centaines de mètres et il pouvait imaginer quel fleuve gigantesque avait coulé là autrefois, irriguant la planète qui était, dans le passé, une autre Terre, fertile, verdoyante, animée d'une faune qui n'était plus qu'un souvenir. Ainsi qu'une humanité dont on ne savait plus rien.

Cependant, il touchait le sol, remerciait Râx d'une tape sur le museau et de quelques mots affectueux. Le Pstôr manifestait sa satisfaction avec un léger sifflement et un grand battement d'ailes, avant de partir aux côtés de son maître, tantôt s'appuyant sur ses membres repliés, tantôt les étendant pour trouver l'équilibre en avançant sur ses pattes.

Coqdor marchait en direction du bull sinistré. Il s'arrêta net, tout à coup.

— On me parle ?...

Avait-il entendu une voix ? Ou bien cela s'était-il seulement manifesté en esprit ? Un peu comme quand on perçoit une émission radio d'origine incertaine.

Il resta immobile un instant, prêtant l'oreille, et surtout attentif à percevoir de nouveau l'appel qu'il ne pouvait situer exactement.

Râx gambadait autour de lui, parmi les rafales qui balayaient le lit du canal de vastes traînées rougeâtres tant le sable des déserts était sans cesse malmené par la quasi permanence des vents.

Coqdor attendit sans bouger, persuadé qu'il n'avait pas rêvé et que la voix se manifesterait de nouveau. Il ne fut pas déçu :

— Chevalier Coqdor... Prêtez attention à ce que nous voulons vous faire savoir...

Émission vocale ou purement radionique ? Paroles apportées par le vent, ainsi que l'avaient cru divers pionniers ? Ou bien quoi ?

Coqdor, qui analysait toutes choses avec rapidité, nota qu'il recevait en fait plutôt une impulsion qu'un langage réel. Car en quelle langue parlait-on ? Il eût été incapable de le préciser. Il percevait des idées, non des vocables articulés. Mais qu'importait !

Il pensa, très fortement « Je vous écoute ».

La suite vint très vite :

— Merci, chevalier... Nous ne sommes pas vos ennemis... Ni les

ennemis des Terriens... autant toutefois qu'ils ne se montrèrent pas comme étant les nôtres...

L'avertissement était net, si le moyen de transmission ne l'était pas. L'homme aux yeux verts ne broncha pas et, impassible, attendit la suite.

L'interlocuteur invisible prit un temps, peut-être pour juger de l'effet de ses propos sur le Terrien. Lequel ne perdait pas le sens des réalités. Il observait le ciel où évoluait toujours la petite nuée caractéristique. Et il commençait à percevoir quelque chose d'autre : le sol, lui semblait-il, vibrait quelque peu.

Il cherchait du regard mais ne voyait toujours rien d'insolite. Et comme rien ne se produisait plus, il prononça, mariant ses paroles de façon aussi totale que possible avec son mental, afin d'atteindre le correspondant inconnu de quelque façon que ce soit :

— Je suis venu ici au secours du pilote de l'engin qui s'est écrasé... Verriez-vous un inconvénient à ce que j'aille au bout de ma mission ? J'imagine qu'il peut être dans un triste état !

Cette fois il avait touché juste car la riposte ne se fit plus attendre :

— Chevalier... Nous vous dissuadons de vous mêler de cette affaire. La vie de cet homme est entre nos mains, tout Terrien qu'il soit à l'origine... Et si vous approchiez de trop près l'épave du bulldolazer, ce serait dangereux pour vous...

Coqdor eut, presque malgré lui, un léger sourire et son impression se fit jour dans sa voix, dans sa pensée liée à la parole :

— Prétendriez-vous me l'interdire ?

— Nous répétons : ce serait dangereux, chevalier... Ne nous obligez pas à en dire davantage... De toute façon, reprit l'invisible après une brève pause, vous allez vous rendre compte très vite de la véracité de ce que nous vous communiquons...

Coqdor était de plus en plus intrigué. Il ne voyait toujours rien mais par contre était persuadé à présent que les impulsions qu'il percevait étaient étroitement liées à ces vibrations dont il ne parvenait pas à préciser la nature. Quoique conscient qu'elles se produisaient au niveau du terrain. Et d'autre part, à son avis, il ne pouvait pas ne pas y avoir de lien entre ces phénomènes et la nuée blanche. Laquelle maintenant semblait avoir perdu de l'altitude et glissait lentement, non sans grâce, au-dessus du lit du canal, formant un joli nuage dans lesquels se jouaient les rayons, les faibles rayons solaires. Ce serait bientôt le couchant et étant donnée la distance de Mars à l'astre tutélaire, après ce jour blanchâtre et relativement froid, la nuit régnerait promptement.

Soudain, comme il n'entendait plus rien mais demeurait dans un silence lourd, un silence dont il pouvait supposer qu'il était

littéralement « habité », il n'y tint plus. Il se décida à reprendre sa marche vers le bull sinistré et Râx, qui avait attendu sagement à ses côtés pendant l'étrange duplex, lui emboîta le pas à sa façon amusante, de ses pas dansants et oscillants.

Il ne fit pas dix pas. « Ils » apparurent.

Cette fois, il fut cloué sur place et le pstôr réagit en émettant un sifflement aigu, signe chez lui d'inquiétude. De cette sorte, il mettait son maître en garde. Mais Coqdor voyait tout aussi bien.

Ils étaient trois. Ils avaient paru jaillir du néant. Cependant il les voyait très nettement. Il pouvait avoir l'impression qu'il découvrait – grandeur nature – quelque image reflétant approximativement le Moyen Âge de la planète patrie. Trois hommes en armes. Trois étonnants personnages. De taille moyenne mais bien découplés, portant des tenues analogues à celles qui avaient été parfaitement décrites dans le bureau de M^{lle} l'ingénieur en chef par le contremaître Wild, et dont Dimitri avait rapporté les détails au chevalier de la Terre.

Des casques. Des sortes de plaques de métal formant une demi-armure. Sur des vêtements aux tons très vifs, bleu, jaune, vert. Mais ce qui frappait avant tout Coqdor c'étaient leurs épées.

Ils les tenaient en main de façon très naturelle, comme tout humanoïde tient une arme à travers toutes les planètes de toutes les galaxies. Seulement les lames en étaient remplacées par de véritables jets de feu.

Coqdor pouvait n'être qu'à demi surpris, Dimitri l'ayant mis scrupuleusement au courant de ce qui avait précédemment été observé par les pionniers, en dépit des réfutations de Gladys Vivarais, trop égale à son surnom de Cartésienne pour accepter n'importe quel récit sans un judicieux contrôle.

Les trois surprenants chevaliers (comment les désigner autrement ?) n'avaient pas une attitude hostile. D'ailleurs, Coqdor éprouvait déjà une certitude : il s'agissait, non de personnages réels, mais assurément d'hologrammes. Une émission en trois D, relevant sans doute de quelque technique inconnue.

Les trois épées de feu s'étendirent en avant, non dans un geste véritablement menaçant et Coqdor ne s'y trompa pas. On voulait très simplement lui montrer que la route était barrée, qu'on lui conseillait plus qu'on ne lui interdisait d'aller vers le bulldolazer écrasé où gisait le pauvre Franz.

Il releva la tête, le regard étincelant.

— Et si je veux passer quand même ?

— Nous ne vous l'interdirons pas formellement, chevalier Coqdor, puisque, vous pouvez le constater, nous sommes impalpables !

« Parbleu ! songeait Coqdor, je l'avais bien deviné. »

Pourtant, il fonce et cette fois il n'y eut pas de résistance.

Suivi de Râx, il passa. Avait-il rêvé ? Les chevaliers aux épées de feu avaient disparu. Effacés. Volatilisés. Encore n'était-il pas sûr qu'ils aient eu précédemment une consistance réelle.

L'homme et le pstôr couraient vers l'épave du bulldolazer.

L'explosion les cloua sur place.

Il n'y eut plus de bulldolazer. Et cependant, une seconde plus tôt, il était, lui, contrairement aux étranges personnages, quelque chose de parfaitement tangible.

Coqdor avait été quelque peu ébloui, si bien que, clignant des yeux, il resta interdit un instant. Et le pstôr s'ébrouait près de lui, vivement survolté lui aussi par la formidable détonation dont les échos se répercutaient sur un mode bizarre à travers les parois du canal, de façon très différente que lorsque pareil fait se produit sur la Terre, en raison de la forte différence d'intensité atmosphérique.

Et se reprenant très vite, Coqdor vit la nuée. Elle était là, elle touchait le terrain très exactement au point où un instant auparavant il pouvait voir le bulldolazer fracassé.

Une nuée blanche qui remontait déjà, évoluant capricieusement sans se dissocier en aucune façon.

Coqdor eut un geste d'impuissance. La nuit venait et il distinguait un point brillant dans le ciel. Il pensa que c'était le satellite Deimos qui roule très près de Mars.

Il siffla Râx, lui transmet mentalement ses instructions.

D'en haut, Gladys et Dimitri, qui avaient assisté impuissants et désespérés à la destruction incompréhensible de l'épave et aux mouvements de la nuée blanche, le voyaient qui remontait par le même système utilisé à la descente, suspendu aux griffes de Râx.

Ils crurent voir également – et Coqdor confirma – qu'à ce moment dans le firmament assombri passait rapidement une image assez floue, mais dont ils furent d'accord pour préciser le sujet : le reflet d'une cité en ruine, d'un style ignoré. Ce fut bref et ils ne s'y attardèrent pas. Cela aussi avait été signalé par les pionniers.

Dimitri, tête basse, plus accablé que jamais, allait silencieusement reprendre sa place au volant du bull, pour ramener Gladys et le chevalier de la Terre vers la base des pionniers.

Gladys, glacée, ne savait que lui dire. Coqdor s'approcha au moment où il montait dans la cabine du platox :

— Non, Dimitri... Rien ne prouve ce que vous supposez !...

Surpris que sa pensée fût aussi nettement pénétrée, Dimitri le regarda. Il y avait tant de flamme dans les yeux verts de Coqdor qu'il frémit. Et soudain revigoré, il répondit, d'une voix encore un peu

rauque :

— Vous avez raison, chevalier... Il est vivant !... Le vent était complètement tombé sur les plaines de Mars.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRISON DES MIRAGES

CHAPITRE VI

— J'en avais la certitude au départ... et je suis persuadé que c'était également votre opinion... Franz était irresponsable !

— Oh ! oui, chevalier ! s'écria Dimitri, qui écoutait attentivement tout en conduisant l'hélicoptère d'une main ferme.

Il était parfaitement maître de lui-même. Il avait été profondément bouleversé par les derniers événements, en raison de la grande amitié qui l'unissait à Franz. Mais, dorénavant, il avait bien juré qu'il serait de nouveau en forme parfaite afin de se lancer à la recherche du disparu, à la mort duquel il se refusait de croire.

Ce cri du cœur avait fait sourire Coqdor et la Cartésienne ne s'était pas interdit un éclair du regard qui attestait sa conviction. Elle aussi croyait à l'innocence de Franz. Elle aussi était prête à tout mettre en œuvre pour le retrouver.

— Ce qui m'a surtout frappé, reprenait Coqdor, c'était qu'il ne portait pas de stimox... Il était donc en état second car, même avec une santé intégrale, des poumons d'acier, une capacité thoracique à toute épreuve, nul humain ne saurait vivre bien longtemps ici sans l'aspirateur-catalyseur d'oxygène...

— Et en état second ? demanda Gladys. Vous pensez donc qu'il a agi en état d'hypnose ?

— Peut-être... Ou en tout cas selon une influence d'ordre psychique quelconque... L'homme que nous avons vu mener le bulldozer dévastateur, fuir dans le désert, tenter encore de se lancer contre nous, et j'en passe, n'était pas dans sa norme mentale. Or, de par vos témoignages, je peux imaginer que Franz Lafor n'a jamais présenté le moindre indice de dérangement cérébral !

— Jamais ! Au grand jamais ! s'exclama encore Dimitri. Franz était un être parfaitement équilibré et sain d'esprit !

— J'aime à vous l'entendre dire avec cette fougue, cher Dimitri. Donc il a été, si je puis dire, manipulé !

— Mais par qui ? prononça Gladys.

Coqdor eut un geste vague. Il ne savait pas. On en était réduit aux hypothèses. Le chevalier de la Terre n'était pas de ceux qui, de prime abord, refusent toute suggestion, fût-elle apparemment abracadabrante. C'était là, parfois, qu'on trouvait, sinon la vérité, du

moins le chemin menant vers elle. Qui pouvait avoir intérêt à saboter le travail des pionniers, mettre entrave à la formidable expérience que préparaient les Terriens dans le but de rendre la fécondité à une planète devenue stérile, c'était toute la question.

Pendant un moment, ils discutèrent encore sur le fait que Franz, privé du précieux stimox, n'avait pu agir comme il l'avait fait, soit en dépensant une grande énergie à la fois musculaire, respiratoire et cérébrale, sans l'apport d'une puissance inconnue mais particulièrement tonique.

En fait, tous trois, même après la chute du bulldozer au fond du canal martien, même après l'explosion qui avait littéralement désintégré l'appareil fracassé, n'avaient pu croire à la mort de Franz. Il était infiniment plus simple de penser que les mystérieux personnages qui le dirigeaient et s'en servaient comme d'une marionnette, comme d'un instrument criminel, l'avaient tout bonnement enlevé au moyen de la nuée blanche qui s'était manifestée juste à ce moment. N'y avait-il pas un précédent d'envergure, puisque c'était incontestablement de pareille façon qu'à l'origine, Franz avait été kidnappé de pareille sorte sous les yeux horrifiés de son cher Dimitri ?

Aussi, après le retour au camp des pionniers, Gladys n'avait-elle pas perdu de temps. Elle avait dirigé la remise en état des maisons semi-sphériques, s'était occupée des blessés, avait fait rendre les derniers devoirs aux morts, au nombre de trois. Puis, donnant de très strictes instructions à Leboisiel et à Nelson, malgré les protestations de ses deux adjoints quelque peu effarés de sa décision, elle avait décidé de reprendre en main les recherches. Car non seulement il importait de savoir ce qu'il était advenu de Franz Lafor, mais encore il était urgent de contrer l'action des étranges guerriers aux épées de feu. Mirages ? Reflets de créatures réelles mais lointaines qui n'agissaient que par le truchement d'êtres bien en chair dont ils avaient su s'emparer pour les asservir ? C'était sans doute le cas, il n'y avait guère à en douter.

Leboisiel et Nelson avaient vainement tenté de lui représenter que ce n'était pas là sa place. Gladys avait tenu bon. Elle savait, la fine mouche, qu'elle n'aurait jamais d'auxiliaire plus précieux en la circonstance que le fidèle Dimitri, lequel irait jusqu'au bout pour retrouver Franz et le délivrer si c'était possible. Et puis, en dépit de ses réticences initiales, elle avait su apprécier la personnalité de l'homme aux yeux verts que la Terre lui avait envoyé. Aussi c'était en leur compagnie qu'après avoir établi avec leur collaboration un minutieux plan de campagne, M^{lle} Vivarais s'était envolée en hélicoptère, pour explorer la zone où s'était joué le dernier drame. Et immanquablement, Râx le monstre ailé était à bord du petit engin volant.

Ils étaient déjà assez loin d'Hypernotius Mons, la région polaire

australe, et survolaient un de ces étranges « bois », amoncellement de végétaux « fossilisés vivants », ainsi que l'assuraient les botanistes venus en mission sur Mars, lorsque Coqdor, tout comme Gladys Vivarais, notèrent que leur pilote semblait sinon troublé, du moins agacé par un phénomène anormal.

Il se frottait les yeux par instants, grimaçait. Si bien que le chevalier de la Terre intervint.

— Si je savais qu'il y a encore des insectes sur Mars, mon cher Dimitri, je penserais que quelque moustique importun est en train de vous brouiller la vue. Mais tout porte à croire que la faune entomologique a disparu depuis longtemps, si tant est qu'elle a existé !

Dimitri riposta :

— Exact, chevalier ! Je ne sais pas ce que j'ai depuis un moment...

Gladys intervint, ayant été intriguée elle aussi par le manège du pilote, et éprouvant maintenant une sensation analogue.

— Dimitri !... N'avez-vous pas l'impression de voir... de voir un peu trouble... ou plus exactement... comme si les images se déformaient bizarrement... Votre avis, chevalier ?

Coqdor ne répondit pas tout de suite, pour la bonne raison qu'il était frappé à son tour. Il lui paraissait que les visages tout proches de Gladys et de Dimitri perdaient de leur netteté. Surtout qu'ils échappaient à la norme. Il avait l'impression de les voir dans quelque miroir déformant, rappelant ceux qui déchaînent les rires dans les attractions foraines, montrant têtes et corps interminablement étirés en hauteur ou au contraire rapetissés et apparaissant comme aplatis, gagnant en largeur ce qu'ils perdent en altitude.

Il s'en ouvrit avec le plus de précision possible à ses deux interlocuteurs et eux aussi s'exclamèrent que c'était justement ce qu'ils éprouvaient.

Coqdor se tourna vers Râx, jusque-là sagement couché au fond du cockpit de l'hélicoptère. Le pstôr lui semblait plus monstrueux que jamais, ramené à l'aspect d'une créature grotesque, plate et démesurée. Et comme il lui parlait gentiment, selon son habitude, Râx leva la tête, la secoua, éternua, ce qui indiquait chez lui un désarroi des plus vifs.

Coqdor ne s'y trompa pas. Il avança la main et gratta la gorge de son monstre favori.

— Râx subit la même impression que nous. Il est désorienté, cela se voit... Du diable si je comprends !

Gladys, toujours positive, faisait observer à Dimitri que conduire dans de telles conditions devenait fort imprudent.

— Si vous voyez... comme je vois, il est urgent d'atterrir. Dans la mesure où vous pensez pouvoir toucher le sol sans danger.

Dimitri acquiesça, sous la réserve toutefois qu'il puisse repérer un terrain favorable sur lequel il mènerait l'hélicoptère avec un maximum de chances de s'en tirer en évitant un impact trop rude.

Tous trois étaient de plus en plus gênés. Il leur semblait qu'alentour tout prenait des allures fantastiques, comme au sein d'un cauchemar lancinant. Non seulement les personnages, mais tout semblait en un carrousel effarant de lignes déformées, de taches mouvantes où les valeurs, les formes, les couleurs, se fondaient, se dispersaient, se scindaient, si bien qu'ils avaient l'impression de plonger dans un véritable chaos, un creuset infernal.

Le beau visage régulier et un peu froid de Gladys, le faciès franc et viril de Dimitri n'apparaissaient plus au chevalier de la Terre qu'à l'instar de ces peintures du ^{xx}^e siècle dont les auteurs se seraient crus déshonorés de servir la nature et la beauté autrement qu'en réalisant de sinistres caricatures défiant tous les canons éternels de l'anatomie humaine.

Lui aussi était donc partisan d'un atterrissage aussi prompt que le pilote croyait pouvoir le réussir avec un minimum de dommage. Dimitri, conscient de sa responsabilité, terriblement angoissé du trouble atroce de sa vision, essayait d'assurer l'hélicoptère bien en main, cherchant du regard (mais dans quelles conditions !) l'aire favorable qui serait le salut.

Le malheureux garçon voyait tout s'étirer, exploser sous ses yeux, parfois comme si des fragments de ce qu'il regardait s'éparpillaient autour de ce qui était le point central, tantôt en largeur, tantôt en hauteur. Ce qui, pour un pilote d'appareil aérien, n'était pas une mince affaire.

Et tout à coup, tout changea. Ils ne savaient plus, depuis un bon moment, où le vol de l'engin les avait conduits, tant ils étaient déphasés par ces images folles qui paraissaient danser autour d'eux une sarabande cauchemardesque. Mais cela cessait. Chez chacun d'entre eux, la faculté visuelle reprenait brusquement ses droits et ils pouvaient croire avoir rêvé un moment, avoir connu – ou cru connaître – une sorte de vertige inimaginable.

— Je vois ! Je vois nettement ! cria Dimitri, heureux comme un gosse.

Il manipulait joyeusement les commandes et l'hélicoptère obéissait tel un coursier docile. Gladys respirait, s'étant maîtrisée comme à son ordinaire pour ne pas céder à la panique. Quant à Coqdor, il plongeait avec délices ses regards au-dessous de l'appareil et il jetait une exclamation devant ce qu'il découvrait.

Pendant toute la période au cours de laquelle les trois passagers avaient éprouvé ces perturbations visuelles incompréhensibles, leur

engin n'avait cessé de progresser à très grande vitesse. Si bien qu'ils n'avaient pu avoir conscience du paysage qu'ils survolaient et qu'ils étaient arrivés beaucoup plus loin que les forêts d'arbres minéraux.

Maintenant, on apercevait, presque à l'aplomb de l'hélicoptère, un véritable gouffre. Une de ces failles géantes, dont certaines atteignent une profondeur de plusieurs milliers de mètres, une entaille titanesque ouverte dans le sol de la planète rouge comme il en existe un certain nombre sur Mars.

L'allure de l'appareil était importante et on dépassait déjà les bords de l'abîme, large de près d'un kilomètre, ce qui n'interdit pas à Bruno Coqdor de crier :

— Regardez ! Regardez !... Une ville !

Gladys et Dimitri avaient obtempéré, elle en se penchant à un hublot, lui en faisant jouer un rétro panoramique.

Mais il était déjà trop tard, l'appareil ayant franchi en un instant une distance telle qu'il se trouvait au-delà de l'abîme.

Toutefois, ni Gladys ni Dimitri ne doutaient de la parole du chevalier de la Terre. Il leur décrivit rapidement ce qu'il avait entrevu et aussitôt la Cartésienne assura qu'elle y reconnaissait ce qu'avaient décrit à l'origine les pionniers Diez et Hunt et qu'eux-mêmes avaient cru apercevoir, mais dans ces deux cas seulement sous forme de reflets apparaissant sur la voûte nuageuse.

En la circonstance, c'était autre chose. Le gouffre devait atteindre au minimum une profondeur de trois mille mètres. Et, plongeant au fond de ce ravin de Titans, dans ce qu'on pouvait appeler une oasis de ces arbres minéraux caractéristiques de la planète rouge, l'œil aigu de Coqdor, cet œil aux reflets d'émeraude qui était celui d'un subtil médium autant que d'un observateur précis, avait repéré en un bref éclair les colonnades, les péristyles, voire les dômes de ce qui incontestablement était une ville, œuvre de l'homme et non de la nature.

On n'avait pas perdu de temps. Maintenant, puisque la visibilité était redevenue normale et Dimitri pouvant manœuvrer l'appareil à son gré, Gladys décida non seulement de revenir au-dessus du gouffre mais encore d'y descendre.

Ces ruines avaient-elles quelque rapport avec les autres mystères martiens ? Ce n'était pas avéré. Cependant il n'en était pas moins vrai que la découverte était de taille et que, explorant les vestiges de ce qui avait été une métropole, les Terriens auraient enfin la preuve évidente d'une race martienne disparue.

Aussi Dimitri dirigea-t-il son hélicoptère de façon à piquer entre les gigantesques falaises qui surplombaient et enchâssaient littéralement ce ravin pour géants.

Ils pouvaient admirer, tout en descendant en vrille, les tons rutilants des parois de pierre, les caprices des roches bizarrement tourmentées, les innombrables failles, crevasses, lézardes qui agrémentaient à leur façon ce décor rupestre, le tout baigné de cette clarté toujours un peu rouge qui dominait sur la planète. Et les ravages du temps y avaient façonné des monstres, des personnages de légende, des tanières de cauchemar. Un monde démentiel fait pour les sorciers, les dragons, les dieux sombres. Un monde figé, immobile à jamais.

L'hélicoptère évoluait maintenant très près du fond. Les trois aventuriers pouvaient voir, serpentant parmi les arbres de pierre, le tracé de ce qui avait été autrefois un fleuve. Il en restait cependant quelques souvenirs et, çà et là, le sol y apparaissait humide, formant même des flaques par endroits. Le peu d'eau reparaisait ainsi.

Dimitri chercha un bon moment et finit par se pointer vers une sorte de plate-forme surmontant un roc énorme qui émergeait de la forêt minérale et avançait en surplomb sur ce fantôme de rivière.

Ils ne tardèrent pas à y prendre pied, à la grande satisfaction de Râx, que l'immobilité forcée au cours des randonnées aériennes ne comblait guère. Coqdor dut le tancer pour qu'il consente à se laisser placer sur le museau le stimox inévitable pour affronter cette atmosphère si peu philohumaine. Non sans lui dire en riant :

— Ne t'en fais pas, mon Râx. Si tout va bien, avant peu, il pleuvra sur Mars... et il y aura de l'eau à satiété... Et de l'air ! Oui, de l'air ! On respirera à plein nez !

Gladys approuva ces paroles d'un de ces sourires pudiques dont elle avait le secret, tandis que Coqdor pensait : « Cette créature ne consentira donc jamais à se conduire comme une femme vraie, spontanée, franche, expansive ? »

Pendant les heures qui suivirent, et jusqu'à la nuit où ils virent passer la forme tarabiscotée de Phobos, la « lune pomme de terre », ainsi que le plus discret Deimos, ils explorèrent les alentours. Mais l'abîme était de très vastes dimensions et le hasard de l'escale ne les avait pas amenés aux abords de la cité repérée par Coqdor.

On décida donc de prendre quelque repos, après un léger repas. Et si Gladys préférait demeurer dans le cockpit, Coqdor et Dimitri, bien à l'aise dans leurs combinaisons climatisées, aimaient mieux dormir à la belle étoile. Ce qui n'était pas un vain mot sur Mars, où la nuit éclatait de milliards de bijoux célestes que la faible sphère gazeuse ne dissimulait guère, comme sur la Terre.

Râx demeurait près des dormeurs, le chevalier ayant toute confiance en un pareil limier. Au moindre petit choc, à toute approche, le subtil pstôr réagirait tant sa sensibilité était grande, égale à son extraordinaire puissance musculaire et à sa combativité.

Si, au milieu de son sommeil, Bruno Coqdor se sentit perturbé, ce fut sans doute en même temps que Râx, lequel sifflait doucement, ce qui signifiait alerte.

Coqdor leva la tête, écouta. Il se rendit compte très vite de ce qui se passait.

Le sol vibrait, sous lui. Autour de lui. Très légèrement, et cela communiquait aux organismes une trépidation, infime sans doute mais bien perceptible.

Coqdor apaisa Râx d'une petite tape sur le museau et se mit à fureter partout. Le pstôr allait et venait sous les arbres de pierre. Rien ne semblait anormal. Dimitri, éveillé lui aussi, venait demander ce qui se passait, ressentant également les vibrations.

— Je crois que j'ai compris, dit Coqdor. D'autres l'ont déjà signalé, et vous l'avez également noté, Dimitri...

— Cela vient du sol !

— Des pierres... Ou plus exactement de certaines pierres !

Tous deux se mirent donc à se pencher sur les cailloux de diverses grosseurs qui jonchaient le sol sur l'aire où stagnait l'hélicoptère et où ils avaient fait relâche. Ils étudiaient un instant chaque fragment de roc. Les uns étaient neutres mais d'autres produisaient un bruit extrêmement ténu. Et quand on les prenait en main, on sentait très nettement que la pierre vivait mystérieusement, communiquant aux doigts et à la paume les vibrations évolutives qui la parcouraient, selon un rythme sans cesse varié.

En regardant attentivement, on pouvait constater que ce minerai n'était pas aussi terne que la majorité des pierres jonchant le sol martien. De petits points luisants apparaissaient sous certains angles, contrastant avec le ton grisâtre qui était celui de l'ensemble. Coqdor tournant et retournant un de ces cailloux entre ses doigts en vint à penser que cela pouvait bien être voisin des galènes, ces agglomérés de sulfure de plomb, fréquents sur la planète patrie, excellents conducteurs des secteurs ondioniques et qui furent en grande partie à l'origine des recherches, puis des premières radiocommunications.

Un siècle et plus avant lui, il savait que les tout premiers auditeurs de la radio cherchaient à détecter le poste choisi en piquetant une de ces pierres plus ou moins brillantes avec une aiguille adéquate.

Cela ouvrait des horizons. Il en fit part à Gladys et à Dimitri et ils portèrent toute leur attention sur les étranges cailloux vibratiles, très troublés de les sentir frémir dans leurs mains.

Pendant un long moment, tous trois demeurèrent ainsi, une pierre en main, écoutant, plus avec leur être profond qu'auditivement puisque cela ne provoquait aucun son, ou presque.

Et après une période d'observation, les regards se croisèrent :

— Il y a un rythme...
— Oui. Mais capricieux... brisé...
— Des changements de fréquence, dirait-on.
— Avez-vous remarqué ? Des longues... des brèves... des interruptions. Est-ce du fading ? Ou bien... si cela était voulu... ?

— *C'est voulu !* affirma Coqdor. J'en ai l'intime conviction. Nous sommes là en train de capter une émission... En quelle langue ? Cela il nous est impossible de le savoir.

— D'autant que c'est sans doute codé !

— Pas obligatoirement, Dimitri. Imaginez simplement que nous percevions simplement le passage ondionique... Tant qu'il n'y a pas antenne, sinon celle rudimentairement constituée par notre organisme non conditionné pour la réception, nous ne pouvons que subir les trains d'ondes. Sans les interpréter, sans qu'il y ait retransmission en image-son, ou simplement son, si cela n'est que radio et non télé. J'ai appris qu'il existait une planète où une grotte, pratiquement taillée en entier dans une masse de minerai de plomb, formait un gigantesque récepteur d'ondes, ce qui donnait des résultats surprenants(3).

— Bien, fit la calme Gladys. Que concluez-vous, chevalier ?

La Cartésienne reprenait ses droits ce qui fit que Coqdor eut peine à réprimer un sourire qu'il eût lui-même jugé quelque peu insolent vis-à-vis de M^{lle} l'ingénieur en chef.

— Je pense, répondit-il, que Mars est beaucoup moins inhabitée (j'entends par les Martiens) que tout pouvait le laisser penser jusqu'à présent. Tout à l'heure, quand nous avons été victimes de ce singulier mirage qui nous faisait voir toutes choses de façon terriblement déformée, caricaturale, j'imagine que nous traversions à notre corps défendant un véritable faisceau d'ondes... Peut-être de même nature que celles que nous sommes inéluctablement en train de capter... si je puis dire car nous les subissons sans les réceptionner vraiment, faute de catalyseur convenable. Ce qui laisse à croire, sans être grand clerc, qu'il s'agit bel et bien d'émissions parfaitement réglées, autrement dit d'origine humaine...

— Les Martiens ! s'exclama Dimitri. Ou d'autres... Après tout, nous les Terriens, sommes bien venus sur Mars... Nous avons pu avoir des prédécesseurs...

— Pourquoi pas, Dimitri ? Mais si nous trouvions cette cité entr'aperçue à plusieurs reprises, nous en saurions peut-être davantage.

— Il faut la trouver ! fit nettement Gladys.

Les deux hommes acquiescèrent. Eux aussi brûlaient de contempler ces vestiges qu'ils imaginaient prestigieux, ne les ayant qu'entrevis de façon surprenante, en une projection nuageuse.

Dimitri revint sur ce point, demandant l'avis, toujours éclairé, de cet homme aux yeux verts dont on savait qu'il avait bourlingué depuis des années (en temps terrestre) à travers les galaxies.

— La nature est une et multiple à la fois. Il y a des lois cosmiques. Mais que de variantes ! Je crois cependant en la circonstance que deux éléments peuvent jouer. Tout d'abord le simple phénomène bien connu sur notre Terre : le mirage. Ensuite, il n'est pas impossible que ces émissions énigmatiques puissent avoir, si j'ose m'exprimer ainsi, leur mot à dire, en complétant le mouvement optique et en l'orientant selon certaines données qui nous échappent...

Gladys suggéra (elle se défendait d'ordonner bien qu'elle en eût certainement très envie) d'aller le plus tôt possible à la conquête de la ville inconnue. Coqdor demanda seulement qu'on cherchât encore un moment à déterminer le système ondionique inconnu. Pour ce faire, il s'ingénia à disposer sur le sol un certain nombre de pierres vibrantes, soigneusement triées avec l'apport de ses deux compagnons. Il en changea à plusieurs reprises l'orientation, mariant deux ou plusieurs pierres, en éloignant d'autres, les alignant, les juxtaposant, les superposant. Gladys et Dimitri constataient avec une certaine admiration que le procédé, si empirique qu'il parût au premier abord, semblait devoir donner d'excellents résultats, certaines dispositions des étranges galènes provoquant une augmentation nette de l'impression vibratile. Ils recevaient littéralement les impulsions, incontestablement radioélectriques, lesquelles ne pouvaient correspondre qu'à des émissions parfaitement réglées.

Mais il n'y avait là encore que des perceptions au stade primitif. Car évidemment, ignorant à la fois la langue et éventuellement le code utilisés à partir de l'émetteur inconnu, il leur était impossible de décrypter la teneur des messages.

Ils allaient et venaient, Gladys et Dimitri s'étant pris au jeu et imitant Coqdor, plaçant et déplaçant les pierres brillantes, les maniant avec une sorte de fébrilité tant cela les passionnait.

Ils cherchaient, ils trouvaient sans cesse des formes nouvelles afin de placer les cailloux. Ils se glissaient dans les buissons minéralisés, se heurtaient aux branches dures, aux troncs plus durs encore. Il y avait des aspérités, des sortes d'épines auxquelles ils se piquaient, s'égratignaient, voire se déchiraient les doigts. Mais qu'importait ! Le résultat était au bout et les ondes mystérieuses les parcouraient, créant en eux, même chez la froide Cartésienne, des sensations ignorées et étrangement voluptueuses si possible était.

Tout à coup, Coqdor, agissant ainsi, se piqua fortement. Il exhala un « Aïe » sonore et retint le juron qui allait jaillir de ses lèvres, et qui eût mis en cause le Maître de tous les cosmos.

Mais il se relevait, soudain paraissant violemment bouleversé. Sa main saignait mais il regardait avec avidité la pierre qu'il tenait et qui lentement se tachait de rouge.

— Chevalier ! Chevalier ! s'écria Gladys. Mais vous êtes blessé...

Il leva les yeux, les regarda un instant sans rien dire. Il paraissait stupéfait. Râx, qui n'avait cessé de fureter autour d'eux, s'avavançait vers son maître et, fidèle à lui-même, léchait déjà consciencieusement la main sanglante.

Mais l'homme aux yeux verts parlait enfin, vibrant d'émotion :

— Si vous saviez ce que je viens de découvrir...

CHAPITRE VII

Ils étaient repartis. L'hélicoptère progressait à une allure des plus réduites, faisant presque du surplace par instants. Ainsi ils survolaient l'immensité du gouffre, évoluant entre les coudes gigantesques qui jalonnaient l'étendue d'un abîme qui devait atteindre plusieurs centaines de kilomètres de longueur, entre des parois hautes de trois ou quatre mille mètres en moyenne.

Ces ravins de titans offraient la particularité d'être infiniment plus convenables à la vie que la surface même de Mars. En effet, c'était là que l'accumulation atmosphérique offrait un certain potentiel d'oxygène, bien rare encore sans doute, mais beaucoup plus condensé qu'au sol supérieur où il était pratiquement inexistant.

Et parallèlement, au fond de cette faille géante, il y avait çà et là un peu d'eau. Là encore c'était très réduit, mais démontrait que la planète rouge n'était pas aussi morte que la Lune, ce que d'aucuns s'étaient obstinés à croire avant les premiers débarquements de Terriens.

Naturellement, ce qui représentait la flore était semblable à tout ce qu'on connaissait déjà, à savoir ces étranges végétaux de morphologie si bizarrement coralligène.

Aussi l'appareil volait-il au-dessus de ces forêts figées, de ces amas de buissons désespérément immobiles, dans lesquels aucune vie ne se manifestait. C'étaient, dénués d'un seul oiseau, d'un seul insecte, de véritables bois fantômes.

La main de Coqdor avait été bandée et, grâce à une application d'intracolor, le puissant cicatrisant inventé quelques décennies plus tôt par le docteur Xol, un pionnier vénusien, il serait guéri en quelques heures.

Il avait parlé. Il avait révélé à ses compagnons l'étrange sensation qu'il avait éprouvée en se piquant durement à une épine minérale.

Éblouissement ! Vision brève, correspondant à la douleur heureusement fugace encore que très aiguë. Le choc électromagnétique avait suscité en son cerveau une image-éclair incroyablement nette cependant.

Il avait vu un garçon, un pionnier, un Terrien. Vraisemblablement le pauvre Franz, qu'il n'avait encore fait qu'entrevoir au volant du bull dévastateur, saisi dans un étrange dispositif fait de fils métalliques enchevêtrés comme une véritable toile d'araignée. À cela près que

ladite toile, écheveau fantastique, était parcourue d'étincelles vives et colorées.

De là à conclure qu'il était impossible de capter les ondes inconnues en stimulant violemment l'organisme humain, il n'y avait évidemment qu'un pas que le cerveau évolué et imaginatif de Coqdor lui avait permis de franchir en un clin d'œil.

Ils en avaient discuté un bon moment, avant de prendre la décision de repartir, d'explorer l'abîme et de rejoindre le point malheureusement encore non précisé où ils avaient survolé la cité sans pouvoir s'y arrêter.

De toute façon, ce ne pouvait être très loin. Ce qui se confirma au bout de deux heures de voyage. Fascinés, ils commencèrent à découvrir, en vol, des constructions en ruine certes, mais bien nettes, apparaissant parmi le foisonnement des végétaux fossilisés.

C'était une émotion profonde pour ces trois Terriens qui, les premiers parmi leurs coplanétriotes, découvraient enfin la preuve de la civilisation, de la vie martienne, après des explorations déjà nombreuses.

L'adresse du subtil pilote qu'était Dimitri leur permit de descendre et de prendre assise sur un emplacement qui avait été autrefois dallé, et devait correspondre à quelque agora, au sein même de ce qu'avait été la ville, des temps et des temps auparavant.

La nature étrange de la végétation, désormais constituée de façon majeure par le minéral même, avait sauvé les constructions de l'envahissement agreste qui, sur la Terre, engloutit fréquemment les métropoles abandonnées des humains. Si quelques-uns de ces arbres, de ces buissons, croissaient çà et là, du moins n'avaient-ils pas ravagé les édifices, pour la plupart intacts, mis à part quelques éboulis dont l'origine, supposa Coqdor, était sans doute due à des séismes, la planète rouge en connaissant quelques-uns par instants.

L'hélicoptère se posa. Les trois Terriens descendirent et Râx, auquel Coqdor venait d'appliquer son stimox, commença à gambader et à voler à travers les ruines.

Ils purent rapidement constater que les Martiens, si du moins cette cité avait été l'œuvre d'autochtones planétaires, ne manquaient ni de goût ni de technique. Des fragments de canalisations faites de terre cuite apparaissaient dans les lézardes du sol. Et Râx alla se percher sur une construction encore à peu près intégrale. S'il n'y avait plus une goutte d'eau, on pouvait voir qu'il s'agissait d'une théorie de bassins superposés, dans lesquels une cascade devait autrefois se déverser gracieusement avant de plonger dans une très large vasque d'où partaient des ruisselets, évidemment à sec à présent, qui serpentaient à travers ce qui restait des jardins d'autrefois.

Et les colonnades, les péristyles, les voûtes souvent presque intactes, les murs fendus, effondrés, mais élevant encore quelques parois, tout demeurerait comme le témoignage de ce qui avait été un peuple évolué.

Les trois Terriens se déplaçaient lentement, découvrant avec émerveillement ce reflet d'un passé qui avait dû être glorieux. En fouillant des demeures, sans doute y trouverait-on ce qui constituerait un paradis en faveur des cosmo-archéologues. Mais Coqdor se demandait s'il n'y avait pas également des vestiges d'une technique plus haute, plus sophistiquée. Et cet espoir, après deux ou trois heures d'exploration, ne fut pas déçu.

Gladys, en femme pratique s'il en était, avait amené un petit appareil qui était à la fois une caméra et un flash. Si bien qu'elle enregistrerait méthodiquement tout ce qui lui paraissait digne d'intérêt et il fallait bien reconnaître que cela abondait. On ne découvre pas une ville morte sans y trouver l'insolite et le magnifique à chaque pas. Elle aurait ainsi une documentation prodigieuse sur la première cité martienne connue.

Dimitri était silencieux. Il songeait toujours à Franz et commençait à s'interroger sur les rapports éventuels entre le rapt et l'étrange comportement de son ami cher, les mystérieux chevaliers aux épées de feu et cette ville sans doute endormie depuis des siècles, voire peut-être des millénaires.

Mais Coqdor, entre des pilastres effondrés, sous des dômes fissurés, parmi des arbres minéraux qui avaient réussi à croître dans cette nécropole, trouvait soudain ce qu'il supputait depuis qu'ils avaient pénétré dans les ruines.

Il eut une exclamation de triomphe et s'y engouffra, suivi aussitôt de Gladys et de Dimitri, intrigués par son comportement.

Il n'y avait pas à en douter. Si l'aspect général de la ville était assez analogue à ces anciennes agglomérations dont il restait tant d'exemples sur la planète patrie, ici on découvrait ce qui avait sans doute été un centre nettement technique. Le métal travaillé, sans compter des matériaux inconnus, vraisemblablement d'origine industrielle dont certains évoquaient le plastique, attestaient que ceux qui avaient œuvré en ce lieu étaient des ingénieurs, des techniciens subtils.

Il ne restait pas grand-chose et l'installation d'ensemble demeurerait sans doute impossible à reconstituer. Mais comment ne pas reconnaître la trace d'ouvriers adroits, d'installateurs minutieux, de cerveaux fortement évolués et de mains habiles dans ces fils très peu rouillés en raison de l'absence quasi totale d'humidité, dans ces débris d'appareils à la destination mystérieuse, dans ces piliers de métal façonnés par des gens profondément industriels ?

Et le chevalier, après un long regard circulaire, tandis que Gladys photographiait et filmait inlassablement, eut soudain une seconde exclamation plus violente encore que la première.

— Qu'avez-vous vu, chevalier ? s'enquit la Cartésienne.

Une flamme dans ses yeux verts, Coqdor la regarda.

— Je vous ai conté la vision que j'ai eue en me piquant à une épine ? Vous vous en souvenez évidemment ! Eh bien, cette sorte de toile d'araignée de métal, dans laquelle j'ai cru reconnaître votre ami Franz saisi et maintenu par deux de nos... Martiens, je crois bien que cela pouvait correspondre à ce que je découvre ici !...

Dimitri avait bondi.

— Chevalier ! Chevalier ! Vous voulez dire...

— Que j'ai devant moi une installation – ravagée, ruinée certes – mais analogue certainement à ce que j'ai entrevu au moment de la douleur !

— Ce qui signifie que les Martiens, si Martiens il y a, en sont les constructeurs... et que si cette cité est abandonnée depuis des temps et des temps, il en existe encore des descendants... et que Franz serait en leur pouvoir...

— Ce qui expliquerait son attitude actuelle, dit posément Gladys. Et que l'honnête et courageux pionnier Lafor soit un instrument de crime entre les mains de ces énigmatiques personnages...

Il y eut un silence. Tous trois s'interrogeaient. Dimitri, repris par son exaltation, allait et venait, palpait les vestiges, cherchait à déterminer la raison d'être de l'installation, à comprendre pourquoi et comment elle avait pu fonctionner.

Nul doute que cet examen eût duré un bon moment, d'autant que Coqdor, de son côté, était fasciné par cette nouvelle découverte et que la Cartésienne n'en finissait pas d'accumuler les documents ciné et photo.

Mais tout changea parce que Râx, qui allait et venait et furetait aux alentours selon son habitude, siffla soudain sur un mode tel que l'homme aux yeux verts comprit qu'il y avait danger.

Aussitôt, les Terriens en état d'alerte tirèrent leurs armes. Ils ne s'étaient évidemment pas embarqués sans mesures protectrices et chacun des trois disposait d'un revolaser, outre le petit poignard habituel qui faisait partie de l'équipement de tout cosmonaute digne de ce nom.

Avec prudence ils sortirent de ce qui avait été un laboratoire, ou une station radio, ou ils ne savaient quoi d'autre, pour voir ce que signalait l'instinct du pstôr.

Rien n'apparaissait au premier abord mais le monstre ailé accourait vers son maître, sifflant encore pour le mettre en garde. Coqdor gratta

le museau qui se tendait vers lui :

— Montre, Râx, montre-nous ce que tu as vu.

Râx ne demandait que ça, bien entendu. Et le pstôr s'élança à travers le labyrinthe constitué par l'ensemble très complexe des ruines que compliquaient encore les abondants arbres et buissons minéraux.

Coqdor, Dimitri et Gladys s'étaient précipités derrière lui. Le sûr instinct de l'étrange animal ne pouvait l'avoir trompé, estimait Coqdor. Mais après un bon moment de recherches, au cours duquel ils s'étaient égayés tous les trois dans les alentours, ils n'avaient encore rien découvert. C'était le silence, ce silence impressionnant d'une ville morte dans une planète qui l'était à demi.

Soudain, alors que le chevalier pressait Râx de retrouver la piste et que le pstôr semblait maintenant hésiter, Dimitri, qui s'était aventuré un peu plus loin, jeta un cri qui parvint au chevalier et à Gladys.

— Toi !... Toi !...

Tout à coup, à dix pas de lui, le jeune homme apercevait une silhouette qu'il connaissait mieux que quiconque.

— Franz !... Oh ! mon Franz !...

Et tout de suite, cette exclamation angoissée :

— Mais tu es blessé !

Franz, en effet, se dressait face à Dimitri, entre deux buissons figés. C'était bien lui, aucun doute n'était possible. Mais un Franz bien pâle, et dont le front était marqué d'une plaie qui saignait, ce qui faisait qu'une longue traînée rouge tombait sur sa joue, son menton et de là sur sa combinaison de pionnier.

Foudroyé un instant, Dimitri se reprit très vite et se précipita vers son ami. Mais à sa grande surprise, Franz, qui le regardait jusque-là d'un regard fixe, comme halluciné, tourna les talons et décampa littéralement à travers les étranges végétaux.

— Franz !... Franz !... Reviens !... Franz !... Écoute-moi !

Coqdor avait levé la tête, échangé un regard avec Gladys qui se trouvait à quelques pas de lui. Râx siffla longuement et s'envola, piquant en direction du point d'où on entendait venir la voix de Dimitri. Ils se hâtèrent à leur tour et l'ayant rejoint en quelques secondes aperçurent à la fois Dimitri qui courait parmi les buissons et les colonnades et Franz, un Franz qui, en dépit de sa blessure, fuyait devant son fraternel ami, ce qui paraissait bien extravagant.

— Franz ! Franz !...

Cette fois c'était Gladys qui appelait. Coqdor criait vers Râx, lui désignait le fugitif. Le pstôr tournoyait mais on pouvait se rendre compte qu'il paraissait désorienté, ce qui commençait à intriguer sérieusement Coqdor.

Dimitri s'épuisait à la course. Franz, maintenant lui semblait avoir

des ailes. Jamais il ne l'avait vu courir si vite, avec autant d'aisance. Le jeune homme était éberlué de l'attitude de Franz, qui se faufilait parmi l'amas végétal, contournait les pilastres à demi effondrés, franchissait les éboulis avec une légèreté surprenante, comme s'il connaissait parfaitement ces lieux jusque-là ignorés de tous les pionniers de Mars.

Coqdor et Gladys étaient sur le point de rejoindre Dimitri.

Râx revenait vers Coqdor, très étonné de ce comportement anormal de son animal favori. Le pstôr vint à lui, ronronna en se frottant contre son maître.

— Mais enfin... qu'est-ce que tu as ?...

Gladys était intriguée. Coqdor dit brièvement que Râx avait été dérouté, il ne comprenait pas comment. Il eût voulu sonder psychiquement le cerveau du pstôr pour tâcher de détecter ce qui pouvait ainsi mettre ses facultés de limier en échec. Mais il importait de retrouver Franz et, sans plus s'attarder, Coqdor repartit avec Gladys.

Dimitri courait toujours comme un fou derrière un Franz léger à l'instar d'un elfe, qu'aucun obstacle ne semblait pouvoir arrêter. Et le pionnier, se heurtant aux pierres, se déchirant aux branches dures et coupantes des buissons minéraux, trébuchant sur ce sol craquelé, se cognant aux éboulis, aux fragments de murs, saignant, suant, soufflant, s'époumonant encore à crier le nom de Franz, commençait à perdre haleine, à désespérer de joindre son ami, un Franz qui, de toute évidence, n'était malheureusement plus celui auquel l'unissait une amitié qu'il avait crue indéfectible.

Dimitri, griffé une fois encore, la joue déchirée par une épine minérale, eut un cri de rage et de douleur et butant contre une pierre en faisant un mouvement pour éviter d'être aveuglé en se jetant contre un tronc hérissé de piquants, s'étala de tout son long.

À ce moment Coqdor cria :

— Je crois que j'ai compris !...

Il siffla Râx, le fixa un instant et il y eut choc entre les yeux verts de l'homme, les yeux d'or du monstre ailé.

Râx s'envola, fonça cette fois sans hésiter dans la direction où Franz continuait sa fuite avec toujours autant de surprenante aisance.

Dimitri se relevait péniblement. Coqdor qui arrivait en courant lui cria :

— Regardez bien Râx, Dimitri !

Dimitri, qui allait se remettre à courir, obéit machinalement et resta stupéfait.

Râx, qui en quelques coups d'ailes avait rejoint le fugitif, arrivait au-dessus de lui, se laissait pratiquement tomber en repliant ses larges

membranes sustentatrices et passait à travers la forme de l'homme.

Dimitri exhala un « Oh ! » stupéfait. Gladys, soudain immobilisée, regardait ce qui lui semblait prodigieux.

— Un fantôme ! gronda Coqdor. Ce n'était qu'un fantôme. Comme...

Il entendit la réponse, ou plutôt la fin de la phrase, en lui-même, comme cela s'était déjà produit au fond du canal où gisait le bulldolazer.

— Comme nous-mêmes, chevalier Coqdor ?

Il ne fut même pas surpris de ce qui apparaissait à présent. Gladys ouvrait de grands yeux mais gardait son flegme habituel. Râx sifflait de colère et Dimitri, poings serrés, semblait prêt à se battre.

Les êtres aux épées de feu se montraient, à tous les trois cette fois, tandis que la vision de Franz (car ce n'était qu'une vision) s'effaçait comme un songe...

CHAPITRE VIII

Tout de suite Coqdor réalisa : « ce sont des Impalpables ». Ne l'avaient-ils pas précisé eux-mêmes, au cours de leur première entrevue ?

Dimitri, les yeux jetant des éclairs, montrait clairement des velléités d'attaque. Rapidement, le chevalier le saisit par le bras :

— Du calme, Dimitri ! On ne se bat pas contre des fantômes !

Il échangea un vif coup d'œil avec Gladys. La Cartésienne avait parfaitement compris. Il importait de faire face à la situation mais aussi de freiner les ardeurs généreuses et maladroites dont Dimitri s'apprêtait à faire preuve.

Et Coqdor dut également apaiser Râx qui sifflait furieusement, excité lui aussi contre ces apparences humaines si parfaitement mises en relief qu'on eût juré la réalité.

Dimitri se domina. Gladys demeurait égale à elle-même. Râx s'accroupit aux pieds du chevalier mais on pouvait voir qu'il demeurait en éveil. Coqdor, lui, savait qu'il fallait engager le dialogue. Et effectivement cela ne tarda pas. Ce furent les spectres aux épées de feu qui en prirent l'initiative sans plus de retard.

— Nous vous remercions et vous félicitons de votre attitude, chevalier Coqdor. C'est à vous que nous nous adressons. Nous connaissons votre réputation qui s'étend de planète en planète, partout où vous avez démontré votre souci d'apaisement entre les peuples galactiques...

Coqdor, en qui résonnaient les paroles mystérieuses, plus impulsions pures d'ailleurs que vocales articulées, riposta sur le même mode :

— Merci à vous, messires... Puis-je savoir cependant pourquoi, si vos intentions sont, ce que je souhaite, pacifiques, vous nous avez égarés de telle sorte, en nous montrant un hologramme de notre malheureux camarade ?

— Afin que vous puissiez convaincre l'ingénieur Vivarais, chef de la mission qui consiste à faire éclater la calotte polaire australe, de notre puissance.

Coqdor accusa le coup et, après un très bref instant de réflexion :

— Ce qui signifie, j'imagine, que vous vous voulez en mesure de

poser vos conditions, voire de les imposer le cas échéant ?

— Cette lucidité vous honore, chevalier. Nous n'en attendions pas moins de votre part !

— Si je comprends bien, vous souhaitez passer par moi afin d'avertir l'ingénieur Vivarais, et à travers elle tous les Terriens, de vos désirs... disons même : de vos exigences ! Dans ce cas, quelles sont-elles ?

— Voilà qui est net. Nous ne le serons pas moins. Il se trouve que l'incursion des Terriens sur Mars, notre planète, ne nous est pas agréable. Et que nous prions, par le truchement de l'ingénieur, vos coplanétriotes de renoncer à ce projet et de se retirer !

Il y eut une trêve dans le duplex.

Il était bien entendu que, seul, Coqdor pouvait percevoir les ondes émanant des apparences humaines qui faisaient face aux Terriens. Gladys attendait, avec son sang-froid accoutumé, la suite et surtout la conclusion de ce singulier entretien. Dimitri, lui, bouillait d'impatience et de colère, d'autant plus furieux qu'il ne pouvait rien entendre de ce qui s'échangeait et il devait être dans le même état que Râx, tout en se contenant autant que le faisait le pstôr.

Posément, Coqdor prononça :

— J'ignore – et je comprends mal – votre prise de position. Il se trouve que votre monde, à la suite de je ne sais quel cataclysme, de je ne sais quel changement de climat, est devenu stérile. Les Terriens, lesquels d'ailleurs ignoraient votre survie, survie dont je suis le premier à me réjouir, sont venus ici...

— En colonisateurs !

— Sans doute. Mais avec l'intention de rendre à Mars sa fertilité. Et pour ce faire, ils ont conçu un formidable plan d'action. Que, j'en ai à présent la conviction, vous avez parfaitement assimilé. À savoir ce que vous venez de préciser : la destruction d'une ou des deux calottes polaires de la planète. Libérant ainsi un potentiel fantastique d'eau et partant d'oxygène. Ce qui, d'un coup, réalignerait le système des canaux aménagés par vos ancêtres tout en revivifiant l'atmosphère, si pauvre en gaz philohumains. De telle sorte que, rendue apte à la fécondation, Mars pourrait revivre pour peu qu'on utilisât à bon escient ces phénomènes physiques. Dans un air redevenu aisément respiratoire, faune et flore pourraient de nouveau s'y épanouir... Je ne vois pas ce qui peut vous choquer là-dedans.

— Chevalier, vous connaissez l'histoire de vos coplanétriotes ! Les Terriens ont une réputation particulière. Ils l'ont prouvé au cours des millénaires, entre eux tout d'abord, allant d'un continent à l'autre, puis à travers la Galaxie, poursuivant leur quête de planète en planète. Partout où ils passent, ils prétendent apporter le progrès, la

civilisation... En réalité, ils ne sont que des conquistadores, pour employer le terme que vous avez vous-mêmes inventé... Et des conquistadores, avec tout ce que cela peut comporter de périls par la suite, nous n'en voulons pas. Est-ce simple ?

Coqdor était muet. Il pria au bout d'un moment ses interlocuteurs impalpables de lui permettre de transmettre le message à l'ingénieur en chef des chantiers. Gladys écouta avec attention et déclara qu'au nom des Terriens, elle irait jusqu'au bout de la mission qui lui avait été confiée, regrettant l'attitude des Martiens et appuyant sur le souci d'action bénéfique de l'entreprise.

Coqdor joua donc les interprètes. Et le résultat ne se fit pas attendre. Il n'y eut plus de dialogue. Il s'exprima en vain. Il crut simplement percevoir une dernière impulsion équivalant à quelque chose comme « vous l'aurez voulu » ou « vous le regretterez ». Ce fut tout.

Et l'attaque eut lieu !

Selon les normes de ces Impalpables qu'étaient devenus les Martiens. Coqdor, Gladys et Dimitri virent tout se déformer autour d'eux. Au sein de la ville morte, le décor paraissait changer, mais de façon aussi anarchique que burlesque. Et eux-mêmes se voyaient prendre des proportions ridicules, tantôt démesurément allongés et tantôt au contraire rapetissés, offrant des silhouettes abominablement tassées, sans préjudice de continuer à évoluer de cette façon aberrante.

Râx, surpris lui aussi, sifflait avec fureur et battait des ailes, et se dressait sur ses puissantes pattes griffues. Mais, pour les trois humains, il semblait prendre des proportions fantastiques, et sa morphologie de chimère devenait quelque chose comme un dragon apocalyptique, une sorte d'animal rappelant les monstres de la protohistoire.

Coqdor n'était que partiellement surpris, cette agression jusque-là purement ophtalmique n'étant plus une nouveauté, les Martiens l'ayant précédemment utilisée contre eux. À moins, pouvait-il penser, que le phénomène qu'ils avaient une première fois observé en vol n'était-il que fortuit et relevant d'une émission martienne qui ne leur était nullement destinée. Mais, en la circonstance, il n'y avait pas de doute, leurs adversaires cherchaient à les frapper en les égarant par de telles méthodes.

Il criait à Gladys et à Dimitri de se maîtriser. Et en même temps il avait fort à faire pour apaiser Râx, que ces visions rendaient littéralement fou. Le pstôr, en dépit de son union psychique avec le chevalier, continuait à donner des signes de fureur, si bien que, dans cet univers de miroirs déformants, il apparaissait tel un titan issu du pinceau de quelque artiste démentiel.

Coqdor avait saisi les mains de Gladys et de Dimitri, leur parlant

aussi raisonnablement que possible.

— Les Martiens ne se renouvellent guère ! lançait-il sur un ton ironique, souhaitant être entendu par les intéressés... Ils recommencent leurs fantasmagories... C'est peu édifiant !

Mais Dimitri perdait patience, hurlait qu'il ne se laisserait pas faire ainsi, qu'il allait passer au laser « ces types avec leurs épées de feu dont il n'avait rien à foutre ». Bruno Coqdor tentait vainement de le raisonner et comme l'autre continuait à se débattre, brandissant son revolaser, prêt à tirer à tort et à travers dans tous les azimuts, l'homme aux yeux verts dut se jeter sur lui et le maîtriser, tandis que Gladys venait à son aide en prononçant des paroles apaisantes.

Ils purent croire un moment que tout cela était terminé. Brusquement, les choses redevenaient normales, du moins en apparence et ils croyaient avoir rêvé, retrouvant des vues correctes. Ils étaient baignés de sueur, et le vertige les tenait encore. Râx, l'écume à la gueule, continuait à manifester sa colère et Coqdor lui parlait gentiment pour le faire tenir tranquille.

Dimitri menaçait toujours, allant et venant, cherchant un ennemi pour l'instant invisible, insaisissable. Et cela recommença, mais sur un autre plan.

Les hommes aux épées de feu reparurent. Ils étaient cinq. Dix. Vingt. On ne les comptait plus.

Coqdor ne cessait de s'adresser à ses compagnons, tout en caressant Râx, en le prenant par la peau du cou pour le maintenir. Il disait que l'action purement visuelle de leurs ennemis devait les laisser froids. Que tout cela n'était qu'une sorte de cinéma tridimensionnel destiné à agir sur leurs cerveaux et qu'il était indispensable de serrer les dents, de bander sa volonté, pour faire face, tenir en échec l'assaut qui se voulait psychique, tout en demeurant parfaitement illusoire par définition.

Seulement lui-même avait peine à garder son sang-froid devant l'envahissement des images, lesquelles maintenant formaient un cercle autour d'eux, sur le fond de décor de la cité en ruine, sur ces palais, ces temples, ces monuments fantômes sertis par des arbres relevant tout autant du domaine spectral.

Il était évident que les chevaliers mystérieux se multipliaient à volonté. On retrouvait leurs traits sur plusieurs visions, tantôt dressés devant les Terriens, tantôt reparaissant tête-bêche « comme les figures des jeux de cartes » ainsi que l'avait dit le vieux contremaître des chantiers. C'était hallucinant, d'autant que d'autres physionomies doubleraient celles apparemment debout près des pionniers, mais à l'envers, comme si elles posaient leurs têtes sur celles des précédents, sortes de reflets à l'échelon supérieur. Reflets qu'on retrouvait

d'ailleurs au sol, où ils se miraient comme sur une surface gelée. Et tout cela était mouvant, inlassablement, constituant un carrousel cauchemardesque au centre duquel Coqdor avait peine à se conserver intégralement en équilibre mental, alors que Dimitri devenait une sorte de brute écumante, qui à présent ne se contenait plus et mitraillait au hasard ces agresseurs lesquels, étant de la race des Impalpables, ne s'en souciaient guère.

Quant à Gladys, en dépit de son surnom fulgurant de Cartésienne, il était bien évident qu'elle aussi ne se maintenait que péniblement dans une attitude de dignité.

Coqdor vint vers elle et constata qu'elle claquait des dents. Elle lui décocha un fantôme de sourire. Mais bien difficilement et elle murmura :

— Chevalier... Je crois que je vais devenir folle !...

Si les pionniers l'avaient entendue, eussent-ils jamais reconnu leur ingénieur en chef ? Mais il fallait avouer que ce qui leur arrivait justifiait amplement ce désarroi. Et ce n'était pas si souvent que Gladys Vivarais avouait ses faiblesses.

Râx échappait au contrôle de Coqdor, en dépit des efforts du maître. Il voletait çà et là, donnant des griffes et des dents dans les images animées, s'évertuant inutilement contre de tels ennemis. Et Dimitri vociférait que Râx avait raison, s'acharnant de son côté à un tir incessant tout aussi parfaitement stérile.

Coqdor se mit en colère à son tour, à la fois contre l'homme et contre le pstôr et enjoignit à l'un et à l'autre de cesser ce jeu inutile.

C'est alors que Gladys, levant les yeux, s'écria :

— Chevalier !... Dimitri !... La nuée revient !

Coqdor pâlit. Tout de suite il fallait réagir.

— À l'hélicopter, vite !

Il entraînait Gladys, appelait Dimitri, sifflait Râx. Tous les quatre s'élancèrent à travers la cité morte, en direction de l'aire où était garé l'engin volant.

Si les étranges personnages fantômes cherchaient à les perturber sur le plan mental, le chevalier de la Terre estimait que la nuée blanche, qui avait déjà enlevé Franz à deux reprises, était infiniment plus dangereuse.

Ils se hâtaient, s'égarant à travers ce labyrinthe que représentait la cité en ruine. Mais les Martiens, déjà, attaquaient en utilisant un tout autre procédé.

Ils continuaient à agir sur les cerveaux des Terriens à la fois en apparaissant selon des visions toujours aussi aberrantes, compliquant la fantasmagorie en brouillant le décor par les ondes déformantes qui ajoutaient au désarroi des fugitifs, mais ils imaginaient déjà quelque

chose de plus subtil et, partant, plus angoissant encore.

Non seulement Coqdor et ses compagnons, fuyant entre les colonnades tronquées, les péristyles effondrés, les esplanades fissurées, ne savaient plus où ils en étaient tant tout leur apparaissait comme à travers une eau perturbée où l'image se déforme sans cesse, non seulement les Martiens ne se montraient que sous l'aspect de ces figurines stylisées émanant du passé de la Terre, si amusantes en soi mais effarantes telles qu'elles étaient interprétées en se démultipliant à l'envi dans les azimuts les plus extravagants, mais ils avaient ajouté à tout cela un procédé inédit.

Coqdor se voyait. Gladys se voyait. Dimitri se voyait.

Et Râx aussi se voyait.

Doubleés, triplés, décuplés. Dix fois Coqdor, dix fois Gladys, dix fois Dimitri, dix fois Râx.

Debout, couchés, flottant au-dessus, renversés, jumelés chacun avec un semblable totalement opposé, tête en bas et pieds en l'air.

Et ces hallucinantes images étaient par surcroît tout aussi déformées que le reste, comme à travers un miroir d'eau, tandis que les chevaliers brandissant les épées de feu paraissaient se promener à travers cet imbroglio, très à l'aise eux, semblant ironiser indéfiniment sur l'effarement de ces Terriens qu'ils voulaient détourner à jamais de leur projet de rénovation martienne.

Coqdor luttait. Il luttait psychiquement, à la fois pour contrer l'envahissement insidieux d'une panique qu'il sentait venir, pour lui-même et aussi pour Gladys et Dimitri, qu'il ne cessait d'encourager de la parole. Le jeune pionnier hurlait sa rage, Gladys cherchait à conserver un semblant de calme. Râx perdait totalement sa stabilité et se ruait avec une rage sans égale contre ces apparences de Râx qui se multipliaient autour de lui. Coqdor avait beau l'appeler, tenter de le saisir, de l'attirer contre lui, rien n'y faisait. D'ailleurs, le chevalier pouvait constater avec désespoir que Dimitri ne se contrôlait guère plus que l'animal.

C'était décourageant. Ils étaient perdus dans la ville morte.

Dimitri, maintenant, dans le désordre général, s'apercevait que la nuée blanche, qui flottait jusque-là au-dessus du chaos au sein duquel ils étaient égarés, descendait lentement vers eux.

Il hurla :

— Les vampires !... Ils ne m'auront pas !

Et il ouvrit le feu, avec son revolver, alors que l'étonnant météore s'étendait, avançant une partie de sa masse formant quelque chose comme des tentacules menaçants.

Surprise ! L'action, cette fois, parut efficace. Si le terrible feu esmeraldin était sans effet sur les Impalpables – et pour cause ! – il

était par contre fort agissant envers la nuée, bien tangible, elle.

Traversée par le javelot fulgurant, la masse nébuleuse parut se contracter. Si bien que Coqdor, s'apercevant de cela, s'empressa de faire feu lui aussi et Gladys ne fut pas en retard pour l'imiter.

Les trois armes entrèrent en jeu, si bien que la nuée devant un pareil tir reflua et s'éleva rapidement pour échapper à la riposte des Terriens. Il fallait en profiter et Coqdor cria encore à ses compagnons d'essayer de gagner l'hélicopter. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire !

Ils se heurtaient, visuellement du moins, à d'autres eux-mêmes, hallucinants de vérité, des Coqdor, des Gladys, des Dimitri et des Râx apparaissant très précisément tout à coup, se multipliant et se déformant par la suite, devenant monstrueux et grotesques, en images qui faisaient mal à contempler.

La nuée, après un répit, revint à la charge. La masse blanche piqua tout à coup. Gladys, pour une fois, eut peur réellement et jeta un cri.

Comment cela se fit-il ? Toujours est-il que la Cartésienne, contrairement à sa légende, devenue tout à coup femme, et femme fragile, cherchait instinctivement un refuge. Elle se trouva, sans trop savoir pourquoi, entre les bras de Dimitri, qui lui non plus n'en revenait pas.

Coqdor s'était jeté devant eux et, braquant son revolver, mitraillait impitoyablement l'extraordinaire ennemi. Avec succès cette fois encore car il vit nettement que les jets de feu vert pénétraient la nébulosité qui paraissait en souffrir, s'élevait très vite et cette fois devait abandonner la partie.

Brusquement, tout cessa. Le film d'angoisse qui les environnait se diluait. Les visions folles s'effaçaient. Tout redevenait normal.

Ce fut à ce moment seulement qu'ils réalisèrent tous. En dépit de la dramatique situation, Coqdor ne put réprimer un sourire devant ce qu'il découvrait.

Gladys était confuse, se rendant compte qu'elle avait faibli, renié pratiquement son propre personnage pour n'être, pendant un instant, qu'une femme et rien de plus. Et Dimitri, bouleversé par le contact de ce corps qui avait toujours semblé se refuser à toute étreinte, était tour à tour rouge d'émotion, avant de pâlir, comme s'il réalisait qu'il venait de commettre quelque chose de très inconvenant.

Ce n'était certes pas le moment d'épiloguer sur cet incident, mineur en soi. Mais il était bien évident que Dimitri n'avait pas pu ne pas être troublé par la douce chaleur émanant de cet organisme féminin, qu'on devinait délicat en dépit du costume militaire qu'elle gardait en permanence. Et que Gladys, de son côté, avait dû frémir légèrement en se heurtant ainsi à un jeune mâle vigoureux.

Très vite, d'ailleurs, le péril passé, ils s'éloignaient l'un et l'autre, aussi perturbés qu'ils pouvaient l'être. Coqdor les entraînait.

Ils y voyaient plus clair. Les fantômes avaient disparu et la nuée s'était semblait-il diluée, ce qui n'était pas dans son habitude. Aussi le chevalier de la Terre craignait-il quelque nouvelle trahison de la part de leurs adversaires.

Mais ils retrouvaient à peu près leur chemin et ils se rapprochaient de l'hélicoptère qu'ils apercevaient à travers les ruines de la cité. Râx voletait au-dessus d'eux. Rien ne semblait anormal mais Bruno, toujours les sens en éveil, pressentait d'autres périls.

Brusquement, la nuée reparut et cette fois tomba littéralement sur le petit groupe. Si vite qu'ils n'eurent pas le temps de réagir. Coqdor s'attendait à être saisi par cette sorte de pieuvre multiforme mais il n'en fut rien.

Un instant, il se vit enveloppé par un brouillard épais, très blafard, qui l'enserrait de toutes parts. Il criait les noms de Gladys, de Dimitri, de Râx. Vainement ! Le son ne passait pas, semblait-il. Il était aveuglé, il titubait, totalement déphasé par cette agression.

Et cela cessa comme c'était venu. Il se retrouva parmi les ruines.

Mais seul !

Il ne comprenait pas. Le décor du formidable ravin était le même, avec les constructions dégradées et les arbres minéraux. Tout lui paraissait immobile, figé. Mort.

Il appela. Vainement. Il tenta de se reprendre, respira profondément, sonda psychiquement les alentours. Rien ne paraissait vivant.

Mais il voyait l'hélicoptère. Il se dirigea de ce côté.

Il allait atteindre l'aire où attendait l'appareil quand il découvrit une forme humaine étendue non loin de l'engin. S'avançant rapidement, il reconnaissait la tenue de Dimitri. Il fut tout près.

Un hurlement lui échappa.

Le jeune pionnier n'avait plus de tête. Ce n'était qu'un corps décapité.

CHAPITRE IX

Il est des moments où l'homme le plus évolué intellectuellement demeure coi. Non seulement il ne pourrait dire un mot mais il en est parvenu à ce stade où, pourrait-on croire, il cesse même de penser.

Coqdor atteignait un de ces instants d'exception, où l'horreur foudroie et neutralise littéralement l'esprit humain. Devant le cadavre sans tête du jeune pionnier, il se sentait incroyablement malheureux et désarmé. Il finit par râler :

— Ils sont allés jusque-là... Ils ont osé !

Les menaces semi-voilées des Impalpables lui revinrent en foule à l'esprit. Ne l'avaient-ils pas averti qu'il y avait danger pour lui, quand il avait prétendu s'approcher, au fond du canal, du bulldolazer sinistré contenant le corps du pauvre Franz ? Et ne lui avait-on pas suggéré, selon ce mode d'impulsions ondioniques qui se substituait au langage articulé avec d'ailleurs autant d'efficacité, qu'il regretterait, que Gladys Vivarais regretterait, et tous les Terriens avec eux, leur volonté intangible de poursuivre la rénovation de la planète rouge ?

Mais de là à assassiner Dimitri !...

Il s'approcha, intrigué cependant par le fait qu'il ne voyait pas trace de sang. Il allait examiner de plus près, domptant ses sentiments de répugnance, de chagrin aussi, lorsque, machinalement, croyant percevoir un bruit d'ailes il leva les yeux.

Bruno Coqdor était un cérébral. Doublement, en raison de ses qualités médiumniques si souvent mises en action au cours de ses aventures. Il était de ceux qui, sans fausse modestie, ont conscience de leur valeur. Et en cet instant il douta de sa santé mentale.

C'était Râx qui volait au-dessus de lui.

Le pstôr se déplaçait normalement dans l'air raréfié de Mars, air un peu plus concentré cependant au fond de ses abîmes où les relents atmosphériques s'accumulaient selon la loi universelle de pesanteur. Seulement Râx qui paraissait obéir normalement à sa nature de mammifère volant ne se maintenait, ne se déplaçait qu'en utilisant une seule aile.

L'autre ? Eh bien, l'autre était absente. C'était un Râx manchot, un Râx monoptère qui tournait au-dessus de Coqdor et du corps acéphale de Dimitri.

Coqdor se sentit chanceler. Il porta les mains à ses yeux, essayant de faire le vide en lui, de plonger au fond de son moi le plus intime, de comprendre, après avoir chassé toutes ces images extérieures qui le perturbaient si dangereusement.

— Chevalier !... Chevalier Coqdor !...

On l'appelait. Et cette voix n'était autre que celle de Gladys. Il eut un réflexe, de charité, peut-être de correction, vis-à-vis de l'ingénieur en chef, qui n'était qu'une femme qu'elle le voulût ou non en dépit de son flegme, de son cran.

— Non !... Non !... N'approchez pas !

Il écarta les mains et la vit venir vers lui.

Un haut-le-corps ! Le coup de matraque sur le crâne pourtant réputé solide – à tous points de vue, du chevalier Bruno Coqdor !

Gladys s'avancait. Elle marchait, elle parlait. *Et pourtant à l'instar du malheureux Dimitri, elle n'avait plus de tête elle non plus !*

Coqdor aspira une gorgée de l'air ténu. Il se martela les tempes à coups de poing :

— Je deviens fou !... Je le suis complètement... Ou bien...

La voix se faisait encore entendre :

— Eh bien quoi, chevalier ? Que se passe-t-il ?

Il voulut parler et s'étrangla. Et puis ce fut dans son cerveau comme une flèche de clarté. Il comprenait. Du moins croyait-il comprendre.

Alors il éclata de rire. En ce moment où la femme sans tête s'immobilisait et que Râx, le Râx qui n'avait plus qu'une aile et ne paraissait pas s'en porter plus mal touchait terre non loin de lui avant de s'avancer en se dandinant sur ses pattes griffues en s'appuyant sur... en principe ses deux ailes repliées qui favorisaient sa marche, même si une seule était visible.

Coqdor riait !

D'un rire nerveux, quasi hystérique. Un rire frénétique et qui faisait mal, et bien peu dans la nature de cet homme toujours si sûr de lui, si fort, unissant la santé musculaire avec cette force psychique qui avait rendu tant de services aux humains de plus d'un monde ! Il riait, riait à pleurer, secoué de véritables spasmes.

— Je sais... Je sais maintenant... Ah ! les salauds ! Ils m'ont bien eu !

La femme sans tête ne bougeait plus et le pstôr manchot le fixait de ses yeux dorés, ne comprenant sans doute pas, lui non plus, lui qui n'avait jamais vu son maître dans cet état.

— Fantômes !... Cinéma !... Ils sont forts !... Très forts !... Tout cela n'est qu'apparence !... Hologrammes !... Du trois D et rien d'autre !... Et la preuve !...

Pour donner plus de poids à son raisonnement, il envoya un coup de pied vers le corps (qu'il estimait pure fantasmagorie) de Dimitri décapité.

Et cette fois il cessa de rire. D'un seul coup !

Il eut un violent sursaut qui le rejeta en arrière.

Bruno Coqdor avait cru que son pied se perdrait dans le vide en dépit du coup, qu'il n'y aurait pas de choc, pas d'impact, puisque (du moins l'avait-il cru) on ne lui montrait là qu'une vision artificielle du jeune pionnier privé de chef.

Et il avait bel et bien heurté un corps humain. C'était vrai. Atrociement réel. Un Dimitri de chair gisait là. Mais sans tête !

— Chevalier !...

Il recula, horrifié, devant Gladys acéphale qui venait vers lui, et lui parlait ! Râx se coulait contre sa jambe, ronronnant de plaisir de le toucher. Ahuri, Coqdor ne lui voyait toujours qu'une aile.

C'est alors que Dimitri se mit à bouger, et se releva. Coqdor chancelait. Il se retrouva entre les mains de Gladys et du jeune pionnier.

— Vous avez eu un malaise ?... Nous sommes là !...

Oui, ils étaient là. Normaux. Il voyait leurs visages amicaux, il les entendait parler. Râx se dressait, étendant ses ailes – ses deux ailes – et se mettait à lui lécher le nez, ce qui était chez lui la marque la plus affectueuse dont il était susceptible.

Coqdor, d'une voix blanche, sut tout juste demander :

— Y a-t-il une goutte d'alcool... dans le cockpit ?

Un instant après, Dimitri qui avait bondi vers l'hélicoptère lui ramenait une gourde à laquelle il donna avidement l'accolade. C'était un vieux whisky de la Terre, dont quelques lampées lui firent le plus grand bien.

Quelque peu revigoré, il essaya de faire le point. Discuta avec ses compagnons pendant un bon moment. Rien ne se produisait plus. Dès qu'il se sentit en meilleur état, il fit appel à ses facultés mentales pour sonder les alentours. Et il finit par avoir la conviction qu'il n'y avait plus aucune présence, dans la ville morte, hormis la leur. Les Martiens impalpables avaient disparu. Après, toutefois, lui avoir joué ce dernier tour, désireux très certainement de lui faire mesurer jusqu'où allait leur puissance, leur maîtrise formidable des ondiovisuelles. Grâce auxquelles ils l'avaient précipité, au risque de lui faire perdre la raison, dans ce qu'il appelait maintenant une véritable prison de mirages, créant à volonté des fantasmes capables de déphaser le cerveau le plus équilibré de toute la Galaxie.

Ils discutèrent. Fallait-il retourner rapidement au camp des pionniers ? Donner l'alarme générale sur Mars ? Ou agir sans retard ?

Battre le fer quand il est chaud ! Pourquoi ne pas agir tout de suite, dans ce domaine qui, bien qu'abandonné, avait dû être un des centres cruciaux de la civilisation martienne ? Le laboratoire en désuétude en était la meilleure des preuves.

Savoir ! Sonder l'invisible ! Soit psychiquement, soit par quelque moyen plus technique !

Un feu brilla dans les yeux verts du chevalier de la Terre.

— J'ai une idée à ce sujet... Mais c'est délicat ! Douloureux aussi pour qui s'y prêtera !

Gladys et Dimitri le pressèrent de parler. Alors, posément, il expliqua son projet. Ensemble, ils applaudirent, et Gladys déclara, avec une étonnante simplicité :

— Je suis à votre disposition !... Agissez sur moi ! Je saurai résister... Puisque c'est je crois indispensable... Il faut le tenter !

Mais Dimitri protestait :

— Non ! Pas vous ! Je vous en supplie !... Laissez-moi cette place ! Il serait insupportable de vous voir endurer pareille expérience !...

C'était un double assaut de générosité. Finalement, Gladys s'inclina. Coqdor admit donc que Dimitri lui servirait de sujet expérimental.

Et, après une courte halte, un peu de repos, l'absorption de quelques victuailles, ils se disposèrent à tenter le tout pour le tout.

Ils avaient commencé par les tests. Il fallait se rendre compte de la solidité de la thèse de Coqdor. Aussi tous trois s'y étaient-ils évertués dans les heures qui avaient suivi leur décision.

Ils avaient chacun cueilli une épine sur les arbres minéraux et bravement, s'étaient infligés de sérieuses piqûres, n'hésitant pas à enfoncer la pointe aiguë dans le bras ou la cuisse.

Le but de cette bizarre opération était double. Il importait tout d'abord de constater si, réellement, le fait de subir une douleur, brève et assez bénigne, provoquait un réflexe mental ouvrant la perception sensorielle sur le champ si difficilement saisissable de la médiumnité. Ce qui n'est pas obligatoirement le cas pour tous les êtres humains. Encore que, si certains sont hypersensibles, d'autres le sont infiniment moins. Mais Coqdor, qui avait de bonnes raisons pour connaître son propre potentiel en ce domaine, estimait qu'un passionné tel que Dimitri, une grande cérébrale à l'instar de Gladys, pouvaient l'un et l'autre offrir un terrain des plus favorables pour ce style de recherches.

L'autre face de l'expérience consistait à déterminer l'orientation de zones balayées par ces ondes mystérieuses sur lesquelles les Martiens paraissaient savoir jouer avec une si grande aisance. Il semblait évident, selon Coqdor, qu'ils agissaient dans certaines orientations, que ces phénomènes ondioniques ne s'étendaient pas de façon

concentrique, mais bel et bien dans des directions données, parfaitement canalisées et dirigées.

Il se basait, pour cette hypothèse, sur le fait qu'ils avaient déjà rencontré fortuitement des trains d'ondes, par hasard en survolant l'abîme et ce dans un espace limité. Par la suite, il était bien évident que les Impalpables, soucieux d'égarer psychiquement les Terriens, avaient parfaitement su utiliser leurs pouvoirs techniques pour enfermer les pionniers dans ce que le chevalier de la Terre avait appelé une prison de mirages. Ce qui laissait à entendre qu'il ne s'agissait pas d'ondes hertziennes de type universel, mais d'un réseau rigoureusement ordonné et circonscrit.

Il leur fallut plusieurs heures pour parvenir à un résultat satisfaisant, s'assurer qu'en effet ils étaient tous trois capables de ressentir parallèlement à la douleur, à l'excitation d'un centre nerveux, ces influx énigmatiques mais bien réels qui suggéraient, avec la fugacité de l'éclair, ces visions mentales lesquelles sont l'apanage des sujets médiumniques.

Ensuite, il avait fallu situer la zone la plus favorable pour tenter le grand travail. Coqdor avait tout naturellement préconisé qu'on se rende vers le laboratoire vétuste où, autrefois, les autochtones de Mars avaient établi ce qui était de toute évidence un poste émetteur et sans doute récepteur. Si l'installation était parfaitement inutilisable, il n'en était pas moins vrai que le lieu devait être parfaitement convenable à y recommencer ce genre de recherches.

Il faut croire que son raisonnement était assez juste car, d'après les tests il s'avéra que Dimitri, avec sa fougue, son enthousiasme, voire son exaltation habituelle, se révélait un sujet particulièrement doué. D'autre part, ce fut justement à portée du laboratoire fossilisé qu'on s'assura de l'existence d'un passage ondionique en se piquant avec entrain, obtenant sinon à tous les coups, du moins par instants, des lueurs difficiles sans doute à saisir et plus encore à interpréter, mais qui correspondaient très certainement à l'action de ces Martiens réfractaires à la présence terrienne.

Tout cela étant établi, ce fut à la nuit qu'ils décidèrent de procéder à l'expérience.

Coqdor avait prévenu Dimitri. Il devrait travailler sur son corps afin d'en obtenir un maximum de flashes, qu'il conviendrait par la suite de classer et d'interpréter. Le jeune pionnier avait répondu qu'une fois pour toutes il était prêt à tout, voire à la souffrance physique, puisqu'il s'agissait de contrer les Martiens, d'assurer le succès de la mission des Terriens, enfin de tout mettre en œuvre pour le salut de Franz. Franz qu'il s'acharnait à croire encore vivant, hypothèse dans laquelle abondaient aussi bien Gladys que le chevalier, en dépit des visions fantaisistes que leurs adversaires s'étaient acharnés à engendrer autour

d'eux.

« Vous serez non seulement un sujet expérimental, mon cher Dimitri, avait dit Coqdor, mais encore une véritable antenne vivante. » Et Gladys en la circonstance devait assumer un rôle particulièrement délicat : à savoir c'était elle qui recevait scrupuleusement les informations que le travail de Coqdor obtiendrait par les révélations du médium improvisé.

Elle utiliserait pour ce fait un petit appareil rappelant les calculettes si en faveur au siècle précédent, le ^{XX}^e, alors que les enfants des humains, totalement robotisés par la scolarité technologique, ignoraient calcul et orthographe en se servant indéfiniment de ces appareils sophistiqués qui se substituaient peu à peu à leur entendement. On avait mis depuis bon ordre à cela mais il n'en était pas moins vrai que la machine restait en usage, au service de l'humain et non en l'asservissant.

C'était un fixographe qui transposait automatiquement les mots en images et Gladys, entraînée à pianoter sur ses touches, enregistrerait promptement ce que révélerait Dimitri.

Coqdor avait choisi un lieu très proche du laboratoire détruit. Un édifice qui semblait avoir été quelque chose comme un bain public d'autrefois, alors que Mars demeurait philohumaine. Ce vaste bassin central n'était sans doute rien d'autre qu'une piscine et les emplacements d'étuves, de douches, étaient bien reconnaissables. Dimitri, nu, se plaça contre un pilier, après qu'on eût établi formellement que le passage ondionique était particulièrement sensible en cet endroit.

Le chevalier répugnait à utiliser les épines fossilisées pour agir sur l'organisme de Dimitri. Il avait donc pris, dans la mini-pharmacie de l'hélicoptère, une aiguille parfaitement aseptisée qui faisait partie de l'arsenal prophylactique. Tout simplement pour les piqûres.

Gladys, très calme, fixographe en main, attendait. Dimitri, souriant bravement, était prêt à subir les pointes multiples que le chevalier s'apprêtait à pratiquer en cherchant les régions les plus particulièrement sensibles du corps humain.

— Il ne faudra pas bouger, Dimitri.

— Je vous le promets, chevalier.

— Dois-je vous attacher, par mesure de prudence ?

— Si vous le jugez bon.

Coqdor préférait cela, en effet. Après avoir placé Dimitri les pieds dans un peu d'eau, et entouré le jeune pionnier d'une théorie de ces pierres vibrantes si sensibles aux ondes, estimant que ce dispositif favoriserait l'expérience, l'aiguille en main, il s'approcha de son sujet.

Dimitri était maintenant attaché, les bras en croix ou presque, de

façon à présenter totalement son corps devenu champ d'expérimentation. La nuit était tombée, la construction à demi ruinée n'était éclairée que par les torches atomiques que les Terriens avaient ramenées de l'hélicoptère. Râx, dans un coin, s'était installé en position de repos. Tels les chiroptères de la Terre, le pstôr se suspendait par une patte à une architrave mais il demeurait bien éveillé et contemplait à l'envers, de ses yeux d'or, l'étrange scène qui se préparait, toujours enclin à admettre ce que faisait son maître.

Gladys, peut-être, était très émue, mais elle se voulait la Cartésienne et n'en laissait rien paraître.

Coqdor allait officier. Un instant, il s'arrêta. Dimitri, vu ainsi dans la clarté froide des torches, était très beau. Juvénile et sain, discrètement musclé, il évoquait quelque éphèbe classique de ceux qui ont servi de modèles aux sculpteurs antiques de la planète patrie. Mais le chevalier, si humain, si profondément sensible, était moins troublé par le côté esthétique de son patient que par le fait qu'il allait lui infliger une sorte de supplice, qu'il estimait indispensable pour parvenir à détecter le repaire des Martiens.

Les yeux du garçon nu et de celui qui allait devenir en quelque sorte son tortionnaire se rencontrèrent. Il y eut un éclair où passa peut-être un peu de tendresse. Mais Coqdor se reprenait :

— Prêt, Dimitri ?

— Prêt, chevalier !

— Prête, mademoiselle Vivarais ?

— Prête, chevalier !

Coqdor enfonça l'aiguille dans le bras gauche de Dimitri, qui ne sourcilla qu'à peine. Il s'était déjà infligé lui-même le contact de la pointe des épines mais l'instrument médical, plus fin, plus subtil, pénétrait beaucoup plus en profondeur, cherchant le réseau délicat des nerfs.

— Voyez-vous quelque chose ?

— Une masse informe... Un rocher...

— Montagne ?

— Non... Oui... Mais... c'est curieux... On dirait... que cela ne touche pas le sol...

Et bravement, il prononça :

— Allez-y, chevalier !

Coqdor, cette fois, piqua à la saignée du bras, là où l'épiderme est délicat et le centre nerveux très accessible.

Cette fois il vit tressaillir légèrement le visage du pionnier. Et Dimitri déglutit, respira fortement et, les yeux fermés, prononça d'une voix blanche :

— Cette masse... Elle ne correspond à rien... On dirait...

Coqdor, qui l'observait avec acuité, attendit la précision. Et comme elle ne venait pas, il changea de tactique, piqua cette fois dans le gras de la cuisse. Il était certain que Dimitri « accrochait » littéralement un train d'ondes et il ne fallait pas manquer l'occasion.

Le patient eut un léger sursaut, se mordit les lèvres. Un peu de sueur parut à sa tempe, perla sur sa poitrine. Maintenant, il gardait les paupières fermées, sa voix prenait des accents bizarres. Coqdor sut qu'il allait véritablement entrer en transe médiumnique et qu'il obtiendrait de façon certaine des révélations d'importance :

— Je veux savoir, Dimitri...

Nouvelle piqûre, à la poitrine, sous le sein gauche. Contraction. Effort visible pour parler. Enfin, les mots :

— C'est... c'est dans l'espace !

Coqdor échangea un regard avec Gladys. Elle eut un signe de tête affirmatif à la question muette. Oui, elle enregistrait fidèlement au fur et à mesure. Oui, elle aussi croyait comprendre, savoir de quoi parlait le médium improvisé.

Mais les derniers mots de Dimitri les avaient frappés l'un et l'autre. Le chevalier se pencha doucement, murmura :

— Je sais que c'est difficile, Dimitri... Mais... essayez de préciser !...

Un tout petit temps. Et le patient eut un sursaut. L'aiguille venait de se piquer au flanc gauche.

Certes, Coqdor mesurait ses gestes et faisait en sorte que la pénétration ne puisse excéder un ou deux millimètres. Il n'en était pas moins vrai que ce procédé cruel provoquait de vives réactions chez Dimitri. D'autant que le chevalier avait adopté la tactique de la surprise. Le pionnier, d'ailleurs tête légèrement renversée en arrière, poitrine palpitante, gardait les yeux fermés. Il ne pouvait ainsi voir où et quand Coqdor allait le piquer, et c'était cet effet inattendu qui favorisait l'éclosion en son esprit d'une lueur brève, une étincelle en laquelle il distinguait, comme un éclair, l'image fugace captée dans le déferlement ondionique dont il importait de situer la source, vraisemblablement correspondant au repaire des Impalpables.

Dimitri bégaya quelque chose. Coqdor écoutait avec attention. Tout autant que Gladys. Ils pensaient qu'ils étaient sur la bonne voie, selon cette expérience dont Dimitri faisait les frais, tout en étant la cheville majeure. Autour d'eux, comme si elles participaient à cette scène étrange, les pierres galènes que Coqdor avait disposées vibraient mystérieusement, en symbiose avec l'homme-pile. Une harmonie fantastique se créait, dominant tous les présents.

Gladys, bien que toujours apparemment calme, laissait ses doigts

errer mécaniquement sur les touches du fixographe. En fait, seuls ses yeux exprimaient son émotion. Elle était véritablement hallucinée par la vue du corps de Dimitri, baigné de la lueur glacée des torches atomiques. Peut-être songeait-elle malgré tout à l'instant où, saisie de terreur, elle s'était instinctivement réfugiée entre ses bras.

L'atmosphère, autour du martyr et de son bourreau improvisé, se chargeait d'électricité. Et Râx, tête à l'envers, les couvait des mystérieux regards de ses yeux d'or.

CHAPITRE X

Le plus surprenant des dialogues se poursuivait. Coqdor interrogeait, rectifiait parfois une parole, presque une éructation arrachée aux lèvres de Dimitri. Et à d'autres moments, il se taisait pour mieux le laisser parler, exprimer de lui-même et sans influence extérieure ce qu'il venait d'entrevoir, au moment précis où il ressentait la violence de l'aiguille pénétrant sa chair.

Coqdor savait, encore que cela lui fit atrocement mal moralement, que plus la zone meurtrie était sensible et plus la chance d'obtenir une image précise était grande.

Coup d'aiguille sous l'aisselle !

— ... Je vois... c'est une planète... minuscule...

Coup d'aiguille à l'abdomen !

— ... Des humains... des hommes... des femmes... Ils vivent là !... Non pas en surface... Tout est aménagé... en profondeur...

Coup d'aiguille dans l'aîne !

— ... Forteresse... laboratoire... Non !... plutôt... centre technique... J'ai déjà vu... Oui... ici... labo en ruine... même chose...

Coup d'aiguille au pubis !

— ... Dans le ciel... le ciel de Mars... ils vivent !... Ils sont les derniers... les derniers...

Coqdor suait à grosses gouttes, tant il avait de peine à faire souffrir, lui qui avait tant fait pour les humains à travers les mondes.

Gladys avait fidèlement enregistré les révélations du médium torturé. Le fixographe, non seulement notait les mots au fur et à mesure que Gladys les tapait, mais encore des images naissaient par un procédé subtil, les interprétant en visualisations aussi proches que possible de la dénomination. On pourrait ainsi, par la suite, rectifier les données du film obtenu, quand Dimitri serait en mesure de le visionner et d'y apporter toutes précisions utiles en vertu de ce qu'il avait pu entrevoir au cours de ce supplice peu ordinaire.

Bruno Coqdor s'arrêta un instant.

— Dimitri... Écoutez-moi, mon gars. Vous en avez assez ? Voulez-vous que nous arrêtons ?

Les yeux du patient s'entrouvrirent. Il regarda vaguement le chevalier et un pâle sourire vint sur son visage tourmenté.

— N... non... Il faut... aller jusqu'au bout... Savoir... savoir...

Il sembla à Coqdor que ses lèvres remuaient encore sans émettre un son. Mais il crut y lire les syllabes formant par deux fois le nom de Franz.

Et le martyr reprit.

Coup d'aiguille au flanc !

— ... Une installation... toile d'araignée. (Coqdor crut se souvenir de quelque chose d'analogue.)

Coup d'aiguille sur l'épaule !

— ... Des fils... du métal... des... des... on dirait des dynamos... Cela étincelle... Des écrans...

Coup d'aiguille à la cuisse !

— ... Sur les écrans... la nuée... Des hommes... travaillent... Ils la règlent... ils la dirigent...

Coup d'aiguille au mollet !

— ... Un homme... un homme dans le dispositif... Ils le...

Un spasme affreux tordit tout le corps de Dimitri et Gladys, les yeux exorbités, trembla légèrement. Elle eût donné sa vie pour que Coqdor arrêât ou que Dimitri demandât grâce. Mais ni l'un ni l'autre n'en avaient encore décidé ainsi.

Pendant plusieurs minutes, le tourment continua et Dimitri, en transe véritable, fournit des renseignements de plus en plus minutieux sur ce domaine, inéluctablement celui des Martiens. Et tout, autour d'eux, participait étrangement à l'expérience. Les vibrations des pierres étaient telles qu'on pouvait croire les entendre. Dimitri frémissait, un peu d'écume montait à ses lèvres. Dans la lueur blafarde et dure, burinant les détails du corps martyrisé, Coqdor et Gladys pouvaient voir briller les perles que formaient les gouttes de sueur, les rubis qui étaient des gouttes de sang, parsemant l'épiderme meurtri.

Coqdor demandait, penché sur son patient :

— Un dernier effort, Dimitri... Cet homme...

Il choisit, pour la suprême piqûre, un point particulièrement délicat, l'aréole du sein droit.

Coup d'aiguille !

Hurlement haché jailli de la gorge de Dimitri :

— Franz !... C'est Franz !...

Il se raidit horriblement, la tête retomba en avant. Et sans le soin qu'avait pris Coqdor de l'attacher, il se fût affalé de tout son long. Évanoui.

— Vite ! Aidez-moi !

Gladys s'empressait de venir seconder Coqdor. Ils détachèrent Dimitri sans connaissance et le chevalier le prit dans ses bras robustes,

l'emporta comme un enfant.

La Cartésienne le suivait, sans mot dire. Et Râx avait quitté son perchoir pour s'élancer derrière eux, voletant parfois au-dessus de son maître qui portait Dimitri inerte.

À travers le labyrinthe de la ville morte, et les amoncellements d'arbres fossilisés, ils gagnèrent l'aire de l'hélicoptère.

Coqdor, qui marchait en avant, ne pouvait voir les larmes qui ruisselaient sur les joues de M^{lle} l'ingénieur en chef.

Une fois parvenus au cockpit, ils étendirent Dimitri et se hâtèrent tous deux de le soigner, d'épancher les petites taches de sang qui essaïmaient sur lui. On le ranima, on l'habilla. Et Râx ayant lui aussi rejoint le groupe, on décida de repartir vers le camp.

Coqdor allait prendre le volant. Mais, très digne, Gladys déclara avec un sourire un peu figé :

— Laissez, chevalier. Je piloterai moi-même !

Et l'hélicoptère prit son vol, emportant avec le fixographe un document d'une importance capitale : la révélation du secret des derniers Martiens.

TROISIÈME PARTIE

LE CRÉPUSCULE DES MARTIENS

CHAPITRE XI

Le spatiocroiseur *Sidérius* évoluait à quelque six mille kilomètres de la surface martienne, et le moins qu'on puisse dire c'était qu'il ne faisait absolument rien pour passer inaperçu.

S'agissait-il d'une négligence regrettable de la part du capitaine Zwolf ? Tout cosmatelot en eût été bien surpris, la réputation de cet officier de valeur, cosmonaute parfait, s'y opposait par principe. Et cependant, pour qui eût été au courant de la mission que l'astronef avait à remplir, on se fût posé des questions.

Le *Sidérius* se rapprochait de Phobos, le satellite majeur de Mars, celui qu'eu égard à ses formes tarabiscotées et échappant à la norme générale des corps célestes on a appelé la « lune pomme de terre ».

Cela n'eût rien présenté d'extraordinaire si, depuis peu, les pionniers terriens n'avaient été pourvus de renseignements stupéfiants sur ce que recelait Phobos. À savoir que ce satellite était le suprême refuge des derniers Martiens, un petit groupe humain vestige de ce qui avait été, des millénaires plus tôt, une humanité analogue à celle qui continuait à habiter la Terre, sœur de l'espace de Mars.

La présente expédition était basée sur des documents obtenus par un procédé bien étonnant : l'ensemble des visions médiumniques extirpées selon un mode frisant la cruauté à un sujet humain placé dans d'exceptionnelles conditions, sur le trajet de certains réseaux d'ondes émises et rigoureusement contrôlées par les Martiens.

À bord du *Sidérius*, aux côtés du capitaine Zwolf et d'un pilote de grande expérience, Gwen, une femme observait Phobos. Gladys Vivarais était là, véritable chef de la mission, égale à elle-même après avoir organisé de façon impeccable les modalités de l'entreprise. Les autorités terriennes, sollicitées, lui avaient donné carte blanche. En fait ceux qui, d'une planète lointaine, gouvernent en principe, sont généralement enclins à abandonner à ceux qui œuvrent sur place les initiatives inhérentes aux circonstances, aux décisions à prendre. Ce qui faisait parfaitement l'affaire des pionniers et après une réunion des divers responsables des chantiers martiens, cette expédition avait été approuvée à l'unanimité. Si ceux de la Terre ne se rendaient qu'imparfaitement compte des difficultés que pouvaient rencontrer les pionniers, ces derniers, découvrant tout à coup l'existence de ces Martiens que nul ne soupçonnait avant la conquête de l'astre rouge,

étaient bien décidés à en finir avec eux, soit en traitant, soit de toute autre manière, mais avec la volonté d'avoir le champ libre pour mener à bien l'immense dessein consistant à rendre féconde cette planète fossilisée.

Et dans la cabine où se tenaient Gladys, le capitaine Zwolf et le précieux pilote Gwen, Râx était présent. Très sage, enveloppé dans ses ailes, il s'était accoutumé à Gladys, laquelle le gâtait de temps à autre par quelque friandise. Et peut-être l'étrange animal avait-il mystérieusement conscience du danger auquel son maître était exposé. De telle sorte que, malheureusement, le pstôr lui eût été inutile pour ce qu'il risquait.

Un écran de sidérotélé, placé dans l'habitacle du pilote, permettait aux trois personnages de suivre, quelque part dans l'espace mais à portée de la trajectoire de l'astronef, deux points minuscules perdus dans l'immensité. En fait deux hommes, deux plongeurs spatiaux, lesquels évoluaient dans une direction opposée au *Sidérius* vis-à-vis de Phobos, vers lesquels ils se dirigeaient.

La tactique était simpliste. Le *Sidérius* naviguait de telle façon que ceux de Phobos ne pouvaient pas ne pas le détecter. Il s'agissait avant tout d'attirer leur attention, de catalyser sur l'astronef l'intérêt des Martiens, ce qui, du moins l'espérait-on, donnerait aux deux cosmonautes lancés en plein espace sur des fauteuils spatiaux loisir d'aborder le satellite avec un minimum de chances d'être repérés.

Zwolf posa une question à Gladys Vivarais et M^{lle} l'ingénieur en chef répondit :

— D'accord, capitaine. Essayez d'entrer en contact avec eux selon le code interplanétaire mais... je pense qu'ils ne le connaissent peut-être pas !

— Ils ont su dialoguer avec le chevalier Coqdor !

— Coqdor est médium, capitaine. Il a perçu leurs pulsions, non leur langage.

— Ces gens sont évolués et disposent, vous l'avez vérifié vous-même, d'une certaine technologie... Ils captent nos émissions, surveillent les Terriens qui touchent Mars. N'ont-ils pas décrypté le Spalax, qui sert de lien entre les planètes ?

Gladys eut un geste évasif.

— Essayons toujours ! Je crois cependant, qu'ils aient ou non compris notre appel, qu'ils refuseront nos propositions !

La suite des événements devait donner raison à Gladys.

Les Martiens eurent-ils connaissance des messages envoyés par le sidéroradio des Terriens ? Étaient-ils ou non en mesure de comprendre le code Spalax ? Ou bien éprouvaient-ils tant de mépris envers ceux qu'ils considéraient comme des envahisseurs qu'ils dédaignaient de

s'abaisser à la moindre réponse ?

Toujours est-il que rien ne parvint à ceux du *Sidénius*. Ceux de Phobos restaient muets.

*
* *

L'infini.

Le silence.

La solitude surtout. L'atroce, la dévorante solitude.

Telle est la servitude du plongeur spatial. Quoique confortablement installé dans ce super-fauteuil qui lui permet d'obtenir un semblant d'équilibre gravitationnel (le poids du fauteuil excédant celui d'un homme de forte corpulence afin de jouer sur la force attractive), il demeure terriblement isolé.

Il n'entend rien. Sinon dans son crâne le bourdonnement de son propre sang. Il voit, certes. Il voit l'espace sans fin, l'immensité qui semble le reflet de cette éternité que le cerveau humain a tant de peine à concevoir, à définir. Mais il est emprisonné dans sa propre chair, avec la bien fragile carapace du scaphandre spatial.

Deux plongeurs évoluaient dans le grand vide, à portée du satellite Phobos. C'était Bruno Coqdor et Dimitri Borof.

Tout naturellement, ils s'étaient portés volontaires pour accomplir cette nouvelle entreprise plus risquée que toutes les autres, à savoir investir Phobos, tenter de délivrer Franz Lafor s'il était encore vivant. Et préparer ainsi la conquête du petit astre, si possible dans des conditions aussi pacifiques que ce soit.

Ils ne s'étaient pas ainsi embarqués « sans biscuit » pour employer la vieille formule des Terriens. Les deux hommes, que liait maintenant une amitié solide quoique récente, étaient munis de documents d'une importance capitale : ceux obtenus à partir du film né sous les doigts habiles de Gladys Vivarais, alors qu'elle enregistrait les révélations médiumniques de Dimitri, étrangement torturé par Coqdor.

Le film, dès son développement, avait fait l'objet d'un travail minutieux de décryptage. Dimitri, faisant appel à ses souvenirs de flashes réalisés de si cruelle façon, Coqdor, utilisant de son côté son prodigieux sixième sens, avaient mis leurs actions en commun pour compléter les images-sons du fixographe. Le chevalier de la Terre, en effet, tout au long de la terrible épreuve infligée à Dimitri, captait mentalement les visions en une télépathie foudroyante et il avait ainsi pu corroborer les recherches du jeune pionnier lorsqu'il s'était agi de mettre au point l'enregistrement.

Résultat des plus précieux ! En effet, ils avaient pu ainsi déterminer, non seulement que le refuge des derniers Martiens était le satellite Phobos, mais encore être en mesure d'établir un plan aussi détaillé que possible des installations que les transfuges de Mars avaient établies sur l'astricule.

Ils savaient donc comment et en quel point aborder sur cette micro-planète qui n'excède pas dix-huit kilomètres dans sa plus grande longueur, pour cinq ou six de large. Ils connaissaient, sinon précisément, du moins dans les grandes lignes, les galeries, les gouffres utilisés et aménagés pour une vie totalement cavernicole, Phobos étant bien entendu dépourvu d'atmosphère. Mais la sagesse martienne, qui avait dû être prodigieuse des siècles et des siècles plus tôt, palliait tous les inconvénients possibles à une survie de cette sorte.

Il semblait d'autre part que le peuple occupant le satellite ne devait pas excéder deux ou trois cents personnes. « Un village de l'espace », avait dit Coqdor. Mais ce village était aussi une forteresse, difficilement accessible, et tournant autour de Mars selon un rythme accéléré jamais expliqué par les spécialistes spatiaux à quelque six mille kilomètres de la planète rouge.

Forts de tout cela, Coqdor et Dimitri s'étaient fait conduire par le *Sidénius* à courte distance de Phobos. On les avait largués en plein espace, sur les fauteuils adéquats. Et c'était à partir de ce moment, et là seulement, que le capitaine Zwolf avait fait allumer les feux de position, et fait en sorte que par tous les moyens à sa portée l'astronef fût très en vue de ceux de Phobos, afin, autant qu'on le pourrait, de détourner l'attention des planétaires de ces deux myrmidons perdus dans le vide et qui allaient tenter de toucher leur sol.

Certes, dans leurs scaphandres, les plongeurs disposaient de postes de radio, des talkies-walkies perfectionnés qui non seulement leur permettaient de communiquer entre eux, mais encore d'établir un lien à volonté avec le *Sidénius*, voire avec les antennes des pionniers installés sur Mars.

À cela près que la consigne était justement de ne se servir à aucun prix de ces subtils appareils.

Effectivement, il convenait de se méfier des indiscretions. L'expérience avait démontré que les Martiens étaient experts en matière de radio, qu'ils sauraient sans nul doute détecter rapidement les duplex, et que le silence était de rigueur, du moins tant que Bruno et Dimitri n'auraient pas pris pied sur Phobos.

On avait longuement discuté de la question. Coqdor estimait que le système radionique martien jouait sur ce qu'il appelait le laseradar. Les ondes, soit de nature inconnue, soit catalysées par leurs appareils, devaient se propager, nullement sur le mode universel concentrique,

mais en pinceau à l'instar de la lumière laser. Ainsi, ils contrôlaient l'espace non en totalité mais en une sorte de balayage. Et le risque était grand d'être saisis dans de tels faisceaux. Ce serait le repérage immédiat, avec les périls que cela supposait.

En conséquence, Bruno d'une part, Dimitri de l'autre, naviguaient dans l'espace, bloqués tous deux dans une solitude silencieuse, absolue.

Un autre danger était à redouter. Cela ne se limitait d'ailleurs pas aux deux plongeurs, mais également à tous ceux que portait l'astronef. Il s'agissait de ces mirages que les Martiens semblaient avoir l'art de déclencher à volonté, créant des situations fantasmagoriques susceptibles d'agir de façon sensible sur le psychisme des Terriens.

Cela aussi avait été longuement étudié avant le départ de l'expédition. Gladys, Coqdor, Dimitri, comme plusieurs pionniers qui en avaient été antérieurement victimes, se souvenaient parfaitement des visions aberrantes qui leur avaient été suscitées. Et Coqdor disait en riant à Dimitri : « Je ne souhaite pas, quand vous ferez la sieste, vous revoir privé de tête... tout comme j'ai vu venir vers moi M^{lle} Vivarais décapitée ! »

Tous trois se rappelaient comment, après les avoir égarés en les enveloppant de la nuée blanche, leurs adversaires s'étaient en quelque sorte divertis à les troubler par ces projections d'ondes capables d'annihiler certaines zones au point de faire paraître des humains mutilés. Et Râx, semblant ne voler qu'avec une seule aile, n'avait pas échappé à ce tour de passe-passe.

Coqdor, il est vrai, supputait que leurs adversaires avaient plus d'un tour dans leur sac et que, cette fois, ils ne se contenteraient pas de ces farces surprenantes.

Il songeait à tout cela, poursuivant sa randonnée dans le vide. Il apercevait Dimitri, non loin de lui, dirigeant lui aussi son fauteuil spatial. Par instants, ils ne communiquaient que par le seul moyen qui leur était autorisé, un geste amical. Par contre, étant donnée leur orientation, le *Sidérius* avait disparu de leur champ visuel.

Devant eux, Phobos grossissait à vue d'œil. Ils pouvaient observer les formes tourmentées de ce satellite qui échappe à bien des lois cosmiques connues, tant par son aspect que par son comportement. Cette masse bizarre, crevée de cratères à l'instar des plaines de Mars, et qui n'a jamais adopté la morphologie universelle des astres – la sphère –, leur donnait l'impression de quelque chose de menaçant, de terrible même. Coqdor imaginait l'exode des Martiens, lors du cataclysme inconnu qui avait ravagé et surtout asséché la planète rouge. Sans doute leurs savants avaient-ils estimé que Phobos représentait le dernier refuge et on avait alors conquis le satellite afin

de l'aménager convenablement pour la survie de la race. Et très probablement, les survivants disposaient-ils des moyens fantastiques hérités de leurs ancêtres.

Ce qui gênait les plongeurs de l'espace, c'était qu'ils ne pouvaient dialoguer avec le *Sidérius* et ne savaient exactement où on en était à bord de l'astronef. Coqdor estimait donc qu'il faudrait tenter d'aborder le plus rapidement possible. Le *Sidérius*, dans sa position, leur était masqué par la masse même du satellite et tout portait à croire que les occupants de Phobos, intrigués, inquiétés surtout par l'approche d'un vaisseau spatial, y portaient toute leur attention, ce qui les détournait de remarquer ces deux isolés s'apprêtant à toucher leur sol.

Soudain, Coqdor frémit. Il venait de ressentir subtilement une sorte de malaise. Comme s'il était parcouru totalement par un courant électrique. Il n'était pas difficile de supposer qu'il se trouvait pris dans un de ces rayonnements émanant de la sagesse martienne. Que cherchaient ceux de Phobos, il ne pouvait le deviner. Mais de toute évidence ils étaient en alerte, soit en raison de l'approche bien visible de l'astronef, soit même que les deux plongeurs aient été aperçus.

Sans doute Dimitri, évoluant à une centaine de mètres de Bruno Coqdor avait-il, lui aussi, subi les radiations. Et le jeune pionnier était payé pour en connaître les sensations, après la terrible épreuve médiumnique. Le chevalier de la Terre lui fit un signe et un geste affirmatif de Dimitri lui confirma qu'il avait bel et bien perçu également le faisceau radiant.

C'était l'angoisse. Vus, ils avaient peu de chances de se poser sur Phobos sans être attaqués. Certes, ils étaient armés, mais les Terriens, par principe, répugnaient aux conflits interplanétaires sans avoir toujours réussi à les éviter tant les peuples visités pouvaient fréquemment se méfier des arrivants. On répétait toujours, chez les cosmatelots, le vieil adage né des premiers voyages interstellaires : « Pas de bagarre avec les Martiens », une sorte de prise de position qu'on eût voulue universelle et qui, pour les conquérants de Phobos, retrouvait son sens initial. Mais une fois encore, s'interrogeait Coqdor, cela serait-il réalisé ?

Toutefois, il estimait qu'il n'était plus temps de reculer. De toute façon, les Martiens allaient inévitablement réagir à l'approche du *Sidérius*, forcément en vue depuis la face opposée du satellite. Il décida donc l'atterrissage et fit signe à Dimitri de piquer vers le sol de l'astéroïde.

Nouvel assaut ondionique, qu'ils éprouvèrent tous deux en même temps.

Si la première bordée de ces ondes inconnues pouvait avoir été un simple avertissement, cette fois c'était autre chose et ils en firent

l'expérience en se heurtant à une force invisible, qui les stoppa dans leur élan.

Force réfractaire mais aussi répulsive car les deux voyageurs de l'espace furent rejetés sans douceur à plusieurs centaines de mètres, culbutant littéralement, de telle sorte que si Coqdor sut se retenir à temps, Dimitri se retrouva en plein vide hors de son véhicule duquel il avait été arraché par le choc.

Coqdor manœuvra aussitôt pour tenter de le rejoindre. Mais alors qu'il s'approchait de son compagnon qui tournait sur lui-même, désormais privé de sustentateur gravitationnel, il aperçut, dépassant l'horizon très borné du satellite, la forme du *Sidénius* qui devait le contourner. Aussitôt il ne sut comment cela s'était fait, mais il se trouva au centre d'un monde d'étincelles, un véritable feu d'artifice inouï semblant embrasser l'univers entier.

Ébloui, aveuglé, saisi comme par une main géante, Coqdor à son tour exécuta un véritable looping, s'extirpa bien malgré lui de son fauteuil et alors qu'il allait tendre une main secourable à Dimitri, il fut emporté tout comme le pionnier dans des torrents fulgurants, myriades et myriades de petits points lumineux, naissant spontanément de l'espace.

Coqdor eut quelque peine à reprendre ses esprits. Il avait été violemment choqué et il errait, pauvre épave flottante, à travers l'immensité, apercevant vaguement Dimitri qui se trouvait exactement dans le même état que lui.

Toutefois, l'homme aux yeux verts commençait à se reprendre, après avoir réglé sa respiration de son mieux, ce qui n'était pas une mince affaire dans le microcosme du casque. Enfin, il retrouva un peu de stabilité et essaya de comprendre.

Il supposa tout de suite qu'il avait été pris, tout comme son camarade de plongée, dans un de ces faisceaux ondioniques dont les Martiens paraissaient avoir l'apanage. Devant lui, il voyait encore la fulgurance des étincelles, dans une zone relativement localisée toutefois, ce qui corroborait son hypothèse du réseau d'ondes limité à volonté. Il tenait à son idée de laseradar.

Dimitri lui faisait des signes, et ils tentèrent alors de se rapprocher, s'aidant des réacteurs du scaphandre qui aidaient efficacement à la propulsion. Ils étaient encore frappés par l'éclat de ces torrents d'étincelles et en observant attentivement, Bruno Coqdor finit par s'apercevoir que ces milliards de petites étoiles, parfaitement silencieuses dans la vastitude, paraissaient se produire à partir d'une surface rigoureusement invisible, mais vraisemblablement courbe. « Ainsi donc, estima-t-il, il y a là une sorte de sphère (ou tout au moins un segment de sphère), provoquée par les émetteurs martiens,

et contre laquelle nous nous sommes cognés. »

Mais l'effet électromagnétique qu'il supputait lui fut confirmé, haut la main, quelques instants après. Tandis que s'éteignaient les dernières étincelles qui avaient été produites alors que les deux plongeurs se heurtaient à la force mystérieuse, le *Sidérius* avait évolué et il était à présent très visible pour les plongeurs. Naturellement, les Martiens devaient déjà le suivre aisément dans sa trajectoire.

Ce qui fut démontré sans retard. Car l'astronef, soudain, parut ébranlé dans toute sa contexture. C'était très visible pour Coqdor et Dimitri Borof. Ils virent l'énorme vaisseau spatial qui paraissait littéralement rebondir, comme s'il avait heurté une surface inexistante, du moins à la vue.

« Exactement ce qui nous est arrivé ! » songea Coqdor.

Seulement, cette fois, cela se produisait à une échelle infiniment plus importante. Si bien que le croiseur de l'espace, déséquilibré un instant, fut enveloppé dans un véritable feu d'artifice titanesque, fait de nuages d'étincelles si vastes et si denses que les deux plongeurs, heureusement à bonne distance, le perdirent de vue pendant quelque temps, tant les fulgurances emplissaient une zone immense et occultaient en partie par la même occasion les formes tourmentées de la lune pomme de terre.

Cette fois, Coqdor était en plein désarroi et ne savait que faire. Il tentait de réfléchir, mais le moyen d'y parvenir dans un pareil chaos, quand on est perdu en plein ciel ? D'ailleurs, la situation se modifia très vite. Sans doute le capitaine Zwolf venait-il de prendre une décision, très certainement en accord avec Gladys Vivarais, responsable de l'expédition.

Tout bonnement, le *Sidérius* ouvrait le feu en direction de Phobos.

Coqdor devina qu'en fait, on ne cherchait pas à atteindre le satellite mais bien de briser – ou de tenter de le faire – l'obstacle mystérieux qui s'opposait à sa progression. De toute façon, dans une certaine mesure, le résultat cherché était obtenu. On avait voulu provoquer les Martiens en mettant le navire de l'espace bien en évidence. C'était donc réalisé. Mais aussi on avait spéculé sur le fait que cela permettrait aux plongeurs de tenter un abordage clandestin. Seulement il leur faudrait, de toute façon, franchir la barrière invisible. Comment ?

Coqdor pensait à tout cela, pendant que, dans le grand vide, le combat commençait.

Le *Sidérius* mitraillait, peut-être sans grand espoir de succès, ce barrage qui échappait à la vue mais était cependant bien tangible. Cette fois, on vit se multiplier les nuages étincelants et l'espace tout entier parut s'enflammer. C'étaient des tourbillons colorés, d'une

incomparable beauté, d'une magnificence sans précédent. Il était évident que le feu inframauve, émis par le vaisseau spatial, et dont la puissance est reconnue à travers les galaxies, frappait de plein fouet cette sphère ou partie de sphère devinée par Coqdor. Les Martiens, eux, ne tiraient pas, se contentant sans doute de laisser les Terriens s'acharner stérilement contre le barrage qu'ils avaient si bien établi.

Mais depuis un moment, Coqdor, qui essayait d'y voir clair en dépit de l'éblouissement qui emplissait tous les abords de la planète rouge, remarquait qu'il avait eu très certainement raison en formulant en lui-même sa première hypothèse.

Le réseau ondionique affectait une forme de sphère, mais ne se manifestait pas ainsi en totalité et les Martiens devaient focaliser la force sur un secteur donné. Ils l'avaient fait, petitement peut-être en ce qui concernait les deux plongeurs, et sur un domaine beaucoup plus vaste afin d'arrêter la progression du vaisseau spatial.

Coqdor décida brusquement de risquer le tout pour le tout.

— Ils sont occupés à stopper le *Sidérius*... Eh bien, nous, nous allons tâcher d'en profiter !

Il supposait, non sans logique, que le navire terrien absorbait présentement l'attention totale des gens de Phobos. Et que la barrière invisible était dressée, si l'on pouvait dire, face au *Sidérius*. Ce qui laissait peut-être le champ libre dans d'autres azimuts.

Le chevalier de la Terre fit un signe aussi impérieux que significatif vers Dimitri, lequel comprit aussitôt.

Ils s'étaient considérablement rapprochés de la surface du satellite. Partout, sauf d'un certain côté où Phobos présentait un relief capricieusement découpé avec une sorte de protubérance qui était un mont en miniature, l'immensité céleste était envahie par des flots d'étincelles, des fleuves de feux scintillants. Les deux plongeurs piquaient vers le roc turgescent à la vitesse de l'éclair, ayant déclenché leurs réacteurs au maximum.

Coqdor sut qu'il avait eu raison. Ils avaient en quelque sorte franchi une brèche dans le réseau ondionique.

Le *Sidérius* continuait à bombarder l'adversaire à l'inframauve, provoquant d'étonnants volcans, créant des gerbes de feu, magistrales à travers le grand vide. Et sans doute les Martiens étaient-ils tout aussi aveuglés par ces splendeurs tragiques que ceux du vaisseau spatial. Mais Zwolf et Gladys savaient ce qu'ils faisaient, soucieux de favoriser la mission des plongeurs.

Alors que l'espace en entier paraissait totalement embrasé, Coqdor et son compagnon prenaient pied sur le satellite de Mars.

CHAPITRE XII

Bruno Coqdor avait l'impression, depuis quelques heures, de vivre un film muet, captif qu'il était de ce scaphandre lui-même plongé au sein d'une immensité terriblement silencieuse.

Et le combat continuait à se dérouler, relativement près de lui. Il pouvait voir le *Sidénius* qui continuait gaillardement à mitrailler le satellite. Jusque-là inutilement sans doute, puisque la barrière invisible demeurait réfractaire au tir de l'astronef. Et l'impact formidable engendrait toujours des torrents d'étincelles, formant un arc-en-ciel titanesque, d'une incomparable beauté, et dont la merveilleuse luminescence était traversée et augmentée par les traits des rayons infrarouges aux tons d'un léger violet, les javalots esmeraldins des canons laser.

Mais toute cette splendeur avait au moins un avantage : elle avait permis aux plongeurs d'aborder Phobos.

Maintenant, il importait de pénétrer à l'intérieur de cette citadelle de l'espace. D'après les visions de Dimitri, il apparaissait que le corps céleste, dans son entier ou presque, avait été aménagé par les Martiens afin d'y permettre la vie d'une colonie. Colonie qui, en désespoir de cause, n'était plus que le suprême refuge d'une race expirante dont les survivants, en un sursaut d'orgueil, refusaient l'action des extramartiens venus tenter de revivifier la planète rouge sclérosée.

Après leur retour de la cité morte, Coqdor, avec Dimitri et Gladys, avaient réussi à établir un plan aussi détaillé que possible de Phobos et de ses installations internes. Ainsi, les plongeurs savaient, à peu de chose près, sur quel point ils se trouvaient et à quelle distance de l'orifice le plus proche.

Se diriger de ce côté était tout naturel. Cependant, les choses, de toute évidence, ne se présenteraient pas de façon aussi simple et en dépit du fait que l'attention des Martiens devait être en grande part absorbée par l'attaque du vaisseau spatial, des guetteurs éventuels pouvaient repérer les deux intrus et, partant, s'opposer par toutes les manières à leur pénétration.

Coqdor qui avait longuement songé à tout cela, prenant son temps afin de préparer l'expédition avec le maximum de chances de succès, préconisa une progression rampante. Dimitri, qui avait été chapitré par avance imita donc le chevalier de la Terre et tous deux

commencèrent à évoluer sur Phobos en position de reptation.

Le terrain, incroyablement capricieux, s'y prêtait parfaitement. On passait entre des rocs plus ou moins aigus, on glissait dans de petits cratères qui abondaient. On remontait en s'agrippant à des aspérités nombreuses, on évitait des failles et des aiguilles tranchantes au contact dangereux. C'était peu pratique mais cela favorisait leur but : atteindre l'entrée du labyrinthe intérieur en évitant autant que possible d'être vus.

Si Coqdor était depuis longtemps accoutumé à ces progressions en terrains accidentés de planète en planète, il n'en était pas de même en ce qui concernait Dimitri, jeune pionnier dont le séjour sur Mars constituait la première aventure interplanétaire. Il se réglait donc sur les mouvements de l'homme aux yeux verts, en qui il avait su acquérir une confiance absolue.

Il voyait, devant lui, l'horizon incroyablement court du satellite. C'était un fragment de terrain qui s'interrompait net, bien autrement que sur la Terre ou sur Mars. L'univers semblait s'arrêter là et ensuite... le vide ! L'immensité du vide ! La sensation qui prenait Dimitri aux entrailles lui donnait le vertige. Il avait l'impression de se trouver sur une épave emportée dans l'éternité.

Un bon moment, ils poursuivirent leur randonnée sur ce gros caillou spatial. Par instants, ils levaient la tête, regardaient autour d'eux, cherchant à travers l'espace la forme allongée, couleur d'argent vif, du *Sidérius*, toujours serti d'une flamboyante aigrette de feux colorés, émanant soit de ses propres armes, soit de contact avec l'invisible rempart qui protégeait Phobos.

Mais ce rempart n'était pas total et les plongeurs en avaient eu la preuve puisqu'ils avaient tout de même touché le sol du satellite.

Coqdor, soudain, s'arrêta net et se retournant fit un signe impérieux à Dimitri. Le pionnier obéit instantanément, comprenant que le chevalier avait aperçu quelque chose de suspect.

À partir de ce moment, dès qu'ils reprirent leur marche rampante, ils redoublèrent de précautions, cherchant plus que jamais l'abri, peut-être bien illusoire, des accidents de terrain qui abondaient.

Et puis Coqdor s'arrêta encore. On lui parlait.

On s'adressait à lui, toujours sur ce mode mystérieux qu'il avait découvert sur Mars. Par pulsions mentales. Des pensées suggérées plus que des vocables articulés.

— Chevalier Coqdor... Inutile de dissimuler...

Il y eut un petit temps, puis la « voix » reprit :

— Nous vous avons vus !...

Coqdor jugea lui aussi inutile de prolonger cette séance de ramping. Au surplus il en avait assez de jouer les reptiles et il se leva carrément,

avec un coup de tête vers Dimitri qui l'imita, pressentant que Coqdor devait avoir de bonnes raisons pour agir ainsi.

Ils se retrouvèrent donc tous deux debout, équilibrés par leurs semelles compensatrices, la gravité étant naturellement compromise eu égard aux faibles dimensions de Phobos. Et ils virent, droit devant eux, l'entrée du labyrinthe, ainsi qu'ils avaient pu la situer. Et se tenant devant un orifice, probablement naturel avant d'être aménagé, quatre Martiens. Quatre de ces étranges guerriers évoquant le passé historique de la Terre, avec les inévitables épées de feu.

Pendant ce temps, l'espace continuait à flamber et le *Sidérius* – ou plutôt ceux qu'il portait – s'en donnait à cœur joie.

Bruno Coqdor entendit, en lui-même :

— Vos coplanétriotes se donnent bien du mal... Pour couvrir votre incursion... Pouvez-vous leur conseiller de cesser ce tir stérile ?

Coqdor sourit au fond de son casque. Les Martiens montraient qu'ils avaient un certain sens de l'humour.

— Très bien, fit-il, tout haut, sûr d'être entendu. Je vais prévenir le commandant du navire spatial !

Et cette fois, conscient que les précautions devenaient inutiles, il envoya un message radio au *Sidérius*, informant ses amis qu'il était sur Phobos et prenait contact avec ceux du satellite.

Le combat cessa quelques instants après. Et tout redevint normal.

Les curieux personnages regardaient venir les deux plongeurs. Coqdor, comme Dimitri, se disait encore qu'il s'agissait de fantômes, qu'une fois de plus ces apparences, vraisemblablement hologrammes ondioniques, étaient les seules manifestations visuelles des Martiens, lesquels devaient se tenir à l'intérieur de la forteresse-astéroïde.

Et l'étrange dialogue reprenait. Coqdor parlant tout haut à l'intérieur de son casque, accentuant au maximum les syllabes en symbiose avec sa pensée profonde, de façon à émettre un composé de vocables et de vibrations qui répondaient aux pulsions purement ondioniques de ses interlocuteurs.

— Que souhaitez-vous en venant sur Phobos ? demandaient ceux du satellite.

— Je suis en quelque sorte ambassadeur de la Terre. Nous ne souhaitons que la paix, depuis que nous avons découvert que votre race planétaire existait encore. Vous vous défiez de nous ? Nous voulons bien le croire, le comprendre. Mais, je me répète, vous l'ayant déjà dit lors de notre première entrevue, nous ne voulons que la fécondité de Mars !

— Chevalier Coqdor ! Nous aussi avons été formels. Nous entendons demeurer seuls maîtres en notre monde !

Coqdor était prodigieusement agacé de ce duplex, lequel tout en se

déroulant dans des circonstances particulières et avec des moyens d'exceptions, ne faisait que tourner au dialogue de sourds. On récidivait, après les premiers échanges stériles de la planète rouge. Mais il importait de ne pas couper les ponts.

— Je puis, dit-il, en référer aux autorités terriennes. Cependant, en attendant une réponse qui ne tarderait sûrement pas à venir, puis-je solliciter autre chose de votre part ?

— Et quelle est votre requête, chevalier ?

— Acceptez-vous de libérer le pionnier que vous avez enlevé, et de nous le rendre ?

Il y eut un temps mort. Coqdor observait les quatre hommes. Il notait qu'ils étaient à visage nu, comme lors du premier contact. Alors que, sur Phobos encore plus que sur Mars, il était indispensable de disposer d'un appareil respiratoire. Et même si le stimox, captant les rares molécules d'oxygène stagnant encore sur la planète y permettait de respirer, sur le satellite évidemment veuf de toute atmosphère, c'était le casque qui devenait indispensable.

La réponse vint, toujours sans qu'aucun des quatre chevaliers aux épées de feu ne semblât remuer les lèvres :

— Nous regrettons ! Mais ce Terrien est nôtre, désormais !

Que se passa-t-il à ce moment ? Coqdor ne réalisa qu'après coup. Mais il devait comprendre que Dimitri, demeuré neutre jusque-là, réagissait avec sa rage habituelle. Tout bonnement parce que, son attention tendue à l'extrême, les sens exacerbés par la situation, par cette conversation hors du commun, il avait fini par se brancher sur le réseau d'ondes qui s'était établi entre Coqdor et les Martiens. Et qu'il bénéficiait de sa grande sensibilité, tout humain étant, qu'on le veuille ou non, un médium en puissance. Il captait par bribes les éléments du dialogue, et parvenu au paroxysme de ce qu'il pouvait assimiler, il atteignait au stade où il percevait, médiocrement certes, mais tout de même de façon audible (sur le plan mental) que ces étonnants personnages prétendaient conserver Franz parmi eux, voire l'incorporer dans leurs rangs.

Et cette fois sans attendre les ordres de Bruno Coqdor, il perdait patience, injurait les Martiens et se précipitait sur eux, braquant son revolaser.

L'homme aux yeux verts n'eut pas le temps de le lui interdire. Un rayon vert, le terrifiant fil aux tons d'émeraude partait et traversait de part en part un des chevaliers.

Et à la grande stupéfaction de Coqdor, l'homme chancela et tomba, foudroyé, tandis que les autres brandissaient les épées de feu.

Dimitri (qui ne réfléchissait plus) mitraillait ses adversaires et en abattait encore deux. Coqdor (qui lui réfléchissait à toute vitesse)

réalisait qu'ils n'avaient pas affaire à des fantômes, de simples projections holographiques comme précédemment, mais bel et bien à des êtres vivants. Une fois de plus, ils avaient été piégés et déroutés par les manigances ondioniques dont semblaient raffoler les Martiens, lesquels, cette fois, étaient venus en personne à la rencontre des plongeurs de l'espace.

Mais quelles qu'en soient les conséquences, le mal était fait et il était trop tard pour stopper l'action délibérée de Dimitri. Coqdor n'eut qu'un souci, qui s'imposa à lui de façon foudroyante : protéger le dernier survivant, le quatrième, et il se jeta devant Dimitri pour arrêter le geste fatal.

Cette fois il lui parla par radio :

— Non ! On le neutralise, c'est tout !

Seulement c'était plus aisé à dire qu'à faire car le dernier avançait à leur rencontre, bravement, faisant tournoyer son épée de feu dont la plus élémentaire prudence ordonnait de se méfier. Dimitri en sut quelque chose, lorsque ce trait fulgurant heurta son revolaser et le désintégra proprement.

Le jeune pionnier demeura un bref instant interdit, bouche bée, ne s'attendant guère à cela. Mais Coqdor grondait :

— Désarmons-le ! Et...

Il n'en dit pas plus et se rua sur l'adversaire. L'autre voulut faire face mais il s'apprêtait à abattre Dimitri et ne sut pas parer l'attaque. Coqdor, au revolaser, tirait sur l'épée de feu. Il y eut un curieux contact entre les deux lames, faites l'une comme l'autre non de métal ou de tout autre matière, mais uniquement de radiations. Ce fut le rayon vert contre le rayon pourpre, ce qui provoqua un véritable tourbillon aux mille coloris. Et il n'y eut plus rien. Ils s'étaient neutralisés l'un l'autre.

Les deux Terriens, ensemble, se jetèrent sur l'adversaire et cette fois on se contenta de le maîtriser. Car il était bien tangible, c'était indéniable. Une passe de karajudo (sport de combat hérité des Terro-Japonais des temps anciens et adopté par toute la planète) acheva de l'immobiliser. Coqdor, mentalement, lui parla :

— Je déplore la mort de vos compagnons. Mais nous avons une mission. Nous avons voulu un contact pacifique. Nous devons aller jusqu'au bout !

Il n'obtint pas de réponse. Il regardait le prisonnier, se demandant comment il pouvait, ainsi que ses compagnons, vivre sans masque, sans casque, dans ce milieu dénué d'atmosphère. Il se souvenait, à ce propos, qu'il avait remarqué que Franz Lafor, lors de sa mortelle randonnée sur le bulldolazer, était lui aussi à visage nu, sans le précieux stimox.

Mais il fallait agir. Et vite. Aidé de Dimitri, il souleva le corps du Martien et le petit groupe se dirigea vers l'orifice qui devait donner sur le labyrinthe intérieur de Phobos.

Restait à pouvoir ouvrir pour pénétrer car, obligatoirement, ceux qui avaient installé le satellite de façon à recueillir le restant de leur peuple avait dû prévoir une fermeture en conséquence.

Coqdor et Dimitri purent le constater dans les instants qui suivirent et se heurtèrent, comme deviné, à une surface métallique d'un gris sombre encastrée dans l'anfractuosité naturelle du rocher.

D'un coup d'œil, Coqdor sut qu'il ne pourrait venir à bout de pareil obstacle sans en connaître les modalités d'ouverture. Pas de temps à perdre ! Il se pencha sur son captif.

Et l'interrogea, mentalement.

Sans résultat !

Il lui répugnait d'employer la menace. Il eût tellement voulu établir une fraternité humaine entre ses coplanétriotes et les survivants de la planète rouge qu'il refusait ce genre de procédé. Par contre, découvrant cette mauvaise volonté qui se manifestait simplement par inertie, et à laquelle il s'attendait, il s'employa aussitôt à utiliser un moyen différent et parfaitement à sa portée : le sondage psychique.

Médium, télépathe, hypnotiseur au besoin (encore qu'il ne se servît qu'en dernier ressort de ce dernier système qu'il condamnait moralement, l'assimilant à une sorte de viol de la personnalité), Bruno Coqdor se raidit, ferma les yeux, régla son souffle, projeta hors de lui un potentiel exceptionnel de force mentale, dirigeant sa puissance humano-ondionique sur le cerveau du Martien prisonnier.

Il était accoutumé à ce genre de travail psy. Ainsi il agissait fréquemment sur Râx, ce qui avait créé entre l'homme et l'animal un accord permanent, leur facilitant les échanges cérébraux. À présent, il découvrait un mental inattendu. Alors qu'habituellement, tout humain envers lequel il se pointait ainsi se montrait, soit réceptif et coopératif, soit franchement hostile (et alors il lui fallait user de violence et forcer le barrage), soit encore totalement passif, Coqdor trouvait un cerveau *déjà conditionné et partant pratiquement bloqué*. Il fit deux ou trois tentatives, très surpris de cet état de fait. Et puis, après un instant de réflexion, il commença à comprendre.

Tout comme cela avait été le cas pour Franz (ce qu'il avait pressenti dès le départ), les quatre Martiens de garde sur Phobos étaient également pris dans l'engrenage d'une puissance psycho-magnétique. Sans doute celle émanant du dispositif « toile d'araignée » qu'il avait une première fois mentalement, médiumniquement entr'aperçue, ce qui avait été confirmé par la suite lors de la terrible séance où Dimitri avait été la victime consentante.

Son prisonnier était dans un état second, comme les trois autres que Dimitri avait si brutalement tués au revolaser. Comme Franz, désormais le jouet des Martiens.

Coqdor n'avait pas l'habitude de tergiverser. Il voulut profiter de la passivité du Martien. Il s'y reprit à plusieurs fois avant de trouver la faille, sûr au départ qu'elle existait. Il transpirait à grosses gouttes dans son casque, tant l'effort psy était grand. Mais il parvenait petit à petit à contourner les méandres du réseau ondionique enserrant le cerveau qu'il voulait conquérir. Il y parvint après de longs instants d'efforts, non sans avoir averti Dimitri afin que le jeune pionnier puisse accepter patiemment le temps nécessaire à l'expérience.

Coqdor redoutait surtout que les Martiens, le combat avec l'astronef ayant cessé, ne viennent à se préoccuper de leurs quatre gardes, mais il n'en était rien. Probablement, la garnison de Phobos était-elle en alerte, surveillant le *Sidérius* en cas d'une nouvelle tentative.

L'homme aux yeux verts, irradiant mentalement, pénétrait lentement dans le potentiel cérébral du captif. Et c'est ainsi qu'il trouva ce qu'il cherchait : il « vit », nettement, le système de fermeture et d'ouverture de la porte de métal.

Il exhala un profond soupir, quelque peu étourdi après pareille dépense phosphorique. Mais qu'il fût ou non ébranlé, il n'avait pas de temps à perdre et avertit aussitôt Dimitri.

Tandis que, renseigné par Coqdor, le pionnier cherchait, trouvait le déclencheur du système et le faisait fonctionner, Coqdor jetait un dernier regard au Martien toujours immobilisé. Tout s'éclairait, et la raison pour laquelle ces quatre chevaliers aux épées de feu, semblables aux fantômes de Mars, pouvaient vivre sans appareil respiratoire, à l'instar de Franz sous la coupe des Martiens. Les uns comme les autres, soumis à l'emprise électromagnétique, étaient conditionnés tels des robots et échappaient dans cet état aux nécessités humaines.

Cependant, devant lui, la porte de métal coulissait. Dimitri, toujours fougueux, s'élançait dans l'ouverture ainsi pratiquée.

Coqdor renonça à le freiner et, derrière lui, pénétra dans le mystère de Phobos.

CHAPITRE XIII

Ils avançaient avec mille précautions. Dimitri avait parfaitement su se servir du système commandant la porte de métal, Coqdor ayant lu dans l'esprit du Martien prisonnier. Ils avaient franchi le seuil et par souci d'humanité, ramené leur captif à l'intérieur. Ils l'avaient laissé là, après que Dimitri eût fait jouer le rempart mobile en sens inverse. De toute façon, le pauvre type serait récupéré par ses coplanétriotes.

Les deux Terriens progressaient avec lenteur. Ils s'étaient enfoncés, ainsi qu'ils l'avaient appris médiumniquement, dans un véritable dédale de galeries naturelles, la lune pomme de terre étant tout aussi tourmentée intérieurement qu'extérieurement. On avait utilisé l'apport planétaire pour s'y installer. Mais, après un bon moment de marche dans les semi-ténèbres (ils évitaient de braquer leurs torches pour ne pas être repérés), Coqdor et son compagnon n'étaient guère plus avancés. De toute façon, inutile de se leurrer : il y avait beau temps que les Martiens les avaient détectés et vraisemblablement ils n'ignoraient pas le drame qui venait de se jouer. Seulement comme l'ensemble de la garnison devait se consacrer à surveiller le *Sidérius* et à contrer au besoin son action, ceux du satellite se souciaient peu des deux plongeurs. Sachant en toute sûreté qu'une fois engagés dans le labyrinthe ils ne s'en sortiraient pas sans leur permission.

Dimitri emportait un plan minutieux, celui qu'ils s'étaient donné tant de mal à établir avec la collaboration efficace de Gladys, se basant sur le film pris par le fixographe qu'ils avaient mis au point par la suite. Si bien qu'en dépit de l'obscurité totale, ils parvenaient à se déplacer à peu près correctement. Tout au plus, par instants, voilant de la main la lampe de la torche, Dimitri jetait un rapide coup d'œil sur cette carte si précieuse, éteignant aussitôt après s'être repéré.

Ils savaient que, toujours d'après le plan, ils avaient abordé Phobos et pénétré dans le dédale cavernicole assez loin de ce qui constituait en quelque sorte le cœur de la forteresse. Un parcours qui devait atteindre deux ou trois kilomètres, ce qui était évidemment très long, très difficile, surtout dans de telles conditions. Mais Dimitri, avec sa fougue accoutumée, Coqdor, grâce à son cran à toute épreuve, étaient bien décidés à aller jusqu'au bout.

Il y avait près d'une heure qu'ils s'étaient enfoncés dans les entrailles du planétoïde lorsqu'ils crurent distinguer une vague lueur

devant eux. La source de clarté, d'ailleurs relative, paraissait émaner d'un point situé au-delà d'un coude de la galerie qu'ils parcouraient.

Prudents plus que jamais, ils s'arrêtèrent, se concertèrent, repartirent en longeant la paroi rocheuse, parfaitement abrupte.

La luminosité, quoique encore vague, augmentait visiblement. C'était une clarté blafarde, couleur de brouillard matinal. Très intrigués, les deux plongeurs s'interrogeaient sur sa nature. Ils ne tardèrent pas à être fixés.

Cela ne provenait pas de lampes, de projecteurs quelconques. Ils s'aperçurent que la galerie tout entière en était envahie, comme par une masse qui emplissait cette partie du labyrinthe. Et devant eux, ils découvrirent tout à coup que le passage semblait totalement barré. Par ce phénomène bizarre, lumineux en soi, évoquant un nuage de fumée blanchâtre, et qui venait incontestablement à leur rencontre.

Dimitri, qui avait voulu marcher le premier, demeura sur place, stupéfait. Et Coqdor, le rejoignant rapidement, le tirait en arrière.

— La nuée blanche ! C'est la nuée blanche !

Cette nuée blanche, commune sur Mars, et dont les autochtones savaient si bien se servir, les Terriens pouvaient avoir de bonnes raisons de se la rappeler.

C'était ce conglomerat nébuleux, si nocif, avec lequel on avait kidnappé Franz Lafor, égaré Coqdor et créé d'effarants fantasmes. Le chevalier de la Terre comprenait le péril. Il n'était pas de ceux qui consentent aisément à reculer. Mais que faire devant pareil adversaire ? Il eût bravé cent Martiens, des hommes tels que lui ! La nuée blanche était d'une autre trempe et on ne pouvait sans doute pas grand-chose contre elle.

— Vite, Dimitri !

Coqdor eût volontiers mitraillé le nuage diabolique. Seulement il n'avait plus d'arme, son revolaser ayant été neutralisé en heurtant la lame flamboyante du chevalier martien. Dimitri avait encore le sien, par contre, et dans le micro du casque, Coqdor lui cria :

— Tirez ! Dimitri ! Tirez ! Couvrez notre retraite !

Dimitri, qui avait repris ses esprits, brandit son arme.

Mais trop tard !

Ce fut comme un flux marin qui déferle. En une fraction de seconde, devant Coqdor effaré, la nuée fut sur eux. Sur Dimitri très exactement, car cette marée d'un nouveau genre s'arrêta net aux pieds du chevalier.

Et reflua !

Se retira dans le canal formé par la galerie. Disparut. Il n'y eut plus rien.

Mais Coqdor, appelant Dimitri d'une voix étranglée, ne reçut

aucune réponse.

Alors il fit jouer sa torche atomique, les ténèbres étant redevenues souveraines.

Dimitri n'était plus là. Il avait été enveloppé, emporté par le monstre nébuleux.

Bruno Coqdor se retrouvait seul. Isolé. Perdu dans les gouffres que formaient les profondeurs de Phobos.

Il n'avait plus d'arme, sinon son poignard de cosmonaute. Et la carte, le plan si subtilement établi avait été enlevé en même temps que le jeune pionnier.

Un long moment, l'homme aux yeux verts demeura sur place, abasourdi, luttant contre son trouble, cherchant à savoir ce qu'il convenait de faire, conscient que les Martiens jouaient avec lui comme le chat avec la souris et devaient se divertir à ses dépens, alors qu'il leur eût été aussi aisé de l'enlever en même temps que Dimitri.

Que faire ? Où aller ? Si seulement il pouvait encore s'orienter...

Sa décision, soudain, fut prise.

Rapidement, il ôta le haut de son vêtement, ne conservant que le pantalon et le casque.

Puis il tira le poignard de sa gaine, une lueur farouche dans le regard.

Si les Martiens possédaient un moyen quelconque de l'observer, ce qui devait être le cas, ils devaient être fort surpris de voir à quel étrange manège se livrait le chevalier de la Terre.

Torse nu, empreint d'une volonté sans réserve, Coqdor gardait les yeux fermés. Il se concentrait ainsi qu'il lui était nécessaire lorsqu'il entreprenait une expérience médiumnique.

Et quand il put se croire prêt, avec la pointe du poignard qu'il n'avait pas cessé d'êtreindre, il commença froidement à se piquer, un peu au hasard, prenant des temps entre chaque piqure.

Il était décidé à pallier la disparition du plan emporté avec Dimitri par la perfide nuée blanche. Et n'ayant pas le choix, se basant sur ses facultés psychiques, du fond de cet abîme où il se trouvait précipité, il tentait d'agir cérébralement, stimulant sa sensibilité déjà aiguë en provoquant ces douleurs vives qui avaient donné de si bons résultats lorsqu'il avait pratiqué sur le corps de Dimitri.

Petit à petit, sous l'impulsion cruelle, les images apparaissaient au plus secret de son être, en cette zone inconnue où se projettent les imaginations, les fantasmes, les désirs les plus inavoués et où le subconscient est susceptible de percevoir mystères et réalités masquées.

Sur son corps ainsi traité, le sang commençait à perler, mais il n'en

avait cure. Il en arrivait à ne même plus sentir vraiment la douleur pour la simple raison que, absorbé par l'attention totale qu'il donnait à l'éclair jailli de l'impact de l'acier sur la chair, il ne pouvait s'attarder à gémir sur son sort et se hâtait d'enregistrer aussi précisément que possible la vision, si fugace, souvent si incomplète, si fragmentée, de la révélation médiumnique.

Cela dura un bon moment. Dans le casque climatisé, Bruno Coqdor respirait difficilement, ayant fourni une grande dépense mentale, un potentiel important de volonté pour supporter ce qu'il avait lui-même infligé au jeune pionnier.

Mais le résultat était là. Encore qu'aucun fixographe manipulé par des doigts aussi experts que ceux de Gladys n'ait enregistré les révélations, le chevalier de la Terre avait maintenant une vue succincte, mais sans doute suffisante du plan du labyrinthe. D'ailleurs, cela était venu corroborer les souvenirs d'origine récente qu'il conservait du guide initial, puisqu'il y avait sérieusement collaboré.

Sans se soucier du sang qui formait maintenant de petits ruisseaux sur sa poitrine, Coqdor se rhabilla promptement et, armé de son seul poignard dont la lame était rougie, se fondant uniquement sur sa riche pensée, sur son apport obtenu de si curieuse façon, il s'engagea à travers le dédale interne de Phobos.

Une heure environ il voyagea ainsi sous terre, ne se servant de sa torche atomique que de façon brève et aussi discrète que possible. Il marchait maintenant dans les ténèbres avec une sûreté extraordinaire. Le but était proche et, petit à petit, percevant des lueurs, commençant à entendre des bruits caractéristiques, des voix humaines, des sifflements de fréquences, il sut qu'il approchait.

C'était le cœur même de la forteresse installée dans la masse du satellite. Il redoubla de précautions en pénétrant dans cette partie du refuge martien où l'activité semblait grande. Mais il s'était suffisamment documenté pour savoir à peu de chose près comment se diriger.

Il constata ce qu'il pressentait : la majorité des Martiens se consacrait présentement à la défense. L'alerte était générale et les derniers survivants de la planète rouge en place à leurs postes de combat. Sans doute, dès longtemps avaient-ils prévu que, à quelque période indéterminée, Phobos serait finalement investi par des extramartiens. Ce qui était le cas et sans doute étaient-ils bien décidés à résister. Ce que Coqdor avait pu glaner de renseignements à ce sujet attestait que l'organisation militaire du satellite était solide et vraisemblablement efficace. État de fait qui favorisait son action. Il cherchait à s'infiltrer dans les laboratoires et il n'y trouvait pas grand monde, tous, hommes et femmes, se trouvant sur le qui-vive d'un éventuel combat, d'une tentative de débarquement de l'astronef.

C'est ainsi que, se glissant dans des couloirs déserts, entendant alentour l'inévitable vacarme d'une garnison sur le pied de guerre, il parvint à l'organisation centrale. Ce qu'il cherchait. Ce qui lui rappelait rigoureusement l'installation vétuste, quasi fossilisée, qu'il avait connue dans la ville morte de Mars.

Seulement, à présent, s'il retrouvait un immense atelier analogue, il le découvrait en parfait état de marche.

Cinq ou six personnes des deux sexes, pas plus, demeuraient dans le département labo. L'indispensable équipe, très certainement, qui ne pouvait laisser pareille machinerie sans surveillance. Se dissimulant au maximum derrière des pylônes, des dynamos, d'énormes caissons faits de métal et de matériaux inconnus où brillaient des voyants, où clignotaient de surprenants tubes colorés émettant parfois des gerbes d'étincelles, dans le vrombissement ininterrompu des machines, le crépitement des réactions électriques, Coqdor progressait vers une partie du grand labo où il avait détecté un vaste filet de métal aux mille connexions, haut de dix mètres et large de quinze, évoquant on ne savait quelle toile d'araignée fantastique.

Déjà, ses visions, sa découverte de la cité vétuste, lui avaient permis de se familiariser avec cela. Seulement il ne s'agissait plus de clichés cérébraux ni d'un mécanisme tombé en ruine, mais bien d'une magnifique invention en état de marche.

Coqdor, un instant, s'étant défilé aux regards éventuels des Martiens de service en se plaquant contre un des grands caissons qu'il sentait vibrer tel un être vivant, aperçut ce qu'il pressentait.

Face au réseau métallique, un homme était debout contre la paroi. Immobile. Hiératique. Muet et le regard perdu dans un vide désespérant.

Franz Lafor.

Et dans le réseau même, debout, maintenu bras et jambes écartés, encore dans son scaphandre mais sans casque, un homme avait été placé. Trois hommes et une femme s'affairaient alentour, agissant sur des cadrans gradués, des manettes, branchant des contacts, provoquant des réactions qui se manifestaient sous forme de luminescences variées et nombreuses en divers points du dispositif.

Cet homme n'était autre que Dimitri Borof.

Dimitri, serti par instants de ces fulgurances qui se produisaient tout au long de certains éléments proches de son organisme. Dimitri qui demeurerait encore nettement lucide et se tordait dans des liens que Coqdor ne distinguait pas mais qu'il devinait magnétiques.

Ainsi, il sut que c'était grâce à cette formidable invention que les Martiens pouvaient robotiser à leur gré un humain, l'asservir, l'abaisser au rang d'une simple machine, en faire un jouet dont la

conscience était annihilée, instrument redoutable qu'ils pouvaient amener à la pire des conditions, voire conduire au crime. Ce qui avait été le cas de Franz Lafor, désormais sous l'emprise de cette hypnose artificielle, ce qu'on était en train de parfaire sur le cerveau de Dimitri. Et le jeune pionnier, conscient de l'horreur dans laquelle il s'enfonçait lentement, bavant de désespoir, haletant, sombrait, en dépit de sa résistance mentale.

Alentour, Coqdor avait distingué les écrans.

Fasciné par la vision de Dimitri en proie au vampirisme mécanique de cette fantastique installation, il ne les avait pas remarqués tout d'abord.

Écrans de télévision, incontestablement. Sorte de vidéo branchée sur des sujets proches. Et en la circonstance, il voyait, en divers azimuts, l'image du malheureux pionnier tentant vainement de se débattre dans le carcan magnétique qui l'enserrait et le livrait aux ondes insidieuses qui dévoraient lentement son mental pour en faire un de ces misérables pantins à l'instar de ce que Franz était devenu.

Cependant, portant ses regards à travers cette surprenante usine magnéto-psychique, Coqdor distingua, un peu plus loin, d'autres écrans. Placés près de ces énormes caissons qui étaient vraisemblablement les générateurs ondioniques du dispositif. Et sur ces surfaces luminescentes, une autre image apparaissait, diversement filmée et totalement différente du reflet du supplicié.

Il s'agissait tout bonnement d'un globe énorme, d'un blanc tirant sur le blafard. Attiré malgré lui par cette vision, Coqdor chercha un instant du regard, abandonnant momentanément la contemplation (hélas stérile) du pauvre Dimitri en proie aux manigances des Martiens.

Le globe était lui aussi dans l'enceinte de ce gigantesque atelier. Une sphère blanchâtre et rien d'autre, posée en équilibre on ne savait trop comment sur un socle de matière noire luisante. Le globe avait bien une dizaine de mètres de hauteur. Rien d'extraordinaire et cependant Bruno Coqdor se disait que cette masse aux reflets livides lui était d'une nature familière.

Bien qu'il fût terriblement angoissé par le sort de Dimitri et qu'il puisse se demander ce qu'il convenait de faire pour le tirer de là, le globe l'intriguait hautement.

Tout à coup, dans son cerveau surexcité, la lumière se fit, foudroyante.

La nuée !

C'était là un fragment de cette nuée blanche, dont l'origine demeurait parfaitement inconnue pour les Terriens. La nuée observée depuis des siècles par les astronomes. La nuée que les pionniers

avaient découverte et qui paraissait obéir, non aux caprices de la nature, mais bel et bien à une volonté organisée.

La nuée qui avait enlevé primitivement Franz Lafor. La nuée qui, dans les ruines de la ville morte, avait joué de tels tours à Coqdor. La nuée enfin qui, à travers le labyrinthe de Phobos, s'était emparée de Dimitri.

Une association d'idées fulgura dans le crâne de Coqdor. Écran reflétant la nuée comme elle reflétait Dimitri. Ce morceau de nuée, de toute évidence importée depuis Mars, et qui attendait là le bon vouloir de ses maîtres, les ingénieurs et techniciens martiens. La nuée dont on se servait à volonté en la soumettant à un traitement exactement semblable à celui que supportait Dimitri.

Ils avaient réussi à capter une partie de ce phénomène exceptionnel et sans doute uniquement propre à la planète rouge. Et ils savaient parfaitement s'en servir. Un élément extraordinaire, peut-être nébulo-animal, instrument redoutable aux mains des Martiens.

Coqdor ne réfléchissait déjà plus. Il voyait Dimitri qui commençait à battre des paupières, à dodeliner de la tête. Le pauvre garçon faiblissait, fléchissait, sa résistance psychique à bout de forces. Il tombait dans le gouffre de la non-conscience et ne serait plus, dans un instant, qu'une marionnette dont les Martiens feraient à volonté un monstrueux criminel si fantaisie leur en prenait.

Le chevalier de la Terre se glissait entre les caissons, derrière les pylônes. Jusque-là, les rares Martiens de service, absorbés dans l'expérience axée sur Dimitri, ne s'étaient pas aperçus de sa présence.

Il fut très près de la sphère, observa un bon moment avant de se décider à agir.

Il avait vu, très nettement, un homme penché sur une sorte de table de métal où il manipulait des commandes très complexes. Ce Martien, qui lui tournait le dos, Coqdor pouvait aisément le frapper avec son poignard qu'il n'avait bien entendu jamais abandonné. Mais ce n'était pas là un geste dont l'homme aux yeux verts était capable. Il se contenta de s'approcher et, d'une passe de karajudo, neutralisa le technicien. Et l'autre étant tombé, il l'endormit d'une tape mesurée, mais rigoureusement dirigée, au cervelet.

— Il en a au moins pour deux heures d'inconscience... J'ai loisir de savoir !

Et, une fois de plus, il se pencha sur sa victime ainsi rendue passive.

Son esprit pénétra comme une flèche dans le cerveau engourdi du Martien. Exactement comme il l'avait fait avec celui de la porte de métal.

Il put lire ainsi rapidement ce qu'il voulait savoir, l'autre étant inerte et n'offrant aucune résistance mentale à la pensée intrusive qui le

pénétrait et se faufilait insidieusement dans les méandres de l'organe majeur qui emplit la boîte crânienne.

Coqdor se redressa, haletant, ayant une fois de plus fourni un formidable effort psy. Mais il était renseigné.

Il bondit sur le tableau que l'homme manipulait à son arrivée. À ce moment, il vit soudain trois personnes, deux hommes, une femme, les techniciens du labo, lesquels venaient enfin de l'apercevoir, s'étant sans doute un instant détournés de Dimitri.

Coqdor eut un sourire méprisant. Il avait déjà posé les doigts sur la table de métal, touché des boutons, provoqué des réactions.

Silencieusement, mais impérativement, le globe de nuée blanche s'ébranlait, paraissait rouler, tomber de son socle, et se mettait en marche, droit sur le trio qui menaçait Coqdor.

Il était certain que les Martiens étaient payés pour estimer le péril que pareille approche était susceptible d'engendrer. Ils hurlèrent de frayeur, tournèrent les talons, s'élancèrent à travers le labo, alertant les quelques autres techniciens qui s'affairaient çà et là.

Mais Coqdor, debout devant la table de métal, parfaitement averti sur son fonctionnement, lançait la sphère sur le trio. Elle l'engloutit en un instant et tous les autres, affolés, se ruaient hors de l'extraordinaire usine.

La place était nette. Coqdor stoppa le mouvement du globe et le monstre blanc étant ainsi provisoirement inoffensif il se précipita vers la toile d'araignée où Dimitri pantelant se débattait encore faiblement.

Il importait de l'arracher à cette emprise. Comment ?

Coqdor hésita. Puis revint vers la table de métal.

Et il recommença à palper les commandes. Le globe blanc se remit en marche, fonça vers un des grands caissons...

CHAPITRE XIV

L'étrange sphère paraissait frémir tout en se déplaçant. Par instants elle s'arrêtait, oscillait sur sa base puis se remettait à rouler, augmentant subitement de vitesse. Coqdor pouvait apercevoir, dans la masse blanchâtre, des ombres qui étaient des silhouettes humaines : celles des trois laborantins qu'il avait su faire absorber par le globe blanc.

Il savait d'ailleurs que pareille épreuve n'était pas mortelle et que, présentement en suspens de vitalité, tous trois seraient restitués bien vivants, pour peu qu'on manœuvrât en conséquence.

Il s'était accoutumé à vitesse grand V aux commandes de cet extraordinaire appareil et le globe télécommandé lui obéissait. C'est ainsi que les doigts vibrants du chevalier de la Terre ordonnèrent la destruction du grand caisson, générateur de la toile d'araignée de métal. Et que cela se réalisa dans un fracas assourdissant lors de l'impact, quand le globe heurta le caisson avec la dernière violence. Il y eut une gerbe de feu, des projections de morceaux métalliques ou autres à travers l'usine-atelier-laboratoire. Coqdor entendit des fragments de la machine siffler à ses oreilles et tout retomba, un peu partout, en une pluie de débris encore brûlants.

Et puis tout revint au silence. Le caisson, éventré, fracassé, fumait un peu. Mais plus d'étincelles, de voyants, de clignotants. Plus de ronron non plus. La mécanique était morte.

Et l'homme aux yeux verts regardait vers l'installation.

Une bouffée de joie au cœur, il constatait qu'il avait réussi. Il avait plus pressenti les choses que réellement œuvré en connaissance de cause. Il ne s'était basé que sur les renseignements glanés psychiquement (ce qui est toujours quelque peu arbitraire) dans le cerveau du Martien qu'il avait su étourdir pour mieux sonder son mental. Mais le résultat était là.

La toile d'araignée était désormais inerte. Et celui qu'elle enserrait encore, s'arrachant à la torpeur qui l'envahissait un instant plus tôt, libéré par l'arrêt magnétique des invisibles liens qui le retenaient, s'étirait, avançait en titubant, regardant autour de lui d'un air égaré, en homme qui sort d'un gouffre, qui ne sait absolument plus où il en est et ce qui a bien pu se passer.

— Dimitri !

Coqdor le hélait joyeusement. Mais Dimitri ne regardait pas celui qui venait de le sauver. Ses yeux encore troubles se tournaient dans une autre direction.

Et le chevalier vit ce qu'il regardait. Il comprit. Il sourit, et sa joie fut plus grande encore.

Celui qui, quand il avait pénétré dans ce lieu, demeurait figé tel un robot qui attend des impulsions-ordres, s'extirpait lui aussi de cet état artificiel dans lequel l'avaient plongé les Martiens.

Franz Lafor, jusque-là sous l'emprise de l'inférieure machine, ouvrait des yeux encore quelque peu égarés, mais bien autre chose que ceux du misérable pantin qu'il était encore un instant plus tôt. Lui aussi était libéré, le carcan psy émanant rigoureusement de ce dispositif dynamisé par le système contenu dans le caisson que le globe venait de détruire. Et ce carcan n'était plus.

Et les deux jeunes gens, retrouvant un peu de lucidité, s'apercevaient mutuellement. Après le cauchemar, la longue léthargie de Franz, l'engourdissement progressif de Dimitri au bord de l'abîme cérébral, ils revivaient. Et ils se revoyaient. Ils se retrouvaient.

Tout à coup, ce fut le choc. Spontanément, ils se précipitèrent l'un vers l'autre et Bruno Coqdor les vit s'étreindre en une embrassade fougueuse. Ils riaient, ils pleuraient, tels deux gosses heureux !

Alors Coqdor refoula promptement l'émotion qu'il pouvait éprouver à ce spectacle.

— Holà, les garçons ! Du calme !

Ils ne l'entendaient pas. C'était divertissant dans une certaine mesure mais Coqdor n'en perdait pas pour cela le sens des réalités. Il quitta la table de commande et fonça vers eux, leur tapa vigoureusement sur l'épaule à l'un et à l'autre.

— Dimitri ! Franz !

Franz, qui ne le connaissait pas, le regarda avec un certain ahurissement, mais Dimitri, qui se reprenait, s'empressa, lui, de réaliser.

— Franz ! Il faut donner toute confiance au chevalier !... Que devons-nous donc faire ?

— Sortir d'ici, mon gars ! Venez avec moi !

Dimitri le suivit, entraînant Franz qui avait bien du mal à se rendre compte de ce qui se passait. Pour lui, il n'était qu'au sortir de son rêve, n'ayant jamais été qu'un jouet sans l'ombre de pensée depuis le moment où il avait été emporté par la nuée blanche dans les plaines de Mars.

Toutefois, il s'arrêta net en apercevant le globe, à présent immobile près des débris du grand caisson. Cette masse blafarde lui rappelait son enlèvement. Et tournant les yeux, cherchant à voir où il se

trouvait, quelle stupéfaction était la sienne en découvrant ce décor d'usine, cette installation, ce formidable atelier dont il était bien incapable de supposer qu'il se trouvait sur un satellite de la planète rouge.

Il ne tenait guère sur ses jambes, sa léthargie, parallèle à une action violente que ses bourreaux avaient exigée de lui, ou plutôt uniquement de son corps, ayant créé un sérieux décalage dans son métabolisme. Dimitri s'en rendait parfaitement compte et le soutenait. Coqdor eût eu beaucoup de choses à leur expliquer mais ce n'était évidemment pas le moment. Il les avait menés près de la table de commande et voulait seulement les informer de ce qu'il venait de réaliser, de l'utilité du globe de nuée blanche dont il savait maintenant disposer à volonté, quand la situation changea brusquement.

Les Martiens arrivaient !

Ce qui était à prévoir, plusieurs laborantins ayant quitté l'usine en courant dès qu'il avait agi sur la sphère, laquelle avait neutralisé trois de leurs compagnons avant de libérer Dimitri et Franz en détruisant le caisson.

En dépit du grand nombre de Martiens aux postes de combat pour faire échec à l'attaque du *Sidénius*, vingt chevaliers brandissant leurs épées de feu faisaient leur apparition et investissaient le laboratoire.

Franz ouvrait de grands yeux, ne comprenant toujours pas. Dimitri, lui, voyait le péril et s'affolait.

Coqdor agissait.

Ses doigts glissaient sur les touches et aussitôt le globe recommençait à vibrer, à frémir, à se mettre à rouler.

Les Martiens virent le danger et tentèrent de se disperser. Coqdor avait quelque peu erré au départ en jouant sur les manipulateurs mais il s'était promptement accoutumé aux réactions de l'extraordinaire machine.

Si bien qu'il sut ce qu'il convenait de faire.

Il pouvait vérifier au fur et à mesure, grâce aux écrans témoins placés judicieusement pour l'opérateur, le comportement de la nuée blanche qu'il télécommandait de plus en plus adroitement.

Il avait appelé les deux jeunes gens, mettant un terme rapide à leurs effusions, touchantes peut-être mais quelque peu intempestives.

— Venez près de moi ! Demeurez là !

Franz était encore sous le coup de son long sommeil et avait du mal à réaliser. Dimitri, selon son habitude, piaffait sur place, furieux de constater qu'il n'était pas bon à grand-chose. Qu'aurait-il pu faire cette fois, face aux chevaliers aux épées de feu ? D'autant qu'il ne s'agissait plus de fantômes en trois D mais bel et bien d'hommes de chair et de sang, décidés farouchement à défendre le dernier refuge des Martiens.

Ils avaient utilisé une tactique assez simple mais qui sur le plan stratégique est souvent efficace, à savoir tenter de déployer leurs rangs afin d'envelopper l'ennemi. En la circonstance, Coqdor, debout devant la table de commande de la sphère blanche.

Et le chevalier de la Terre, qui avait vu la manœuvre, l'avait rapidement contrée. Il pianotait littéralement sur cet étrange clavier, à la stupeur de Franz qui essayait de comprendre, à l'émerveillement de Dimitri, infiniment moins abruti par les ondes hypnotiques puisqu'il leur avait été arraché promptement par l'action de Bruno Coqdor.

Si bien que, tout en observant la nuée blanche elle-même ou en suivant ses mouvements sur les écrans, on pouvait voir que le globe avait proprement éclaté, vingt secondes après le cercle développé par le groupe martien. Ce n'était plus une sphère mais un nuage qui s'élargissait, telle une véritable pieuvre, s'étendait, et Coqdor faisait naître à satiété de longs tentacules de cette extraordinaire matière blanchâtre. En un très court instant, il parut que l'ensemble de ce nuage fantastique eût élevé une barrière difficilement franchissable entre Terriens et Martiens. On voyait, sur les écrans, les silhouettes des hommes aux épées de feu qui tentaient de trouver une brèche. Mais Coqdor, agissant de plus en plus vite, leur barrait chaque fois la route en créant, à partir du formidable potentiel que la sphère avait constitué à l'origine, de nouveaux bras de matière. Et les Martiens reculaient, la rage au cœur, sachant mieux que quiconque qu'il fallait se méfier d'un tel ennemi.

Au fur et à mesure que la dissociation s'était ainsi produite, des trouées s'étaient naturellement produites dans la masse même, si bien que l'un après l'autre, les trois laborantins kidnappés au départ et enveloppés dans la nuée se trouvaient dégagés. Ils apparaissaient, malheureux pantins semi-inertes, titubants, qui ne tardèrent pas à s'écrouler sur le sol. Libérés. Vivants. Coqdor pouvait avoir la satisfaction d'avoir évité l'effusion de sang, ce qui n'avait malheureusement pas été le cas pour le fougueux Dimitri, coupable de la mort de trois Martiens.

Cependant la situation risquait de se prolonger.

Bien qu'il fût présentement maître, apparemment, de cet affrontement, Coqdor pouvait se dire qu'il ne tiendrait pas éternellement ainsi ses adversaires en respect. D'une façon ou d'une autre, il faudrait bien trouver une solution. Certes, il les maintenait à distance et se conservait indemne en compagnie des deux pionniers. Mais ensuite... ?

Et tout à coup il tressaillit légèrement.

On lui parlait.

Mystérieusement. Intimement. Il se rendait compte que cette voix,

ni Dimitri ni Franz cependant placés tout près de lui, ne pouvaient l'entendre bien qu'elle lui semblât très nette, très précise.

Ce n'était plus une nouveauté, les Martiens ayant déjà utilisé semblable procédé à plusieurs reprises. Il devina qu'en pareil instant, il s'agissait certainement d'un message d'importance. Il ne se trompait pas.

— Chevalier Coqdor... Écoutez-moi... Je suis M'Yamtiz... Ce nom ne vous dit rien. Je suis le doyen des Martiens de Phobos, derniers de ma race !

Posément, courtoisement, tout en laissant à toutes fins utiles ses doigts posés sur les touches de la table mais sans appuyer, jugeant l'étendue de la nuée suffisante à former un rempart convenable, il répondit :

— Je vous écoute, seigneur M'Yamtiz !

Sans doute cette réponse satisfit-elle le doyen, car il déclara immédiatement :

— Je déplore tout ce qui se passe ! Nous sommes, vous comme nous, en mauvaise position... Vous, parce que, tôt ou tard, nos chevaliers auront raison de vous et de vos amis en dépit de l'utilisation que vous avez su faire de nos appareils et de la nuée blanche, nous, parce que je ne méprise nullement les possibilités de vos vaisseaux... Et que celui qui croise à portée de Phobos peut fort bien finir par nous détruire !

— C'est sagement raisonné, dit poliment Coqdor. (Comme les autres fois, il ponctuait sa pensée en parlant à haute et intelligible voix. Si Franz le regardait, ahuri, Dimitri avait compris et souriait.)

— Je veux vous proposer un pacte, chevalier ! L'acceptez-vous au nom de la Terre ?

— Je me permets de vous rappeler, seigneur M'Yamtiz, que, le premier, j'ai fait part aux Martiens des intentions pacifiques de notre planète patrie !

Il lui sembla que M'Yamtiz poussait un profond soupir, qui lui échappait malgré lui. Et le doyen reprit :

— Nous en restons là ! Vous quittez librement, sains et saufs, tous trois, notre domaine... Et le vaisseau spatial s'éloigne, nous laissant définitivement libres sur Phobos !...

— Je puis vous répondre sans hésitation, messire. J'accepte ! Et je me porte garant du respect du pacte au nom de la Terre !

À partir de ce moment, tout alla très vite.

Coqdor régla la nuée blanche de façon à reconstituer une sphère, qui reprit sagement sa place sur son socle. Les chevaliers baissaient les épées de feu. M'Yamtiz fit son apparition, beau vieillard à cheveux blancs, au maintien très digne.

Lui et le chevalier de la Terre se serrèrent la main. Coqdor, aussitôt, envoya un message au *Sidérius* et le capitaine Zwolf, avec l'assentiment de Gladys Vivarais, manœuvra en conséquence. Une navette, un petit cosmocanot, fut détachée de l'astronef et lancée vers le satellite où elle récupéra, peu après, Coqdor et les deux pionniers. Si l'homme aux yeux verts et Dimitri Borof disposaient encore de leurs scaphandres intégraux, les Martiens en fournirent un, de leur équipement, à Franz. En effet, il était indispensable de sortir de la forteresse, soit en plein vide, pour gagner le cosmocanot venu se poser sur la surface tourmentée de Phobos.

Coqdor fit ses adieux aux Martiens. Peu après, il retrouvait Gladys, l'équipage du *Sidérius*, et Râx qui l'accueillit avec sa tendresse un peu brutale, mais si dénuée d'hypocrisie, en fidèle animal qu'il était.

Les Terriens avaient à peine quitté Phobos que le vieux M'Yamtiz parla à son peuple, aux derniers Martiens. Et tous, silencieux, recueillis, écoutèrent jusqu'au bout. Une résignation profonde semblait désormais peser sur eux. M'Yamtiz estimait qu'on devait admettre la puissance des Terriens, que ceux de Mars avaient fait leur devoir noblement, que le Destin devait s'accomplir, et que tout cela relevait de la volonté du Maître du cosmos.

Et quand il eut terminé, il marcha vers un des surprenants appareils hérités de la sagesse des ancêtres.

Nul, parmi la foule des Martiens, ne fit un geste, ne dit un mot pour arrêter son action.

Sous leurs yeux à tous, dans le silence le plus total, il se contenta d'abaisser une manette...

Le satellite Phobos vibra en son entier, comme si un séisme venait d'agiter cette petite terre de l'espace.

*
* *

À bord du *Sidérius*, déjà à mi-chemin de la planète rouge, le capitaine Zwolf et ses passagers regardaient s'éloigner le satellite.

Tout à coup, ils le virent qui paraissait basculer sur lui-même. Le petit astre, après avoir erré un moment en sortant inéluctablement de son orbite, culbuta encore puis, sous leurs regards effarés, parut s'élancer à une allure accélérée parfaitement anormale pour un corps céleste si minime fût-il.

Pendant un instant, ils cherchèrent à comprendre. Et ce fut Coqdor qui s'écria :

— Vite ! Capitaine ! Il faut alerter Mars !... Tous les camps ! Tous

les pionniers ! Phobos est lancé comme un projectile ! Il va s'écraser sur la planète ! Et ce sera le cataclysme !

CHAPITRE XV

Les astronomes des divers mondes avaient toujours considéré Phobos à l'instar d'un corps céleste hétérodoxe, paraissant se jouer des règles les plus établies de la mécanique cosmique.

Certains savants avaient même supposé – et ce jusqu'à ce que les premières sondes venues de la Terre aient fait justice de pareille hypothèse –, que le satellite de Mars était de nature artificielle. Il y avait cependant une idée généralement acceptée à l'endroit de ce bizarre astéroïde, c'était que son orbite jugée fantaisiste l'amènerait à plus ou moins longue échéance à venir se briser sur la surface martienne après avoir exécuté des ellipses de plus en plus réduites⁽⁴⁾.

Ce que la nature semblait avoir prévu, c'étaient les Martiens eux-mêmes qui venaient de le décider. Les derniers fils de la planète rouge, jugeant que leur suprême refuge n'était plus inexpugnable, que les Terriens, plus forts qu'eux, les frustraient de leur indépendance, avaient préféré le suicide collectif.

Ce que Coqdor avait deviné dès les premiers instants s'était avéré dans les heures qui avaient suivi. Le *Sidérius* n'avait pas perdu de temps et regagné Mars rapidement. Déjà, la sidéradio alertait tous les camps, tous les pionniers, de Mare Australe à Nepenthès, de Nix Olympica à Syrtis Major et à Aurorae Sinus. C'était l'alerte, ce n'était pas encore la panique. Toutefois, la révélation était d'une importance telle que tous les Terriens vivant sur Mars prenaient fébrilement leurs dispositions. Les autorités de la planète patrie, immédiatement averties, donnaient un ordre d'évacuation d'intérêt général. Il n'en était pas moins vrai qu'un certain nombre de pionniers devaient demeurer encore quelque temps sur la planète sœur afin d'étudier le phénomène jusqu'au bout, quitte à prendre l'espace sans retard si le cataclysme devenait imminent et surtout si les derniers courageux, tous volontaires, estimaient que leur position fût devenue intenable.

Des astronefs emportaient donc vers la Terre la grande majorité des conquérants. Cependant il y avait eu beaucoup d'entre eux qui avaient voulu rester. Un risque à prendre, outre le fait qu'il s'agissait d'une mission d'importance. Tout était d'ailleurs suspendu à un point particulier et précis : où, en quel point de la planète Phobos percuterait-il ?

C'était là le principal. Et, aux abords de la calotte australe, là où

régnait celle qu'on appelait toujours la Cartésienne, il n'y avait pas eu un seul raplanètriment. Tous avaient voulu demeurer autour de Gladys, laquelle avait repris froidement la direction de son petit peuple.

Le *Sidérius* avait été mis par les hautes autorités à la disposition de Gladys Vivarais. Le capitaine Zwolf et les siens, du chef mécanicien au pilote et au dernier des cosmousses avaient tous accepté de rester jusqu'au bout. On pensait qu'il serait toujours temps de s'envoler, alors que Phobos se rapprocherait dangereusement de son astre tutélaire, et surtout qu'on pourrait estimer approximativement en quelle zone se produirait l'impact générateur de l'inévitable cataclysme qui s'ensuivrait.

Tout cela avait demandé trois jours martiens et les observateurs, en surveillance constante, pouvaient constater que le feu d'artifice final ne tarderait plus. On distinguait la lune pomme de terre avec une netteté grandissante, soit dans le jour, soit lorsqu'elle passait la nuit, devenant de plus en plus brillante. Et le modeste, le discret Deimos, se perdait, très loin, destiné à rester le seul satellite martien.

Cela devint imminent. Il ne restait plus, sur Mars, que trois ou quatre camps encore habités, dont celui commandé par Gladys Vivarais. Les dernières observations attestaient que le grand choc attendu se produirait très certainement dans une région voisine. Mais cela ne troublait nullement les pionniers. Ni leur chef, l'impavide Gladys. Le *Sidérius*, à toutes fins utiles, restait prêt au décollage, mais on voulait croire qu'on passerait à côté du péril et qu'il valait bien de prendre un peu de risque afin d'assister à un spectacle sans doute unique, ou tout au moins rarissime, dans l'histoire du Cosmos.

Coqdor était ravi. Contempler la chute d'un satellite sur sa planète d'attraction n'était pas pour lui déplaire. Il regrettait seulement – et les Terriens avec lui –, qu'on ne puisse plus rien en faveur des Martiens. On avait bien tenté de les raisonner par radio, sans obtenir la plus minime réponse. D'ailleurs, dans l'état actuel des choses, il semblait rigoureusement impossible de sauver les derniers survivants. Nulle puissance ne saurait s'opposer à la lancée démente du satellite fou.

Et la sagesse prodigieuse de cette race fière serait perdue à jamais.

Vint le moment où le satellite vertigineux fut tout près de Mars. On le vit une nuit filer très près de l'horizon, sans que cela soit une illusion d'optique. Une chose était sûre : il s'écraserait au plus tard avant la fin du jour suivant.

La fièvre montait au campement. Entre les quelques camps subsistant on échangeait des informations par radio et on pouvait dire que l'observation de Phobos se poursuivait de minute en minute.

Les pionniers avaient jusque-là voulu paraître prendre les choses à la légère, mais au fur et à mesure que l'instant fatal approchait, ils s'énervaient, brûlaient tous d'une même ardeur. Aucun, certes, n'éprouvait la moindre crainte, mais tous étaient conscients qu'ils allaient devenir les témoins d'un phénomène d'une rare valeur astrale. Et les caméras qui n'avaient cessé de mitrailler les passages du satellite dément s'apprêtaient à enregistrer phase par phase la séquence suprême.

Et aussi, bien entendu, ses conséquences dont on ne se dissimulait en aucune façon qu'elles promettaient d'être d'une importance fantastique.

Bruno Coqdor, que Dimitri et Franz, un Franz remis de sa léthargie par des soins appropriés, ne quittaient guère, se préparait à cette nouvelle expérience, inédite pour lui, et qui manquait à son palmarès, cependant déjà fort bien rempli. Gladys demeurait souriante, de ce sourire glacé qui impressionnait tous ces hommes sur lesquels elle gardait suprématie. Mais dans l'ensemble, les pionniers étaient fébriles.

Un jour martien. Le crépuscule. Phobos, de seconde en seconde, descendait, ayant atteint une allure totalement affolante de plusieurs dizaines de milliers de kilomètres/heure. Les Martiens avaient-ils survécu ? C'était discutable, la gravitation sur la lune pomme de terre ayant dû être totalement détraquée en dépit des appareils de stabilité artificielle.

Les premières étoiles s'allumaient, scintillant à peine dans l'atmosphère raréfiée de la planète rouge. Soudain, Gladys et les siens virent un long trait de feu passer sur l'horizon, piquer vers cet horizon montagneux, tout blanc, qui était la limite de la calotte glaciaire australe.

Et ce fut le choc !

Dix millions de bombes atomiques n'eussent sans doute pas provoqué pareil impact ! Il leur parut à tous que c'était la planète dans son entier qui explosait. Et le sol de Mars trembla en effet et la planète fut ébranlée dans son équilibre multimillénaire. Pendant longtemps, tout demeura dans un état de perturbation effarant. De véritables séismes se manifestèrent, le sol se crevassa en maint endroit et les innombrables cratères nés des chutes de météores parurent se creuser encore davantage.

Les maisons des pionniers s'étaient écroulées tels des châteaux de cartes. Il y eut, au camp de Gladys, plusieurs blessés légers. Mais on les pansa rapidement et eux-mêmes ne se souciaient guère de leurs plaies. Tous étaient fascinés par ce qui se passait.

Car des milliards et des milliards de tonnes de glace, accumulées

depuis des siècles innombrables, venaient de se liquéfier lorsque le satellite, projectile à l'incommensurable puissance, avait fait éclater l'ensemble de la calotte glaciaire Hypernotius Mons.

Ce qui était d'une importance capitale, c'était que cette glace pulvérisée, et qui ne cessait pas, ne cesserait plus de fondre dans l'effroyable chaleur dégagée, se répandait non en rivières, non en fleuves, mais en un véritable océan qui allait déferler sur tout l'hémisphère austral.

Un formidable raz de marée accourait, nivelait une partie des larges plaines, mais une chose des plus favorables se produisait. Ce que la nature avait préparé, ce que les Martiens avaient su conditionner par la suite reprenait, après des temps et des temps de stagnation, son utilité d'origine.

Cette eau impérieuse, tumultueuse, ce mascaret titanesque qui se ruait sur les terres rouges, sur les immensités désolées où ne croissaient plus que les arbres minéraux, tout ce potentiel aqueux se précipitait au fond des gigantesques canaux et se trouvait ainsi discipliné, ce qui évitait à Mars – et à ceux qui osaient y demeurer encore – d'être engloutis dans la catastrophe.

Torrents rouges des sables martiens, torrents ocre du limon des abîmes, tout cela se clarifierait petit à petit en une onde plus pure. Plusieurs volcans, éteints depuis des temps, s'étaient réveillés. Et leurs éruptions ajoutaient encore à la thermie des vapeurs brûlantes qui roulaient en nuages sombres, lourds d'orages.

On devait admettre que le projet audacieux visant à pulvériser cette banquise géante qui dominait le pôle martien était hautement dépassé. En dépit de leur technicité, de leur science, du courage des équipes de pionniers envoyés sur la planète rouge, les Terriens n'auraient certainement jamais pu obtenir un pareil résultat, surtout en une seule explosion. Et bientôt, ce qu'on espérait depuis si longtemps arriva.

Il se mit à pleuvoir.

Ces nuées qui occultaient à présent pratiquement tout le ciel, au moins sur l'hémisphère austral, commençaient à crever. Des éclairs les traversaient comme des flèches inquiétantes et le tonnerre grondait, phénomène sans doute oublié sur Mars depuis que ce monde était privé d'eau.

Des échos puissants se répercutaient, ce qui attestait que l'atmosphère se chargeait d'un titanesque volume gazeux, résultat naturel du cataclysme. Il y eut tout d'abord quelques gouttes tièdes, puis la pluie augmenta rapidement. Et bientôt de véritables trombes croulèrent sur le sol aride et desséché, sur les forêts d'arbres minéraux, sur tout ce relief veuf d'hydrographie. Si les canaux continuaient pour un bon moment à rouler leurs eaux boueuses et colorées, les plaines

recevaient à leur tour la manne bienfaisante.

La planète, en cette région, était semblable à une vierge involontaire qui se consume dans sa stérilité. Brusquement, l'eau arrivait, prometteuse, génératrice, prémices des fécondités futures. Le sol martien, si déshérité, vibrait en étant pénétré par l'onde céleste. On eût dit qu'il se désaltérait après sa longue période de soif désespérée. Au fond des entonnoirs qui étaient les cratères provoqués par les chutes des météores, d'étonnants glouglous se manifestaient et l'eau bouillonnait, absorbée avec avidité par le terrain brûlé.

Partout il pleuvait. À torrents, comme cela se produit à l'aurore d'un monde. Et au camp des pionniers où Gladys et les siens se réjouissaient de ce succès inattendu (un succès qui avait été un véritable holocauste volontaire pour les derniers Martiens), c'était également la fête de la pluie.

Tous se divertissaient, après le formidable impact qui avait ébranlé leurs habitations, provoqué tant de dégâts. Ils se souciaient peu de se mouiller et, plus ou moins vêtus, ils allaient en riant sous l'averse abondante et incessante. Coqdor, Dimitri, Franz, Leboisiel, Derrick Nelson et tous les autres étaient dehors, le nez en l'air, s'amusant à recevoir cette eau qui allait métamorphoser la planète rouge, voire à en recueillir quelques gouttes sur les lèvres, comme des naufragés du désert.

Râx était de la fête. Le pstôr n'avait sans doute guère apprécié ce climat si sec et il courait, les ailes à demi étendues, se vautrant parfois dans la boue qui se formait un peu partout. Et tous riaient aux éclats, tant de voir le manège du monstre favori de Coqdor que de recevoir cette pluie qui transformait d'un seul coup la quasi-totalité d'une planète.

Tout à coup, quelqu'un fit remarquer que Râx se comportait aisément sans le stimox que son maître lui plaçait habituellement sur le museau. Un autre ôta son stimulateur à oxygène et se mit à respirer à pleins poumons. Et naturellement tout le monde l'imita. C'était une révélation. L'air se chargeait d'oxygène dans le déluge succédant au cataclysme. Si bien qu'on pourrait désormais vivre à visage découvert, sans le petit appareil devenu désuet. Aussi était-ce une joie supplémentaire que de respirer aussi librement. Faisant fonctionner leurs organes respiratoires comme ils ne l'avaient jamais fait depuis leur séjour, ils s'en donnèrent à cœur joie.

Et puis, l'un d'entre eux, disant qu'on manquait généralement d'hydrothérapie, qu'une bonne douche serait la bienvenue, commença à se déshabiller. Un autre l'imita. Un autre et un autre encore. Et en quelques instants, autour du monstre ailé qui gambadait et continuait à s'éclabousser à l'envi, tous apparurent dans leur nudité, au mépris de toute pudibonderie. Il y avait quelques athlètes du style Coqdor, de

jeunes gars bien bâtis tels que Dimitri et Franz. Et la rondeur sympathique de Derrick Nelson, la maigreur un peu blafarde de Sam Leboisiel. Mais tous communiaient dans les rideaux de pluie, une pluie de plus en plus serrée, pour célébrer et goûter le retour à la norme d'un monde qui avait été désolation.

Ils allaient et riaient, couraient comme des gamins, jouaient aussi puérilement que s'ils retrouvaient leur enfance. Et dans ce chahut il se produisit l'inattendu.

Parmi tous ces corps masculins, une forme élégante et attrayante fit son apparition. Il faut reconnaître que, les uns et les autres, cessant subitement leurs jeux, en avaient le souffle coupé.

Cette déesse, cette femme aux formes harmonieuses offrant une taille d'une rare finesse sur des jambes longues et élégantes, levant sa jolie tête vers ces nuées qui répandaient le retour à la vie en un mouvement mettant en valeur ses seins doucement sculptés et qui semblaient frémissants, c'était Gladys. C'était la Cartésienne. Non plus le chef, l'ingénieur responsable de la grande mission, mais une femme, tout simplement, peut-être pour la première fois de sa vie.

Elle cessa d'observer le ciel, les regarda, leur sourit, et cria en riant qu'elle aussi était heureuse, qu'il fallait bénir la catastrophe qui se concluait de si bénéfique façon. Alors on l'acclama, les jeux et les courses reprirent et ce fut de nouveau la folie joyeuse dans l'averse qui redoublait.

Elle se trouva en face de Dimitri. Que se passa-t-il ? Ils se regardèrent et sans doute en cet instant se souvinrent-ils en même temps de l'étreinte fortuite et parfaitement chaste, si tôt interrompue, qui les avait jetés aux bras l'un de l'autre dans les ruines de la cité morte des Martiens.

Ils se retrouvaient. Nus. Hors de toute convenance surannée, au-delà des hypocrisies sociales. Tels qu'ils étaient sortis de la main du Maître du cosmos.

Coqdor les avait aperçus. Et aussi Franz. Les deux hommes se sourirent et s'écartèrent, faisant signe aux autres pionniers de s'éloigner à leur tour.

Tandis que toute la bande poursuivait ses folies dans la douche universelle, Franz jetait tout de même un dernier coup d'œil. Ce fut pour apercevoir la silhouette mince et musclée de Dimitri qui paraissait fuir vers le plus proche petit bois d'arbres minéraux pour y disparaître en emportant, comme une proie heureuse et déjà vibrante du bonheur à découvrir, le corps marmoréen de la Cartésienne.

Et Franz était content. Très content. Il connaissait le sentiment jusque-là discret qui animait le cœur de Dimitri. Et puisque son ami touchait à la réalisation de son rêve, sa joie était parfaite.

Dimitri et Gladys s'aimaient enfin, dans le déchaînement des éléments, libérés en symbiose avec la planète renaissante, en s'abîmant de volupté...

Un peu plus tard...

On s'acclimata sur Mars et les pionniers commencent une aventure nouvelle. Il pleut encore par instants, comme si la nature voulait rattraper des millénaires de sécheresse quasi absolue. La calotte polaire continue à fondre et à alimenter les eaux qui emplissent désormais les canaux martiens.

La conquête se poursuit. On envisage, dans l'avenir, de faire fondre également la calotte polaire boréale, pour compléter la remise en état du climat. Et on a procédé aux semailles, afin de faire lever les moissons neuves sur ce sol qui redevient fécond.

Bruno Coqdor est reparti pour la planète Terre, sa mission accomplie, toujours avec son fidèle Râx. Franz a oublié son cauchemar et après son abandon d'une heure, Gladys Vivarais est redevenue elle-même. Dimitri en souffre quelque peu. Mais pour l'instant, la Cartésienne a repris son rôle et se soucie avant tout des ouvrages futurs qui vont abonder sur la planète. Peut-être que, plus tard, elle se laissera aller de nouveau à écouter son cœur. En attendant, Dimitri se console avec l'amitié de Franz.

On n'a pas retrouvé grand-chose du satellite Phobos et des Martiens. Tout a été littéralement atomisé par le grand choc.

Mais tout cela est sans grande importance.

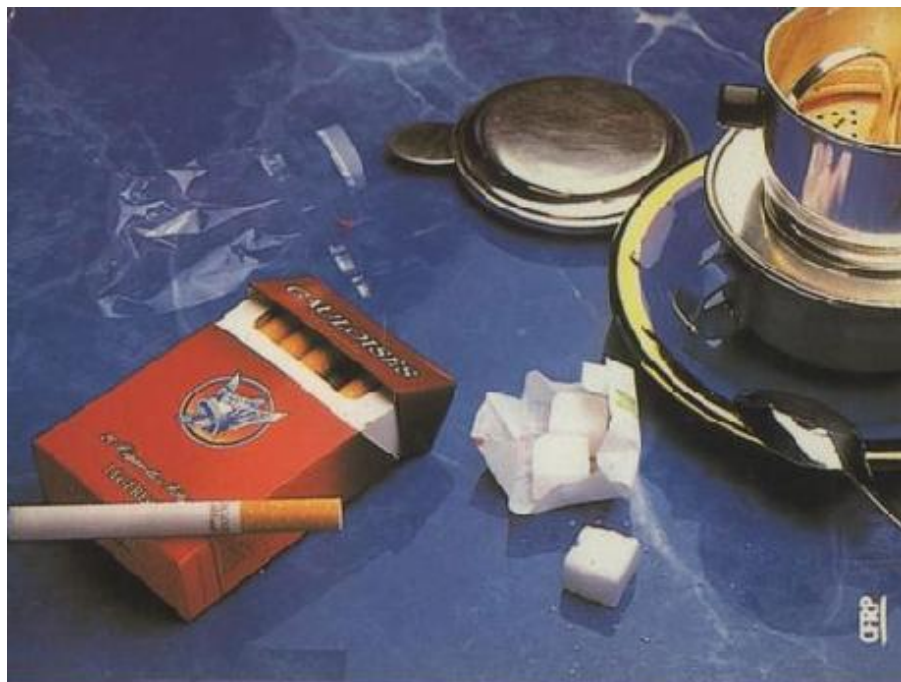
Puisque, bientôt, ce sera le premier vrai printemps martien...

FIN



rel.1 / oct.2013

-
- 1 Voir : *L'étoile de Satan*.
 - 2 Voir : *Khéoba-la-Maudite*.
 - 3 Voir : *Les presque dieux*.
 - 4 Authentique.



GAULOISES BLONDES

Légères

Mars, planète stérile ? Les Terriens ne sont pas de cet avis. Il existe, pensent-ils, un moyen fabuleux de rendre la vie à ce monde désolé. Et de hardis pionniers, sous la direction de Mlle Gladys Vivarais, ingénieur en chef, entament les travaux gigantesques destinés à réaliser ce projet hautement ambitieux.



Doc. VL00 - YOUNG ARTISTS
(Angus McKie)

ISSN 0768-3011
ISBN 2-265-03421-5